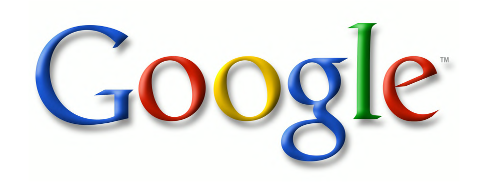
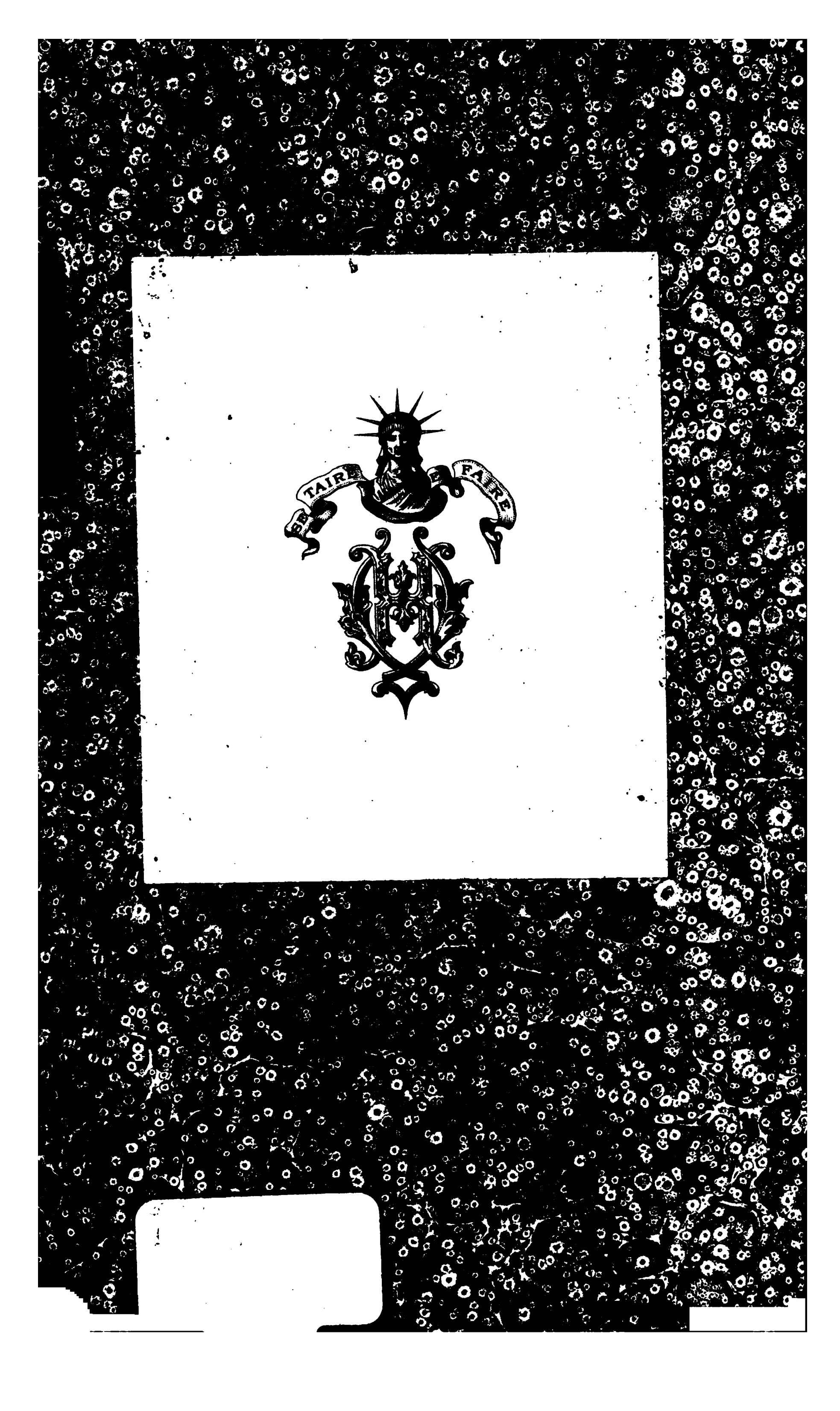



SE TAIRE
FAIRE



RÉVOLUTIONS

DES PEUPLES

DE L'ASIE MOYENNE.

[illegible]

IMPRIMERIE DE Mme HUZARD,
RUE DE L'ÉPERON, 7.

RÉVOLUTIONS

DES

PEUPLES DE L'ASIE MOYENNE

INFLUENCE DE LEURS MIGRATIONS SUR L'ÉTAT SOCIAL DE L'EUROPE,

avec carte et tableau synoptique;



PAR

A. JARDOT,

CAPITAINE AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR.

I

PARIS,

DESESSART, ÉDITEUR,

RUE DES BEAUX-ARTS, 15.

—

1839

INTRODUCTION.

Dans ce siècle de luttes et de combats, chacun, comme cela a toujours eu lieu aux crises de régénération, s'élance instinctivement vers l'Orient pour découvrir de nouvelles lois à notre destinée. Rome vieillie s'est réfugiée en Grèce et en Palestine : le moyen-âge, lors des expéditions des croisades, est aussi allé chercher en Syrie, sans en avoir conscience, les moyens d'accomplir un progrès et de se dépouiller de l'enveloppe féodale qui gênait ses mouvements et abâtardissait sa vitalité. Les courses

triomphantes de Sésostris, d'Alexandre, de Mahomet; les invasions des Alains, des Huns, des Avares, des Goths et des Francs; les conquêtes d'Attila, de Tchinghiz-Khan, de Timour et des Ottomans ont donné aux sociétés humaines une impulsion nouvelle : à chacune de ces phases, le sentiment d'une étroite nationalité, quantité d'erreurs et de préjugés ont été vaincus par des idées neuves.

En France, une foule d'hommes instruits impriment à ces dispositions un élan remarquable. D'immenses évolutions ont été accomplies dans le sanctuaire des sciences : les questions les plus importantes, relativement à nos origines, questions que la routine et l'esprit de système croyaient depuis longtemps résolues, excitent chaque jour un plus vif intérêt. Pour la plupart des philosophes modernes, l'histoire est plus grande qu'on ne l'a faite jusqu'à présent : elle s'enchaîne et s'ordonne comme une œuvre générale répartie entre tous les âges et tous les lieux. Le passé n'est plus ni indifférent ni vague ; il est dans le présent, et l'avenir est sa déduction logique et rigoureuse. Ce n'est plus surtout un adversaire qu'on peut opposer à l'avénement du progrès, mais un allié qui éclaire notre marche et guide nos pas. L'histoire enfin est une majestueuse succession de travaux, de peines et de découvertes préparatoires,

un système général au milieu duquel nous nous développons régulièrement; elle est, en un mot, la vraie science sociale. Déjà, pour justifier cette lumineuse synthèse, la consanguinité des langues, en montrant la communauté d'origine de tous les peuples, nous a fait entrevoir l'influence permanente des uns sur les autres; et nul ne peut se flatter aujourd'hui de connaître l'histoire de son propre pays, s'il n'a étudié la marche parallèle d'autres nations qui ont secondé, dans des proportions diverses, les vues de la Providence et s'il n'a rassemblé dans un même cadre tous les ébranlements extérieurs qui ont retenti au cœur de sa patrie et y ont laissé des traces morales ou matérielles.

L'Asie a été, de tout temps, saluée comme notre berceau intellectuel et moral. Divers historiens ont déjà raconté comment l'Inde nous a transmis, par la Phénicie, l'Égypte, les rudiments de sa civilisation, qui ont été depuis si richement développés par le génie grec et si rapidement mis en circulation, grâce à l'unité et à la puissance de l'empire romain. D'autres ont montré nos idées morales fécondées par la doctrine du Christ, ce bienfaiteur du monde, justement proclamé fils de Dieu par la pieuse admiration des peuples. Désirant, à mon tour, tracer le complément de cette vaste épopée et indiquer les

liens matériels qui unissent l'Europe à l'Asie, je vais essayer d'esquisser la marche de ces flots tumultueux de nomades qui, refoulés les uns sur les autres, ont apparu longtemps à notre enfance sociale comme des fléaux imposés par la colère de Dieu. Bien des siècles ont dû s'écouler avant de savoir que la civilisation s'aide, dans ses progrès, des désastres même qui semblent destinés à l'anéantir, et que tant d'invasions ont dû laisser de leur passage une empreinte régénératrice, comme ces fleuves dont le débordement engendre la fertilité et l'abondance.

L'existence des peuples nomades du continent asiatique est un fait essentiel qu'il est utile d'éclaircir; leurs invasions, jusqu'ici peu connues et assez mal appréciées, méritent de figurer avec leur génie propre, leur caractère spécial et distinct dans le tableau des révolutions des empires. La manière de vivre de ces populations sans liens d'attache avec le sol, par conséquent, sans monuments d'art et sans littérature, a rendu sans doute leur étude difficile : aussi ces refoulements continuels de tribus, en ne laissant après eux que des souvenirs confus de ruines et de désastres, ont paru longtemps de trop peu d'importance. Il a fallu la possession de deux espèces de documents pour as-

savoir l'origine de ces populations, connaître leur tendance, leur action sur les peuples envahis et leurs propres progrès : les annales chinoises et les écrits arabes sont venus, à la fois, compléter les notions incertaines recueillies par les chroniqueurs occidentaux, à la suite de leurs voyages ou pendant leur séjour au milieu des croisés (1).

Longtemps on avait ajouté foi sans examen aux relations fabuleuses d'Hérodote sur des pays inconnus ; on sait maintenant que tout semblait étrange, irrégulier, merveilleux aux Grecs assez disposés à exagérer aux autres les différences qu'ils s'exagéraient à eux-mêmes. Une appréciation plus juste des faits

(1) Les annales chinoises surtout sont précieuses pour qui veut écrire l'histoire de l'Asie-Moyenne, nul autre peuple ne possédant des matériaux aussi dignes de confiance pour l'exactitude chronologique et aussi abondants de détails. L'action presque continue des Chinois sur ces contrées, leurs guerres, leurs relations avec les populations répandues à l'Occident leur ont fourni les moyens de recueillir des renseignements fidèles sur la géographie de ces localités, les mœurs de leurs habitants et les révolutions auxquelles ils ont pris part. On doit seulement, en reproduisant ces notions, éviter la sécheresse de leur première composition, vivifier des récits froids, en faire jaillir une pensée ; en un mot, les grouper et leur donner un coloris conforme au goût des peuples européens. La plupart des auteurs qui, jusqu'à présent, ont fait des emprunts à ces matériaux, ont commis une faute grave en négligeant de les adapter à l'esprit de leur langue, et en oubliant que la manière d'écrire l'histoire est variable suivant les mœurs, les idées des nations, l'âge de leur civilisation ; qu'on ne saurait surtout y substituer une traduction vulgaire et souvent obscure.

est aujourd'hui exigée de l'historien, et l'on ne croit plus qu'en stigmatisant du nom de *Barbares* des populations, on soit dispensé d'étudier leur existence privée toujours en rapport avec le sol qu'elles habitent. Lorsqu'on pénètre dans un dédale aussi obscur, il faut craindre seulement de s'égarer et de prêter à une erreur le langage de la vérité; c'est donc un devoir pour l'écrivain de laisser de côté des détails oiseux et contestables et de ne s'arrêter qu'aux plus authentiques, à ceux dont l'influence a été sensible sur les intérêts et sur les idées.

En embrassant un cadre aussi vaste que celui dont nous avons fait choix, nous nous sommes proposé spécialement de rendre plus intelligible l'histoire de l'Europe, si souvent ramenée vers des invasions étrangères. Plusieurs événements sont encore enveloppés d'une obscurité souvent profonde: l'irruption des Alains, des Huns et des Avares sur les terres de l'empire romain et en Germanie, l'établissement des Francs dans les Gaules où ils ont créé un nouvel état de choses, l'avènement en France de la dynastie carlovingienne, l'influence des Mongols sur la constitution de l'empire russe, l'origine des croisades, du point de vue asiatique, les révolutions qui ont amené sur les champs de bataille de la Syrie

des peuples originaires de l'Asie centrale; la formation de l'empire ottoman et le rôle qu'il a joué en Europe, au milieu des débats de François Ier, de Charles-Quint, et de l'agitation causée par la réforme religieuse, enfin la situation actuelle de l'Asie-Moyenne et le rang qu'occupent dans l'échelle de la civilisation tous ses peuples, sont autant de questions qui, jusqu'à présent, ont été traitées d'une manière trop restreinte. Avant d'aborder cette revue, où nous attendent tant de difficultés, qu'il nous soit permis de donner un aperçu de ce qui ne sera lui-même qu'un résumé fort succinct.

L'âge du monde qu'aucun calcul précis n'a pu encore déterminer est néanmoins resserré de plus en plus dans un petit nombre de systèmes; et, en commentant avec intelligence les matériaux historiques et géologiques qui ont donné naissance aux diverses conjectures émises, on est parvenu déjà à diminuer considérablement les chances de graves erreurs. Toutefois, malgré les efforts de la science, les faits acquis à l'histoire ne remontent pas à plus de quatre mille ans : au delà de cette limite, on ne rencontre plus de documents dignes de confiance. Pour rester fidèle à notre système d'impartialité, et afin de ne marcher que nanti de preuves presque certaines, nous avons fixé notre point de départ aux

temps d'Abraham, 2,107 ans avant Jésus-Christ. Dès cette époque, on aperçoit assez distinctement la place occupée par chaque race dans l'Asie occidentale, ce berceau des nations européennes. Alors la famille Finnoise commence son mouvement de migration vers l'Occident. Divisée à son départ en deux branches : l'une s'avance en Europe et va se perdre dans la Finlande, la Suède, la Laponie; tandis que l'autre, se dirigeant au Nord, atteint les monts Ourals, d'où elle s'élance plus tard sous les noms de Huns, d'Avares, de Boulgares, de Khazars, de Ougri (Hongrois), etc.

La sortie d'Asie des Gaëls (Celtes ou Gaulois) et des Pélasges (ancêtres des Grecs) suit à quatre ou cinq siècles d'intervalle celle des Finnois : cet événement correspond à l'établissement des colonies pélasgiques en Grèce (seize siècles avant J.-C.) (1) et à l'oppression des Hébreux dans la terre de Gessen; ce qui annonce une révolution survenue dans ces contrées. Vient ensuite l'émigration en Europe d'un troisième essaim : celle des Germains vers le Nord et au Midi, et celle de la fraction des Slaves appelée Scythes; environ 1,400 ans avant J.-C., c'est

(1) Il est surtout question ici de la colonie amenée par *Cécrops*, que les historiens placent en 1657 av. J.-C.; celle d'*Inachus*, la première des colonies pélasgiques, remonte à 1970 av. J.-C.

à dire par suite des conquêtes de Sésostris en Asie : les victoires de ce conquérant semblent donc la cause réelle de cette nouvelle expansion de peuples. L'autre portion de Slaves et la plus nombreuse, désignée sous le nom particulier de Sarmates, sortie également d'Asie, environ quatorze siècles avant l'ère chrétienne, ne manifeste son influence en Europe que bien postérieurement à celle des Slaves méridionaux ou Scythes : plusieurs siècles s'écoulent avant qu'elle soit arrivée sur les rives du Tanaïs (Don). Dès l'an 628 avant notre ère, les Cimmériens de race germanique, composant le troisième essaim, avaient abandonné la Crimée aux Slaves et s'étaient rejetés sur les Gaëls qui, à leur tour, fondent sur l'Italie, sous le règne de Tarquin l'Ancien, 600 ans avant Jésus-Christ. Tous ces flots se précipitent les uns sur les autres dans la même direction occidentale, et de nouvelles légions d'habitants viennent incessamment accroître la population de l'Europe. Les Gaëls ou Celtes envahissent les Gaules dont la partie méridionale est déjà occupée par la race ibérique; ils pénètrent même en Espagne. Poursuivis de plus en plus par les Germains, lesquels sont à leur tour refoulés par les Slaves, ils ne cessent, durant plusieurs siècles, de se répandre sur divers points de l'Europe occidentale. On se

rappelle l'expédition des Gaulois conduits par Bellovèse, leur chef, contre la république romaine, et leur entrée triomphante dans Rome, 390 ans avant J.-C., après deux siècles de combats acharnés.

Le même système d'irradiation de peuples disperse les populations sur le continent d'Asie; mais l'histoire manque de renseignements pour déterminer d'une manière précise l'origine de ces mouvements, analogues sans doute à ceux qu'on a pu observer et recueillir en Europe. Les annales chinoises mentionnent pourtant l'établissement de divers peuples aux extrémités orientales de l'Asie, depuis une haute antiquité. Plusieurs races différentes se trouvent disséminées sur toute la surface de ce continent, et des guerres terribles s'engagent immédiatement entre elles. Les populations se groupent; des éléments de même race se concentrent et conservent dans ces contrées la puissance souveraine, jusqu'à ce que, vaincus et dispersés, leurs débris soient rejetés sur les peuples environnants.

Alors commencent, pour l'humanité, de plus larges évolutions. Ce n'est plus de l'Asie occidentale seulement que les peuples surgiront pour s'élancer en Europe : la scène s'agrandit; les destinées du monde entier apparaissent avec le caractère de l'u-

nité. L'Asie entière influe sensiblement sur l'existence des autres points : chacun de ses mouvements, chacune de ses crises retentissent de proche en proche sur notre continent et viennent expirer dans les agitations de l'Europe occidentale. Le drame social offre un ensemble imposant où tout se lie, s'enchaîne, se coordonne et devient alternativement cause et effet. Les révolutions de l'Asie orientale se présentent dès lors à l'esprit de l'observateur instruit, comme la clef de notre propre histoire, et c'est à ces luttes lointaines qu'il faut demander le secret de la formation de nos empires, l'explication des modifications qui ont eu lieu dans leur sein.

En nous plaçant à ce point de vue élevé, nous voyons bientôt un nouvel essaim quitter les régions moyennes de l'Asie occidentale et porter ses habitations mobiles en Europe. Les Alains, de race indo-germanique comme les peuples dont nous avons précédemment signalé l'entrée en Europe, quittent les contrées orientales de la mer Caspienne et arrivent, au commencement du IIe siècle de l'ère chrétienne, entre le Don et le Dnieper (le Tanaïs et le Borysthène des anciens), après avoir repoussé les tribus slaves établies au nord du Pont-Euxin (mer Noire). Cette migration des Alains est produite par

la chute des Hioung-nou, ancêtres des Turcs, à l'est de l'Asie, comme, deux siècles plus tard environ, l'invasion des Huns sur le territoire de l'empire romain semble la conséquence du développement des peuples de race Sian-pi, successeurs des Hioung-nou, dans la domination de l'Asie centrale. Les expéditions guerrières des Huns (376 de J.-C.), sous la conduite de Belamir, puis d'Attila, répandent en Europe la consternation et l'effroi. Les Alains sont vaincus et grossissent en partie les rangs des vainqueurs : quelques tribus échappées aux désastres de leur nation se joignent aux Germains, Suèves et Vandales, et poursuivent le cours de leurs dévastations jusqu'en Espagne; un certain nombre même passe en Afrique. D'autres tribus de race germanique se ressentent également de l'irruption des Huns et se rapprochent en toute hâte de l'occident pour y chercher un refuge : les Bourguignons s'établissent entre la Moselle et le Rhône; les Allemands occupent la Suisse orientale; les Francs traversent le Rhin en 419, et viennent jeter dans les Gaules les fondements d'une puissante monarchie. L'établissement de Clovis se rattachant, comme on le voit, aux révolutions des Sian-pi de l'Asie centrale, l'histoire de notre pays restera incomplète tant que l'on négligera de déduire de ces agitations

lointaines l'expulsion de la Germanie de certains peuples francs, et leur première organisation politique sur la rive gauche du Rhin.

L'apparition des Avares en Europe, vers 558, huit ans après la formation, au centre de l'Asie, de l'empire des Thoukhiu ou Turcs, débris des anciens Hioung-nou, décèle, entre ces deux événements, une corrélation évidente. Comme les Huns, leurs frères d'origine, les Avares ravagent les terres de l'empire romain, sous le règne de Justinien : renforcés des tribus hunniques dispersées après la mort d'Attila, ils subjuguent les Slaves. Bientôt, refoulés par les Boulgares, les Khazars et d'autres tribus finnoises de l'Europe orientale, qui ont recouvré leur indépendance, ils se précipitent sur les populations de la Germanie, et forcent un certain nombre d'entre elles à fuir au delà du Rhin, chez les Francs. L'influence de cette nouvelle couche germanique ne tarde pas à se faire sentir dans le royaume d'Austrasie. Les idées, les sentiments de la mère-patrie sont réveillés ; ils opposent une vive résistance aux institutions romaines déjà toutes-puissantes en Neustrie, et l'avènement de la dynastie carlovingienne consacre la nouvelle victoire remportée dans les Gaules par l'esprit germanique. En même temps la réaction s'organise : Charlemagne repousse loin

de ses frontières les nomades orientaux, et concourt à l'établissement d'un état social, où la force matérielle, en se développant, saura désormais défendre le pays contre d'autres invasions. Chaque pas, à travers les siècles passés, nous montre ainsi l'application d'une loi constante; une chaîne continue lie toutes les révolutions, et nul changement ne s'opère en Europe, qui ne soit la conséquence de mouvements antérieurs accomplis aux extrémités de l'Asie. Notre continent fut longtemps trop faible, trop peu habité pour marcher de lui-même au progrès; il était indispensable que la compression, en condensant la population, la fixât au sol, afin de donner naissance à l'agriculture, et de faire éclore des sentiments de nationalité : les migrations asiatiques n'ont eu d'autre objet jusqu'au règne de Charlemagne.

L'agrandissement des Thoukhiu ou Turcs, aussi prodigieux que celui des nomades précédents, ne parvient plus pourtant à ébranler l'Europe. Le peuple arabe a étendu sa domination sur les pays voisins : l'islamisme armé, traversant la Syrie et la Perse, vient heurter les avant-postes des Turcs, à l'est de la mer Caspienne : il oblige ces peuples à rester sur la défensive et à ne point, à l'exemple de leurs prédécesseurs, se lancer en Europe, où ils

rencontreraient d'ailleurs une résistance de plus en plus énergique. Leur règne est de courte durée; la division, comme une fièvre ardente, se glisse au milieu d'eux. Les uns se répandent dans l'intérieur de l'Asie et s'efforcent d'y acquérir de l'importance, tandis que les autres, se rapprochant des Arabes, maîtres du Turkestan et de la Perse, interviennent dans les rivalités des divers chefs de ces contrées, se convertissent peu à peu à la religion de Mahomet, et finissent par fonder plusieurs dynasties connues sous le nom de *Seldjoukes*. L'arrivée de ces nouveaux ennemis du christianisme sème la terreur en Syrie, en Asie-Mineure, et allume l'enthousiasme de toute la chrétienté: on court aux armes de toutes parts, et comme la force matérielle étouffe déjà la vie en Europe, et empêche d'éclore les germes de nationalité, le sentiment religieux, uni merveilleusement dans les décrets de la Providence aux bouleversements dont l'Asie occidentale est le théâtre, entraîne à la conquête de la Terre-Sainte la féodalité guerrière, et prépare ainsi, en l'éloignant, la destruction d'un régime oppresseur.

Un service immense a donc été rendu à la cause de la civilisation d'Europe par ce déchaînement de violence, provoquant, en Asie comme en champ clos, une force matérielle qui devait s'épuiser dans

les combats. Ces chocs effrayants ont été les précurseurs de la vie intellectuelle, dont les bienfaits ont consolé la postérité et fait oublier, en partie, les larmes qu'ils ont coûtées. En créant une communauté d'existence et une division même imparfaite du travail, les croisades ont produit des hommes destinés à creuser la mine nouvelle. Admirons cette heureuse coïncidence des évènements par suite desquels l'Asie a préparé notre virilité, comme elle avait déjà présidé à notre enfance et façonné notre jeunesse!

L'époque des croisades, envisagée simplement, par nos chroniqueurs, comme la lutte du christianisme et de l'islamisme, se prête à des rapprochements historiques fort intéressants. En même temps que la mort de Saladin (1204) et les dissentions de ses successeurs laissent un peu respirer les États chrétiens d'Orient, une nouvelle puissance, celle des Mongols, s'élève aux extrémités orientales de l'Asie centrale. L'influence de ce nouveau peuple sur les débats de l'Occident n'a pas été jusqu'alors observée avec attention; on n'a pas assez insisté sur la liaison qui existe entre le développement de la fortune de Tchinghiz-Khan et le refoulement des Turcs Kharizmiens, incident qui a causé l'aggravation des maux des chrétiens de Syrie et né-

cessité de nouvelles expéditions de croisés. Quoiqu'ils soient la cause indirecte des dangers qui menacent la chrétienté, les Mongols semblent à saint Louis des auxiliaires dont il serait essentiel de gagner l'appui; dès lors le roi de France n'hésite pas (1253) à envoyer au *Grand Khan* mongol Mangou, petit-fils de Tchinghiz, un ambassadeur, le moine Rubruquis, avec mission d'entamer quelques négociations dans l'intérêt des colonies chrétiennes de l'Asie. Ces tentatives d'alliance restent sans succès, et les fautes des croisés, leurs divisions intestines les livrent sans défense aux coups de leurs ennemis. Les Mongols arrivent à leur tour sur le champ de bataille général; mais leur présence ne favorise, en aucune manière, les malheureux chrétiens. La ruine de ces derniers est déjà presque consommée; les Mamelucks-Tcherkesses, aux gages des sultans d'Égypte, en attendant qu'ils deviennent maîtres du pays, s'emparent, en 1291, de Ptolémaïs (Acre), puis de Tyr et de Sidon. A la fin du XIIIe siècle, il n'existe plus en Asie aucune trace apparente des expéditions des chrétiens d'Europe.

Les Mongols continuent à étendre leur domination : en peu d'années ils ont soumis la Chine, l'Asie centrale, le Turkestan, la Perse et une partie de la Russie. Les successeurs de Tchinghiz se partagent cet immense territoire : quatre empires sont créés,

et presque aussitôt la paix vient allumer au sein de chacun d'eux des discordes qui présagent leur décadence. Admirable leçon que cette péripétie d'événements qui infligent un châtiment immédiat à l'abus de la victoire et relèvent, en les grandissant, les peuples que la fortune a éprouvés par des revers! Durant cette période de décroissance pour les Mongols, de grands progrès s'accomplissent. Des étrangers, au nombre desquels on cite Oderic de Frioul, Jean de Mandeville et Marco-Polo, visitent l'intérieur de l'Asie et pénètrent jusqu'en Chine. Malgré leur exagération, les récits de ces voyageurs font sensation en Europe : l'imagination s'enflamme ; chacun rêve de nouveau l'accès de cette terre si riche et si curieuse à connaître. Le commerce, effrayé des exactions des peuples Turcs, abandonne sa voie habituelle ; il arme des bâtiments et découvre un chemin maritime qui, lui livrant les côtes les plus fertiles de l'Asie, l'enrichit de toutes les productions de ce continent. Le prosélytisme religieux ne tarde pas aussi à ambitionner les dangers et la gloire de ces expéditions lointaines : les missionnaires, les jésuites accourent en Chine et y répandent des semences de civilisation.

Dans l'Asie centrale, le Bouddhisme met en action ses doctrines de douceur et de modération : le

Tubet (Thibet) est un foyer religieux qui embrassera désormais dans sa sphère d'activité les populations environnantes. La cour des Khans mongols, la plus opulente de toute l'Asie, au XIIIe siècle, favorise la culture des arts au milieu de ces contrées stériles et jusqu'alors peu éclairées : elle s'applique avec ardeur à y faire fructifier quelques notions de sociabilité empruntées aux peuples vaincus. En Perse, en Asie mineure, les populations se fixant au sol, premier pas dans l'échelle de la civilisation, s'habituent insensiblement à d'autres lois qu'à celles de la violence, et sentent germer dans leur sein de nouvelles idées dont Timour, durant la seconde moitié du XIVe siècle, devient l'expression. Dès ce moment, l'islamisme a définitivement pris possession de ces contrées, et les Ottomans, arrêtés un instant par les conquêtes de Timour, reprennent courage à sa mort (1405), et se préparent à porter de nouveau leurs armes en Europe. En un demi-siècle ils obtiennent de nombreuses concessions de territoire sur les côtes d'Europe, s'emparent de Constantinople et contribuent ainsi à refouler vers l'occident les débris de civilisation enfouis dans l'ancienne ville des Césars.

Le rôle des Mongols en Russie, où ils ont établi une quatrième principauté, sous le nom d'empire du Kaptchak, n'est pas moins important. Ils déli-

vrent ce pays du joug pesant d'une multitude de petits souverains sans cesse en hostilité les uns contre les autres, y introduisent quelques mesures d'administration, et enseignent de cette manière aux peuples opprimés les moyens de reconquérir leur indépendance. Les règnes d'Yvan III et d'Yvan IV élèvent, en moins d'un siècle, la Moscovie au nombre des royaumes qui n'ont plus à redouter les invasions étrangères : la chute de l'opulente Novgorod (1478) lui ouvre l'Occident, et la prise des villes de Kazan et d'Astrakhan (1552 et 1554) commence une salutaire réaction contre les envahissements de l'Asie. Depuis lors, l'empire russe ne cesse de s'accroître; les éléments hétérogènes dont il est composé tendent de plus en plus à se niveler sous l'action d'un pouvoir despotique et ferme. Il est impossible de ne pas suivre avec un vif intérêt le spectacle de l'esprit européen aux prises dans ce pays avec les débris de la domination mongole, la formation des Cosaks, derniers vestiges des nomades asiatiques, et les avantages toujours croissants remportés par la civilisation européenne. Qui ne se sentirait saisi d'admiration en observant cette marche lente, mais infaillible, du progrès sur la surface du monde entier !

Des guerres de religion remplissent le XVIe siècle, à la fois en Europe et en Asie. Tandis que la réforme

appelle chez nous aux armes les catholiques et les protestants, le schisme mahométan d'Ali, devenu la religion dominante des Persans, est en lutte ouverte avec le schisme sonnite adopté par les Ottomans. Ceux-ci se portent tour à tour sur chaque continent, soit pour gagner du terrain à l'est, reculer les frontières de l'empire jusqu'au cours de l'Euphrate et du Tigre et arriver bientôt au cœur de l'Égypte, dont la possession (1518) vaut aux sultans de Constantinople une riche principauté de plus et le prestige attaché au pouvoir spirituel des Khalifes, soit pour avancer leurs conquêtes en Hongrie, en exploitant habilement les rivalités de François Ier et de Charles-Quint. Peu de temps après la réussite de tant de projets belliqueux, la fortune semble abandonner le peuple ottoman dont la mission est à peu près terminée : la Russie, devenue menaçante, refoule de plus en plus en Asie ce torrent débordé. Quant à la Perse, malgré les victoires de Nadir qui brille un instant sur le trône comme un météore, elle s'achemine insensiblement vers la tombe. Épuisé alternativement par les agressions des Ottomans et des Afghans, ce royaume présente de nos jours l'état le plus déplorable : tourmenté par ses agitations intestines, en proie aux intrigues des cabinets de Saint-Pétersbourg et de Londres, il paraît incapable de se défendre longtemps contre la dangereuse protection de la Russie.

L'examen de la situation actuelle de l'Asie Moyenne démontre les modifications survenues dans l'existence de ces contrées. Les explosions de la grande fourmilière ont à jamais cessé ; des habitudes calmes et régulières ont arrêté sur cette terre tout accroissement exagéré de population. De nouvelles effusions de race ne peuvent plus amener de superpositions nouvelles ; le travail d'affermissement social s'étend successivement sur toutes les couches humaines, depuis celles déjà condensées de l'Occident jusqu'à celles encore mouvantes de l'Asie Centrale; pareil à ce travail de refroidissement qui s'accomplit dans l'intérieur du globe terrestre, en allant de la surface au centre. L'équilibre humain, à peine créé, n'est plus en péril d'être troublé par l'invasion de nouveaux éléments de destruction, et les centres de civilisation, autour desquels se sont groupés les peuples, ne sont plus exposés à se voir brutalement déplacés par des refoulements inattendus. L'intérieur de l'Asie, dont les légions armées ont tant de fois servi d'instrument, de fouet terrible aux mains de la Providence, n'inspire plus aucun effroi aux nations de l'Europe ; le développement de l'art de la guerre, la puissance de l'empire russe, l'influence des idées religieuses du bouddhisme, la haute police qu'exerce surtout le gouvernement chinois sur les malheureuses peuplades

disséminées au milieu de steppes, de plaines de sables arides et sans culture, condamnent pour toujours les nomades asiatiques à une impuissance absolue. Quoique énervée par un gouvernement despotique et par l'éducation puérile des *Lettrés*, la civilisation chinoise sera néanmoins, de plus en plus, un bienfait pour les tribus mongoles avec lesquelles elle est en contact; tandis qu'à l'occident, malgré l'exiguité de ses ressources financières, malgré le rude travail de fusion de peuples qui est sa mission providentielle, malgré sa tendance à poursuivre l'Angleterre vers ses possessions de l'Inde, la Russie saura tenir désormais en échec les hordes de Kalmucks et de Kirghiz qui se pressent sur ses frontières orientales. Des lignes de forts construits le long de l'Oural, du Volga et défendus par des corps de Kosaks, opposent aux débris des anciens nomades de l'Asie une barrière infranchissable.

Pour terminer cette revue fort incomplète, disons que les peuples de l'Asie-Moyenne ont évidemment, dans le grand-livre du monde, une page digne d'intérêt, puisqu'elle est un témoignage de l'intervention, ici bas, d'une volonté suprême, en même temps qu'elle nous éclaire sur notre propre histoire: il est donc indispensable de la consulter et de lui assigner dans nos études la place qu'elle mérite. Si, en outre, on arrête ses regards sur la vie intérieure

du continent oriental, n'y retrouve-t-on pas avec étonnement la même liaison de faits observés en Europe? n'est-ce pas, comme chez nous, un enchaînement de guerres barbares, religieuses et, enfin, commerciales; des peuples qui se précipitent les uns sur les autres, adoptent un drapeau religieux qui les conduit à la victoire, puis engendre des rivalités de secte? Comment n'être pas frappé de cet imposant spectacle où règne une certaine majesté, malgré les combats de géants, les scènes de carnage et de destruction qui souvent ont fait perdre le fil de ce récit et douter que tant d'évènements extraordinaires ou terribles ne soient pas des accidents survenus en dehors des lois providentielles!

Une foule d'ouvrages ont paru sur diverses parties de ce drame si plein; mais leur lecture fatigue plus qu'elle n'instruit : l'étrangeté des noms, leur multiplicité étalée avec abus, les dénominations souvent variées des mêmes tribus, des mêmes lieux, les ramifications nombreuses et obscures des peuples et des races produisent une espèce d'éblouissement qui absorbe l'attention et ne peut satisfaire l'esprit. Quelques auteurs, ne voulant rien laisser de côté, ont préféré accabler le lecteur du poids de leur science, plutôt que de faire des sacrifices heureux à la clarté, au choix et au classement des matières; d'autres, toujours sur la trace de nouvelles décou-

vertes, ne se sont donné le temps ni de coordonner leurs travaux à un plan, ni de les mettre à la portée des intelligences ordinaires.

Ma seule prétention, en entreprenant cet ouvrage, a été de traduire et de vulgariser des notions historiques admises par les autorités les plus compétentes. J'ai cru utile de rallier en un faisceau, éclairé par une chronologie fidèle, une foule d'idées éparses, et de jeter quelque jour sur des sujets que l'homme studieux même éprouve à chaque instant le besoin d'éclaircir et de synthétiser. Que de trésors enfouis dans nos bibliothèques, auxquels il ne manque, pour être lus avidement et produire d'excellents fruits, que d'être débarrassés d'un alliage qui leur fait perdre de leur valeur! Il y aurait de ma part une audace inexcusable à essayer de reconstruire, après quelques écrivains éminents, une histoire universelle. Loin de moi cette pensée téméraire! J'ai voulu uniquement piquer la curiosité sur ce qui m'a paru un complément essentiel de l'histoire des peuples, faciliter des rapprochements de faits, présenter sous une forme simple une succession d'événements liés entre eux et générateurs des bouleversements qui, tour à tour causes et effets, se sont propagés de l'Orient à l'Occident comme les vibrations de l'air à travers l'espace. Promenant un regard consciencieux sur le vaste horizon ouvert de-

vant moi, je me suis borné, comme un pilote attentif, à crier *terre*, et à indiquer seulement de la main le rivage désiré (1).

(1) Assez généralement les auteurs rappellent fréquemment, dans le cours de leurs ouvrages, les autorités sur lesquelles ils s'appuient. Devant déjà mettre en notes une foule d'explications particulières à mon sujet, je n'ai pu me conformer à cet usage, qui est cependant pour l'écrivain la meilleure garantie de sa conscience. Je me vois donc forcé d'indiquer en masse les ouvrages que j'ai consultés, et qui sont mes premiers titres à la confiance des lecteurs. Je repousse comme indigne de mon caractère tout dessein frauduleux de faire mystère de mes larcins, et de laisser ainsi le public dans le doute sur la part de mérite qui me revient. J'attends mon arrêt de l'impartialité de la critique; elle saura, j'ose l'espérer, juger avec équité mes efforts, et peser mes droits.

Les sources principales auxquelles j'ai puisé sont les suivantes : *Fragments asiatiques*, par Humboldt (pour la partie géographique); *Histoire du mahométisme*, par Olivier Mills : *Histoire de la filiation et des migrations des peuples*, par de Brotonne; celle des *Francs*, par Moke (pour l'explication de la migration en Europe des premiers essaims d'hommes) : *Histoire des Huns*, par de Guignes : *Voyages, au* XIII[e] *siècle en Asie, des moines du Plan Carpin et Rubruquis*; *ceux du Vénitien Marco-Polo; Bibliothèque, orientale* de d'Herbelot, *Histoire des Mongols*, par le père Gaubil; *celle des Tatars*, par Abulghazi : *Tableaux historiques et mémoires sur l'Asie*, par Klaproth : *Mélanges asiatiques*, de Rémusat; *Recherches du même auteur sur la géographie d'Asie et sur les langues tartares; Mémoires des jésuites sur la Chine*; ouvrage récent de Francis Davis sur le même sujet : *Description du Tubet*, par le père Hyacinthe Bitchourin; *OEuvres* de Montesquieu et de Sismondi *sur la chute de l'empire romain : Essais sur l'histoire de France*, par Guizot : *Histoire des croisades*, par Michaud; *celle de la Russie*, par Karamsine et Esneaux; *Statistique de la Russie*, par Schnitzler; *Histoire des Ottomans*, par Hammer; *Voyages en Perse*, d'Olivier, de Tavernier et de Chardin; ceux de Pallas; enfin les *Annales des Voyages*, la *Géographie* de Balbi et la *nouvelle Carte de l'Asie-Centrale*, par Klaproth.

I.

SOMMAIRE.

Examen géographique de l'Asie. — Cinq systèmes orographiques. — L'un d'eux, l'Altaï-Himalaya (formant l'Asie-Centrale), est divisé en quatre groupes : l'Altaï, le Thian chan, le Kuen lun et l'Himalaya. — Leur description. — Systèmes ouralien, tauro-caucasien, arabique et indien. — Dépression du nord-ouest de l'Asie. — Climat *excessif* de ce continent indiqué par sa configuration et par la limite des neiges perpétuelles.—Extrême sécheresse du nord de l'Asie.

CHAPITRE PREMIER.

Avant d'entreprendre une relation qui doit embrasser tant de siècles, tant de peuples, il est convenable peut-être d'indiquer à part certaines notions absolument indispensables quoique indirectes, et qui, placées dans le cours du récit, l'entraveraient et détourneraient l'attention du lecteur. Commençons donc par jeter un coup-d'œil sur la géographie de l'Asie-Moyenne et sur les croyances religieuses qui y sont pratiquées. Ces espèces de préliminaires, traités avec suite et précision, faciliteront assuré-

ment l'intelligence des révolutions accomplies dans ces pays lointains. Nous nous bornerons au reste, ici, à décrire les formes invariables du terrain, et à présenter quelques considérations sur l'état atmosphérique et climatologique de l'Asie.

Le continent asiatique, le plus vaste des trois qui forment le monde ancien, s'étend de l'E. à l'O. (1) sur une surface cinq fois plus grande que l'Europe. Sa plus grande longueur du N.-E. au S.-O. est de 2033 lieues sur 1260 de largeur. Sa population, quoique bien diminuée, est encore néanmoins très considérable : elle s'élève à 390 millions d'habitants ; mais par une compensation, signe d'une véritable supériorité, l'Europe contient 82 habitants par lieue carrée, tandis que l'Asie n'en compte que 32. Une contrée où il y a absence presque complète d'agriculture, abandon des campagnes, accumulation des individus dans les villes, vie errante d'une multitude de tribus, doit offrir, en effet, une population vingt-cinq à trente fois moins concentrée qu'un pays d'égale étendue habité par une nation agricole.

La manière la plus naturelle de se rendre compte des divisions géographiques d'un continent, surtout d'une partie du monde aussi peu explorée que l'Asie,

(1) On aura souvent recours aux signes abréviatifs *N. S. E. O.*, et, à leurs composés pour désigner les points *Nord, Sud, Est* et *Ouest*.

c'est de classer par *massifs* ou *systèmes* les chaînes principales de montagnes, de signaler leurs directions et leurs rameaux : les classifications politiques, sans avoir toujours égard à ces divisions inhérentes à la structure du sol, s'appuient fréquemment sur les tracés des montagnes. La surface de l'Asie comprend cinq systèmes orographiques principaux : le système oriental ou l'Altaï-Himalaya, le système ouràlien, le système occidental ou tauro-caucasien, le système arabique et le système indien ou des Gates. Les trois premiers, se rattachant à la spécialité de mon sujet, seront seuls ici abordés avec quelques détails (1).

La partie moyenne et intérieure de l'Asie, qui ne forme ni un immense nœud de montagnes ni un plateau continu, comme quelques auteurs mal informés l'ont avancé, est coupée de l'E. à l'O. par le système Altaï-Himalaya, que l'on peut subdiviser en quatre groupes principaux : l'*Altaï*, le *Thian chan*, le *Kuen lun* et l'*Himalaya*. Entre les deux premiers, se trouve la Dzoungarie, le bassin de l'Ili et quelques débris de la puissance des anciens Mongols ; entre le Thian chan et le Kuen lun, la petite Boukharie, compre-

(1) Ce chapitre est extrait, en partie, de l'excellent ouvrage de M. de Humboldt, publié en 1831, et intitulé : *Fragments asiatiques*.

nant Kachgar, Yerkend, Khotan, le grand désert appelé Chamo ou Gobi, Turfan, Khamil ou Hami. Le Tubet (Thibet), divisé en oriental et occidental, occupe enfin le territoire situé entre le Kuen lun et l'Himalaya. Ce sont tous ces pays entourés de hautes chaînes de montagnes et renfermant des vallées fertiles et des déserts affreux qu'on appelle l'Asie-Centrale (1).

Un auteur chinois de la fin du siècle dernier, dont le témoignage est d'un grand poids (car ce peuple est à peu près le seul qui ait exploré ces contrées), assure que la partie déserte de l'Asie-Centrale paraît être un ancien fond de mer bordé depuis Kachgar jusqu'à la frontière septentrionale du Tubet par des pays susceptibles de culture. « Cette triste contrée, » ajoute-t-il, présente une vaste solitude, entrecou» pée de marécages, de montagnes, de terrains, » dont la superficie laisse à découvert la roche vive, » des rivières qui changent souvent leurs cours, des

(1) Avant d'aller plus loin, nous croyons, avec M. Klaproth, devoir proscrire le nom de Grande-Tartarie, conservé par des savants mêmes, à l'Asie-Centrale. Cette contrée a été habitée par trop de peuples divers pour que la nation tartare ait droit de lui laisser son nom; c'est, d'ailleurs, exposer les notions historiques à être faussées que de perpétuer à une localité le nom d'un peuple dont l'occupation n'a été que temporaire. Il est essentiel de soustraire la désignation du sol aux révolutions politiques qui, souvent, changent le nom des anciens habitants, quelquefois aussi celui de leurs vainqueurs.

» lacs et des sables mouvants. Ceux-ci empiètent » insensiblement sur les terrains fertiles qui les avoi» sinent, et l'on n'aperçoit plus qu'un immense désert » là où il y avait anciennement des villes florissantes. » Tout a été enseveli par les sables, et dans ces » plaines arides on chasse à présent le chameau » sauvage. »

Ce groupe de l'Altaï *proprement dit* entoure les sources de l'Irtyche et de l'Iénisséi : il occupe à peine sept degrés de longitude. A l'E., il prend le nom de *Tang nou*, celui de monts *Sayaniens* entre les lacs Kossogol et Baïkal, plus loin, celui de monts de *Daourie*; enfin, au N.-E., il se rattache au *Khing khan* et aux monts *Aldan*, qui s'avancent le long de la mer d'Okhtosk. La longue chaîne du *Kamtchatka*, si remarquable par ses terribles volcans, peut encore être considérée comme son prolongement oriental. La rangée non continue de montagnes basses et de collines de roches cristallisées, par lesquelles le groupe de l'Altaï se prolonge à l'occident, n'atteint pas l'extrémité méridionale de l'Oural; elle se termine même assez brusquement. Alors commence une région parsemée de petits lacs, indiquant une ancienne communication ou plutôt la réunion primitive des mers Caspienne et Aral (1) : c'est comme un sillon que l'on

(1) Le dessèchement des lacs et des rivières de ce pays, chaque année plus visible, et le rétrécissement de la mer Aral sans

peut suivre jusqu'aux côtes marécageuses de la mer Glaciale.

Ce groupe doit son nom d'Altaï (1) aux richesses métalliques qu'il renferme dans son sein : ce n'est point une chaîne de montagnes formant la limite d'un pays comme celle de l'Himalaya qui borde le plateau du Tubet et par conséquent ne s'abaisse rapidement que du côté de l'Inde, contrée beaucoup plus basse. Les plaines qui entourent le lac Dzaïsang et surtout les steppes voisines du lac Balkachi, ne sont assurément pas élevées de plus de 600 mètres au dessus de la mer. Quelques géographes ont encore subdivisé ce groupe en *grand* et *petit Altaï* : il est bon toutefois d'observer que ce dernier, situé entre les 79 et 86e de longitude et les 49 et 53e de latitude, est, par son étendue et sa hauteur absolue,

cesse accru par l'envahissement des sables mouvants, fortifient de plus en plus l'opinion relative à la réunion primitive des mers Caspienne et Aral : ainsi les auteurs anciens n'ont pas eu tort de donner à la mer Caspienne une étendue beaucoup plus grande de l'est à l'ouest qu'elle ne l'a de nos jours, et de se taire sur la mer Aral qui n'était, de leur temps, que la partie orientale de la première. Au dire d'Hérodote, le *Jaxartes*, alors appelé *Araxes*, tombait dans la mer Caspienne, et plusieurs bras de ce fleuve se perdaient dans des marécages desséchés depuis, et formant aujourd'hui les steppes des Kirghiz.

(1) En Mongol, *Alta-in-Oola*, Monts d'or. C'est dans les chaînes secondaires qui se détachent de l'Altaï qu'on rencontre les richesses métalliques qui donnent à ce groupe une importance toute politique : on évalue leur exploitation annuelle à 18,000 kilo. d'argent (environ 4 millions) et 480 kilo. d'or (environ 1 million et demi de francs).

plus considérable que le grand Altaï qui n'est qu'une suite de montagnes rangées parallèlement à la chaîne du Kentaï du N.-O. au S.-E. C'est là que fut la demeure primitive des tribus turques.

Le Thian chan, mot chinois qui signifie *Monts Célestes*, affecte une direction générale du *N.-O.* au *S.-E.* Le point culminant de ce groupe est le Bogdo Oola (1) (en mongol Kalmuck, *montagne Sainte*), au *N.-O.* de Turfan; de là il se dirige à l'E., un peu au dessus de Hami; puis, s'abaissant brusquement, il s'aplanit au niveau du Gobi ou Chamo; enfin, au dessus du grand désert, il se lie à la chaîne de l'In chan, dont le grand axe de renflement est dirigé du *S.-E.* au *N.-O.* Le pays entre l'Altaï et le Thian chan est fermé à l'E., en deçà du méridien de Péking, par le *Khing khan oola*, crête montagneuse qui va du *S.-S.-O.* au *N.-N.-E.*; mais à l'O., il est entièrement ouvert du côté du Jaxartes. Du voisinage de Turfan, le groupe du Thian chan s'étend à l'O., entre Ili et Koutche, et continue ensuite dans cette direction jusqu'à Samarkand. Ce prolongement occidental porte d'abord le nom de Mouz Tagh; et au point où le Bolor (2) (chaîne qui, formant, du N. au S.,

(1) Le voyageur Pallas a donné ce nom de *Bogdo Oola* à toute la chaîne du Thian chan.

(2) En turc Ouïgour, dialecte du Turkestan, la chaîne du Bolor est appelée Boulyt-Tagh (montagne des nuages). Cette chaîne sépare la petite de la grande Boukharie ou Turkestan actuel; elle est très escar-

trois nœuds remarquables, joint entre eux les groupes du Thian chan, du Kuen lun et de l'Himalaya) coupe à angle droit le Mouz Tagh; ce dernier continue à se diriger de l'E. à l'O., sous le nom d'Asferah Tagh : cette chaine, couverte de neiges perpétuelles, sépare les sources du Jaxartes de celles de l'Oxus.

Plus à l'O., commence le grand abaissement de terrain dont il sera parlé plus bas; mais, au delà de la mer Caspienne, presque sous la même latitude et dans la même direction que le Thian chan, se montre le Caucase que l'on pourrait regarder comme une continuation de la fissure en forme de filon sur laquelle s'élève, à l'orient, le Thian chan; de même que nous reconnaîtrons dans le Taurus, en Arménie, une continuation de la fissure de l'Himalaya. C'est ainsi que, dans le sens géognostique, les membres disjoints des montagnes de l'Asie-Occidentale se rattachent aux formes des terrains de l'Orient.

La vallée longitudinale située entre le premier et le deuxième groupe présente une étendue de terrain volcanique, dont la surface est de plus de 2,500 milles géographiques carrés. Le siége principal de ce phénomène qui se produit à trois ou quatre cents

pée et très âpre; il ne s'y trouve que deux cols ou passages, dont l'un est pratiqué près des sources de l'Oxus.

lieues de la mer (1) paraît être dans le Thian chan. Un de ces volcans, appelé *Péchan* (Mont-Blanc), est situé entre le cours de la rivière d'Ili et la ville de Koutche : c'est de là que s'extrait le *naocha* ou sel ammoniac, dont l'abondance offre aux habitants de ces contrées des ressources suffisantes pour acquitter leur tribut envers l'empereur de la Chine. Sur une des pentes de ce volcan, toutes les pierres brûlent, fondent et coulent à une très grande distance : la masse en fusion durcit en se refroidissant. Les habitants emploient comme médicament les particules salines qui font efflorescence à la surface de cette lave ; on y trouve aussi du soufre : quant au sel ammoniac, il se présente dans les cavernes, sous forme de stalactites. Le nom de sel *tâtare*, donné anciennement dans le commerce au sel ammoniac, aurait dû diriger depuis longtemps l'attention sur les phénomènes volcaniques de l'Asie-Centrale. A l'E. du *Péchan*, toute la pente septentrionale du Thian chan offre des phénomènes volcaniques. En se rapprochant de Turfan, par exemple, il s'en présente un remarquable : il n'est pas question de

(1) La circonstance remarquable du voisinage de la mer, partout où des volcans sont encore en activité, circonstance que l'on ne peut nier en général, semble avoir pour cause moins l'action chimique de l'eau que la configuration de la croûte du globe, et le défaut de résistance que, dans le voisinage des bassins maritimes, les masses du continent soulevées opposent aux fluides élastiques et à l'issue des matières en fusion dans l'intérieur de notre planète. (*Humboldt.*)

masses de pierres en fusion, comme au Péchan; mais on en voit sortir continuellement une colonne de fumée qui, de nuit, apparait sous la forme d'une flamme aussi vive que celle d'une torche : les oiseaux et les animaux éclairés par cette lueur semblent de couleur rouge. Le Péchan ainsi que ce dernier, auquel on donne le nom de volcan de Turfan, sont éloignés l'un de l'autre de vingt-cinq lieues, dans la direction de l'E. à l'O. : l'espace qui les sépare est occupé par les grandes solfatares d'Ouroumtsi et de Khobok.

Le troisième groupe, appelé *Kuen lun* ou *Koulkoun*, borde le Tubet dans sa partie septentrionale et suit une direction de l'O. à l'E.; sa latitude moyenne est environ de 35° 30' : il se rattache à l'O. à la chaîne transversale du Bolor; le Thsoung ling (monts Bleus ou des Oignons) constitue son point de départ. Ce coin du globe entre le petit Tubet et le Badackhan, partie S.-E. du Turkestan, est très peu connu : le plateau du Khorassan, qui se dirige vers Hérat et borne, au N., l'Hindou kouch (nœud formant à l'O. l'intersection du Bolor et de l'Himalaya), paraît être plutôt une continuation du système de l'Himalaya à l'O. qu'un prolongement du Kuen lun. Ce troisième groupe s'avance de l'O. à l'E., vers les sources du Houang ho (fleuve Jaune) et pénètre avec ses cimes neigeuses

dans la province chinoise appelée Chensi; entre les monts *Nan chan* dirigés également de l'O. à l'E. et les monts In chan, auxquels se rattache la chaîne du Thian chan, les montagnes du Tangout forment une partie des limites du désert de Gobi.

Ce Gobi ou Chamo, dont la direction s'étend du S.-O. au N.-E., appartient à cette large ceinture presque continue de déserts qui, depuis l'extrémité occidentale du *Sahara*, en Afrique, jusqu'à la limite orientale du Chamo, se prolonge sur une étendue de 182°, en longitude, à travers le centre de l'Afrique, l'Arabie, la Perse, le Kandahar et l'Asie-Centrale : il commence à environ quarante-cinq lieues au N. de la muraille de la Chine. Ce n'est pas une plaine unie; il s'abaisse au contraire, sensiblement vers le milieu et forme une longue vallée de l'O. à l'E. Plus à l'occident, le terrain s'élève probablement de nouveau, pour s'abaisser encore à mesure qu'il s'avance vers le lac Lop, qui occupe certainement la partie la plus basse de la vallée. Aucun grand fleuve ne parcourt cette région : les cours d'eau qui la sillonnent çà et là s'épuisent, en général, peu loin de leur naissance, soit en donnant naissance à des lacs, soit par le seul effet de l'évaporation et de la filtration à travers un sable aride. Le sol est d'abord pierreux, puis se transforme en sable mouvant très profond et hérissé de crêtes de rochers qui

augmentent encore les embarras des voyageurs. La monotonie de ce paysage n'est suspendue que par l'apparition de quelques plantes herbacées et d'arbustes amaigris offrant à l'œil une mince nappe de verdure. Les lieux humides n'y sont cependant point dépourvus d'herbages, et des tribus nomades de Mongols y campent avec leur bétail. En général, cette terre élevée, balayée au loin par les vents glacés de la Sibérie, sans abri contre le soleil, soumise à l'influence d'un climat à la fois ardent et froid, ne saurait être favorable à la végétation : les couches de sel amer qui couvrent la surface du terrain le privent, en outre, d'une humidité indispensable pour toute espèce de productions.

L'aspect du Gobi est d'une tristesse affreuse ; la végétation, dans les endroits où elle peut croître, y est pauvre et s'élève rarement à plus d'un pied au dessus du sol. Les collines onduleuses qui traversent cette vaste solitude paraissent souvent de loin, par l'effet de la réfraction, comme si elles nageaient à l'horizon au dessus de la plaine. L'absence des rivières, remplacées seulement par quelques lacs d'eau trouble et salée, une population misérable et clair-semée, s'annonçant au loin par ses tentes de feutre, et la nuit par la puanteur de la fumée de *l'argali* (1), donnent à ces contrées une

(1) Fiente des animaux dont les indigènes se servent en guise de combustible, après l'avoir fait sécher et durcir au soleil.

physionomie uniforme et lugubre; mais à peine a-t-on franchi la Mongolie, située au N.-O. de la Chine, le spectacle change tout à coup d'aspect : à ce morne silence de la nature, que nul chant d'oiseau ne vient jamais troubler et qui répand dans l'ame l'effroi de la mort, succède la vie dans toute sa variété, dans toute sa fraîcheur : le terrain redevient fertile et agréable et reste tel à travers tout le pays des Mongols *Khalkha*, jusqu'à la frontière russe.

Le quatrième groupe, celui de l'*Himalaya*, forme la limite méridionale du Tubet et du Boutan. Sa direction générale du N.-O. au S.-E. ne le rend, par conséquent, nullement parallèle au Kuen lun, dont il se rapproche à l'O. de manière à se confondre presque avec lui. L'espace entre ces deux derniers groupes est aussi plus resserré par des chaînes secondaires et des masses de monts isolés, que ne le sont les plateaux entre les trois premiers. Au reste, la hauteur des plateaux entre le Kuen lun et l'Himalaya, aussi bien que dans tous les autres de l'Asie-Centrale, est loin d'être égale partout. La douceur des hivers et la culture de la vigne à *H'lassa*, capitale du Tubet, sous les 29° 40' de latitude, annoncent l'existence de vallées profondes, d'affaissements circulaires, qui, par suite du rayonnement de la chaleur, jouissent d'une température dont serait

fort surpris quiconque, ne songeant qu'à leur élévation au dessus de la mer, ne saurait pas expliquer ce phénomène du rayonnement.

Trois fleuves considérables qui prennent leur source dans l'Himalaya, l'Indus, le Gange et le Dzangbo-Tsiou (Irrawaddy), indiquent dans le plateau du Tubet un certain abaissement au N.-O. et au S.-E. A l'axe de ce groupe se rattache la chaîne de Karakorum, qui se dirige au N.-O. vers le Thsoung ling, en se confondant avec la chaîne neigeuse du Kuen lun : le Dzang est aussi un contrefort de ce groupe, vers l'E. A sa partie orientale, l'Himalaya pénètre là dans la province chinoise *Yunnan* et s'approche de l'Océan sous le nom de monts *Nan ling*, en face de l'île *Formose*, qui semble être son prolongement. Ainsi l'on peut suivre ce système comme chaîne continue depuis l'Océan oriental, ensuite par l'*Hindou Kouch* (1), à travers le Kandahar et le Khorassan et jusqu'au delà de la mer Caspienne, vers l'Adzerbaïdjan, dans une étendue de 73° de longitude, la moitié de celle des *Andes* en Amérique. On remarquera cependant que l'Hindou Kouch ne présente plus la configuration de l'Himalaya : les falaises escarpées de roches dures et com-

(1) Il existe dans l'Hindou Kouch plusieurs passages qui, malgré leurs difficultés, permettent d'entretenir des relations entre Kaboul et les plaines voisines de Boukhara et de Samarkand.

pentes qui caractérisent cette dernière chaîne se montreront à peine sur la première, où aucun des pics n'atteint à une hauteur remarquable, tandis que les points culminants de l'Himalaya ont, l'un le Djawahir, 8,052 mètres, et l'autre le Dhawalagiri, 8,780 mètres d'élévation.

Des quatre groupes de montagnes qui embrassent l'Asie-Centrale, le plus méridional, l'Himalaya, a bien certainement le plus d'étendue et de développement. Les grandes chaînes qui courent de l'E. à l'O. sont, en outre, d'une origine totalement différente de celles qui se dirigent du N. au S. : l'Oural, le Bolor et le Khing khan sont vraisemblablement plus modernes que les chaînes de l'Himalaya, du Kuen lun et du Thian chan (1).

Le système ouralien, massif commun à l'Europe et à l'Asie, suit dans sa chaîne principale une direction du N. au S. : un enfoncement très remarquable, plusieurs lacs salés et des déserts d'un niveau très bas le séparent de l'Altaï-Himalaya. Il n'y a pas non plus de chaînes de montagnes continues qui, traversant les steppes des Kirghiz, unissent le massif de l'Oural à celui de l'Altaï : des collines isolées, hautes d'environ 200 mètres, des groupes de petites

(1) La géographie de l'Asie-Centrale est encore loin d'être complète, parce que l'on ignore les éléments des observations et que l'emplacement de toutes les villes n'y est pas bien déterminé.

montagnes s'élevant brusquement à 3 ou 400 mètres au dessus des plaines rompent seuls l'uniformité du terrain et peuvent tromper le voyageur sur la géographie de ces contrées. Les ossements fossiles de grands animaux des tropiques, de pachydermes trouvés récemment, non dans des blocs de glace, mais au milieu des terrains aurifères sur le dos de l'Oural, signalent le soulèvement de cette chaîne comme peu ancien. Sa ligne principale, d'une élévation qui n'a rien de remarquable, est néanmoins importante en ce qu'elle forme, depuis le golfe de Kara jusqu'à la source de l'Oural, la barrière entre l'Europe et l'Asie, et parce qu'elle offre dans ses sables de riches mines d'or, de platine, de cuivre et de fer. Les alluvions aurifères de l'Oural ont donné, de 1814 à 1828, 25,405 kilogrammes (environ 87 millions de France); en 1830, le platine a fourni 1,640 kilog. La pente européenne de l'Oural est également riche en diamants (1).

(1) En 1804, les colonies espagnoles d'Amérique fournissaient annuellement en argent 850,000 kilo. d'argent (environ 190 millions de francs); le Mexique seul figurait pour plus des deux tiers; la production de l'or était de 11,250 kilo. (environ 39 millions). Depuis la découverte de l'Amérique jusqu'en 1803, les colonies espagnoles ont donné en trois cent onze années 901,250 kil. d'or, et 128,175,000 kil. d'argent; en tout, environ 25 milliards. Tout l'argent sorti, en Amérique, du sein de la terre depuis trois siècles, formerait une sphère de 26 mètres de diamètre. (Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, tom. 3.)

Le système occidental orographique de l'Asie est un des massifs les mieux circonscrits; les steppes qui bornent l'isthme caucasien au N., le grand enfoncement dont les mers Caspienne et d'Aral occupent le bassin le plus bas, les déserts de la Perse et de l'Arabie, le golfe Persique, la Méditerranée, l'Archipel et la mer Noire en dessinent l'immense contour. L'Arménie, la Haute-Géorgie, le Kurdistan et la partie orientale de l'Asie-Mineure forment un vaste plateau d'où partent différentes chaînes, et que l'on appelle plateau Arméno-Persique ou Tauro-Caucasien. Trois chaînes de montagnes se détachent de ce plateau vers l'occident. La première resserre et franchit le lit de l'Euphrate et s'avance vers l'O., sous le nom de monts Taurus, en suivant à des distances variables la direction de la côte méridionale de l'Asie-Mineure : la seconde chaîne au N. de la précédente est appelée chaîne moyenne; sa partie orientale correspond à l'Anti-Taurus des anciens; elle va se perdre au N.-O., vers le golfe de Smyrne. La troisième, qu'on pourrait nommer chaîne septentrionale, parcourt également l'Asie-Mineure de l'E. à l'O. en longeant la mer Noire dont elle n'est séparée que par des plaines étroites.

Trois autres branches principales se détachent encore du plateau Arméno-Persique : la première, à l'O., sous le nom d'Alma Tagh (l'Amanus des

anciens), sépare la Cilicie de la Syrie; elle ne présente que deux passages étroits, l'un vers l'Euphrate, l'autre sur la mer; elle forme aussi, par son prolongement, le Liban, subdivisé en Liban proprement dit, près de la Méditerranée, et en Anti-Liban, du côté des plaines de Damas. La seconde chaîne, très peu élevée et très courte, mais remarquable par tous les souvenirs qui s'y rattachent, s'appelle Mésopotamique, du nom du pays qu'elle sillonne; enfin, la troisième branche, la plus considérable par son élévation et sa longueur, traverse le Kurdistan et le royaume de Perse; sa partie septentrionale correspond aux monts Niphates des anciens.

Le célèbre mont Ararat, à l'E. du plateau Arméno-Persique, peut être aussi regardé comme la souche de la grande chaîne qui, s'en détachant, traverse, à l'E., le Mazanderan et le Khorassan, sous le nom d'Ararat-Demavend. Nous avons déjà annoncé plus haut que cette succession de montagnes semblait être un prolongement de l'Himalaya. Il y a encore le groupe d'Erzeroum qui sert de point de jonction des chaînes appartenant au Taurus avec celles du Caucase; et le groupe caucasien formé de toutes les montagnes, au N. du Kour, depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire. La chaîne principale de ce dernier groupe établit sur ce

point la séparation entre l'Europe et l'Asie.

A cet exposé orographique succinct ajoutons quelques mots sur la configuration de la Chine qui occupe le grand versant situé à l'E. des monts Nanchan et du Tubet, et descend par degrés insensibles jusqu'au grand Océan oriental. On peut partager ce vaste territoire en trois régions physiques : 1° le pays alpin, à l'E. de la Mongolie; 2° les pays bas comprenant le cours inférieur des deux grands fleuves Houang ho et Kiang (1), bassin très fertile, mais sujet aux inondations des grands courants qui affluent de la région alpine; 3° enfin la région méridionale, qui participe, en quelque sorte, de la nature des deux précédents; car les monts Nan ling, qui séparent le Tonkin de la Chine, se prolongent jusqu'à l'Océan, sous la forme d'une haute terrasse. La Chine, proprement dite, est hérissée de hautes montagnes, dont un grand nombre sont couvertes de neiges perpétuelles; les plus élevées, celles qui enveloppent les provinces méridionales, ne sont, comme nous l'avons dit, que le prolongement de l'Hima-

(1) Le Kiang ou *fleuve par excellence* porte ce nom à juste titre; car, à plus de 300 lieues de son embouchure, sa largeur est déjà d'une demi-lieue; il en a 7 à son embouchure dans la mer Jaune, où il termine un cours de 500 lieues. Il est navigable pour les bâtimens à voiles pendant plus de 100 lieues. Le Houang ho ou *fleuve Jaune*, ainsi nommé à cause de la couleur jaune de ses eaux, à la suite d'inondations, a un cours presque égal à celui du précédent, quoique le volume de ses eaux soit moins considérable.

laya. Quant au climat, la Chine est partagée en deux zones : les plaines stériles et froides du N. ne produisent ni thé, ni soie; c'est entre les deux grands fleuves désignés plus haut que sont concentrées la fécondité du sol et l'industrie.

L'Asie présente non seulement les montagnes et les plateaux les plus élevés du globe, mais aussi la dépression de sa surface est la plus considérable et la plus étendue que l'on connaisse. Le soulèvement des masses énormes dont nous venons de parler suffirait pour produire, dans ces contrées, un affaissement dont, peut-être aujourd'hui, la moitié n'est pas remplie par l'eau. L'enfoncement de la mer d'Aral, celui encore plus grand de la mer Caspienne (1), la dépression bien sensible de la partie N.-O. de l'Asie paraissent être en rapport intime avec les commotions violentes qui ont enfanté le Caucase (2) et l'Altaï-Himalaya. Les plaines du

(1) Le niveau de la mer d'Aral est de 40 mètres au dessus de celui de la mer Caspienne, et celle-ci est bien plus basse que la mer Noire. Les grands lacs formés en Europe au pied des Alpes sont un phénomène analogue à l'enfoncement du réservoir d'eau de l'Asie-Occidentale, et doivent également leur origine à un affaissement du sol. C'est surtout dans l'étendue de cet enfoncement, par conséquent, dans l'espace où la résistance était moindre, que des traces récentes de l'action volanique se montrent. Plusieurs lacs salés, des deux côtés opposés de la mer Caspienne, ont une température élevée. De nouvelles explorations et les traditions des indigènes apprennent que l'existence de sources de naphte y a été précédée d'éruptions ignées. (*Humboldt.*)

(2) L'isthme montueux du Caucase est formé, en partie, de porphyres, de trachytes et d'autres roches qui doivent leur origine au feu des volcans.

Volga, de l'Oural, du Turkestan et de l'Asie-Centrale ne formaient jadis qu'une seule mer, ainsi que l'attestent les débris de coquillages et la nature salée des steppes et des lacs répandus sur ce territoire (1). L'abaissement de toute cette contrée a isolé la mer Caspienne de celle d'Aral : on en est convaincu en voyant dans une plaine unie les rives élevées de l'Oural et du Volga, et en comparant ce dernier fleuve avec le Don dans leurs points les plus rapprochés : à sept ou huit lieues de distance, ces deux fleuves présentent une différence de niveau d'environ 20 mètres; d'où il ressort clairement que le bassin de la mer Caspienne est beaucoup plus bas que celui de la mer Noire. M. de Humboldt a fixé en outre à 100 mètres au dessous du niveau de l'Océan la hauteur des eaux de la mer Caspienne, et à 60 celle de la mer d'Aral.

(1) Cette multitude de coquillages, dit Pallas, dispersés sur toutes les steppes du Jaïck (Oural) et du Volga, et parfaitement semblables à ceux qui entourent la mer Caspienne, cette uniformité de terrain dans les steppes, qui, à l'exception des endroits couverts de sables mouvans, n'est partout qu'un sable lié avec le limon de la mer ou une glaise jaune sans le moindre gazon, la nature saline du sol, tous ces objets prouvent que cette étendue de pays a été couverte autrefois par la mer Caspienne. Quoiqu'il y ait des siècles que les eaux se soient écoulées, ces plaines ne sont pas encore couvertes de terre végétale, ni de gazon, et n'ont encore produit ni bois ni buissons. Parmi les steppes de ces contrées, quelques unes fournissent de grandes herbes de la famille des *composées* et des *légumineuses;* d'autres sont chargées de plantes salines; un grand nombre brillent au loin d'efflorescences muriatiques qui se cristallisent en forme de *lichen* sur un sol glaiseux. Pendant la saison sèche, tout y est brûlé. (*Voyages de Pallas.*)

La configuration d'un continent déterminant, en grande partie, son climat, celle de l'Asie justifie complètement cette loi. Partout ses côtes septentrionales sont confondues, pendant l'hiver, avec les glaces polaires; durant l'été, ces glaces ne s'éloignent des côtes que sur quelques points et pendant un court espace de temps. Les vents du nord, dont aucune chaîne de montagnes ne modère la violence, pénètrent dans des plaines ouvertes, après avoir traversé des pays couverts de glace et de neige. L'Asie continentale n'offrant d'ailleurs à l'irradiation solaire qu'une très petite portion de terres placées sous la zone torride, la zone tempérée de ce continent ne jouit conséquemment pas de l'effet des courants ascendants que la position de l'Afrique rend si bienfaisants pour l'Europe. D'autres causes frigorifiques viennent encore ajouter à la rigueur des hivers, en Asie : ce sont ses montagnes nombreuses, élevées, sa position orientale par rapport à l'Europe et la forme de ses contours présentant une accumulation de terres dépourvues de sinuosités, sans golfes et sans prolongements péninsulaires. De vastes chaînes de montagnes, formant rideau de l'E. à l'O., s'opposent aussi, sur de grandes étendues, à l'accès des vents méridionaux : l'Asie enfin est éloignée d'une mer située à l'O., ou des côtes occidentales toujours plus chaudes sous la zone tempérée que les côtes

orientales d'un continent; car les vents de mer participant à l'égalité de température de cette masse d'eau ne s'abaissent jamais au delà de +, 10°.

Pendant l'été, le contraire a lieu; les mêmes causes contribuent à élever la température. Les vents du S. et de l'O., restant plusieurs mois en contact avec une grande surface continentale, s'échauffent de plus en plus et remplacent les vents du N. adoucis eux-mêmes par l'action puissante de la saison : sous leur influence, la terre est profondément imprégnée des rayons du soleil. Le déboisement d'un sol aride et sablonneux contribue encore à accroître l'intensité de la chaleur *estivale* (1). Telles sont, en résumé, les causes qui, modifiant la succession des phénomènes météorologiques en Asie, y rendent le climat *excessif*, c'est à dire alternativement glacé et brûlant. Ce continent, plus que tout autre, présente donc l'application de cette loi constatée aujourd'hui d'une manière certaine, savoir que, dans l'état actuel de notre planète et de son atmosphère, les courbes *isothermes* (2) ne conservent leur parallélisme que dans la proxi-

(1) La rareté ou l'absence des forêts augmente à la fois la température et la sécheresse de l'air, et cette sécheresse, en diminuant l'étendue des nappes d'eau évaporantes, réagit sur la chaleur du clim local. Les bandes de terre, en grande partie nues et arides, qui entourent les bassins des mers Caspienne et Aral offrent l'exemple de ces phénomènes dont l'influence nuisible pourrait être diminuée au moyen d'irrigations artificielles nécessaires à l'agriculture. (*Humboldt*.)

(2) D'égale chaleur annuelle.

mité de la zone torride, où les influences étrangères sont le moins puissantes. En avançant du N.-E. de l'Europe vers le N. de l'Asie, au delà des 46° ou 50° de latitude, on trouve à la fois une diminution dans la température moyenne de l'année et une distribution plus inégale de cette température entre les différentes saisons. A des hivers très rigoureux succèdent des chaleurs insupportables : ainsi le Volga reste, en grande partie, enchaîné par les glaces ; et nulle part on ne voit de plus beaux raisins qu'à Astrakhan, où la force de la végétation est encore excitée par l'irrigation artificielle d'un sol imprégné de muriate de soude.

Le caractère d'un climat *excessif*, c'est à dire sujet à des oppositions variables selon les saisons et augmentant avec les latitudes, se manifeste encore, en Asie, par la limite des neiges perpétuelles. Au Caucase, par exemple, cette limite s'arrête à 3,400 mètres de la base, environ 5 à 600 mètres plus haut que dans les Pyrénées. Le rayonnement *estival* du sol sur le plateau Tubétain, la sécheresse de l'air, le peu de neige qui tombe en hiver (1), la sérénité et la diaphanéité de l'air sur la pente septentrionale de l'Himalaya, sont les causes principales de la différence énorme que présente la hauteur des neiges au N. et au S. de l'arête centrale de ce groupe de

(1) Il neige très peu et même pas du tout au dessous de 20° à 22°.

montagnes (1). A latitude égale, les neiges y descendent plus qu'aux Krapacks, aux Alpes et aux Pyrénées, et même dans le Nouveau-Monde; car leur limite inférieure, c'est à dire le maximum de hauteur à laquelle on trouve de la neige pendant l'été, sur la pente septentrionale ou tubétaine de l'Himalaya, s'élève par 30 à 31° de latitude à 5,320 mètres, tandis qu'aux Andes, en Amérique, elle n'atteint la même hauteur qu'à 16° (2). Au reste, cette grande élévation de la limite des neiges, qui permet de cultiver des céréales dans l'Himalaya à plus de 4,600 mètres de hauteur, est un bienfait de la nature; elle offre un champ plus étendu au développement de l'existence organique, à l'agriculture, et rend habitable une zone alpine qui, dans les régions équinoxiales de l'Amérique, serait ensevelie sous des neiges ou exposée à des frimas destructeurs de toute culture.

Les rapports des voyageurs, basés sur des mesures barométriques précises, ont depuis quelque temps pleinement confirmé les observations climatologiques rapportées ci-dessus, et démontré que l'ac-

(1) Le voyageur anglais, *Webb*, signala le premier ces différences énormes entre la limite des neiges sur les pentes septentrionales et méridionales de l'Himalaya : ces phénomènes parurent tellement surprenants, que l'on n'hésita pas d'abord à les révoquer en doute.

(2) D'après cela, la limite des neiges peut très bien n'être pas le plus élevée sous l'équateur même.

croissement rapide de la rigueur des hivers, à mesure que, sur un même parallèle occidental on se dirige vers l'E., n'est point dû exclusivement à l'exhaussement progressif du sol en vastes plateaux : on sait maintenant, par exemple, que les steppes des Kirghiz s'élèvent à peine à 4 ou 500 mètres au dessus du niveau de l'Océan. Les plaines centrales de la Dzoungarie ont également une hauteur médiocre; la culture de la vigne et du coton dans ces contrées et l'existence entre le *Mouz Tagh* et le Kuen lun des grandes villes commerciales de Kachgar, Jerkend, Aksou, Koutche, Khotan sont un indice certain que ce territoire est peu élevé au dessus de la mer. Dans les plaines de Khotan (même latitude qu'en Sicile), on cultive le ver à soie; plus au N., à Hami, à Kharachar, les raisins et les grenades sont célèbres depuis la plus haute antiquité. Quant à des plateaux de 4 à 5,000 mètres de hauteur, il ne s'en trouve que dans les montagnes du Tubet, dans la chaîne située autour du *Khou khou noor* (lac bleu) et dans le Gobi, au N.-O. de l'In chan : le reste de l'Asie-Centrale est un terrain à niveau très variable, en partie inondé; les plateaux y sont d'un ordre inférieur relativement à leur élévation.

Un phénomène particulier au N. de l'Asie, c'est l'extrême sécheresse qui règne dans les plaines de la Sibérie, entre l'*Irtyche* et l'*Ob*, lorsque, après avoir

soufflé longtemps, les vents du S.-O. franchissent les plateaux assez bas de l'Asie-Occidentale. Des 51 aux 53° de latitude, l'observation donne 28 à 30° de l'hygromètre à cheveu : c'est assurément là plus grande sécheresse observée jusqu'à présent dans les basses régions de la terre; aussi exerce-t-elle sur les traits de la figure des habitants une contraction nerveuse qui les rend d'une laideur repoussante. Nous verrons plus tard les historiens de Byzance signaler le visage effrayant des Huns et des Avares sortis des monts Ourals. Tout en faisant la part de l'exagération des écrivains grecs, on conçoit que ces influences climatologiques avaient dû laisser des traces sur la physionomie des peuples finnois qui venaient ravager l'empire romain (1).

La présence et la conservation, dans les plaines du N. de la Sibérie, des ossements de grands animaux des tropiques, recouverts de chairs musculaires et d'autres parties molles, ont d'abord excité une vive surprise. Cuvier a commis une erreur grave dans ses admirables recherches sur les races d'animaux éteintes,

(1) Cette altération des traits toute locale a dû cesser par le double fait de la migration au S.-O. des peuples nomades d'Asie, et de leur mélange avec les populations d'Europe. Cette circonstance fort simple a empêché longtemps de reconnaître dans les Hongrois de nos jours les descendants des anciens Huns et Avares si hideux : il a fallu que les études ethnographiques vinssent prouver que ces divers peuples ont la même origine et appartiennent à la grande race finnoise.

en avançant qu'un refroidissement instantané a pu seul préserver ces parties molles et les conserver à travers des milliers d'années. M. de Humboldt, qui s'est livré à des observations savantes sur la chaleur souterraine des couches de la terre dans ces contrées, a cru entrevoir, dans le froid qui règne à cinq ou six pieds de profondeur, même au milieu de la chaleur des étés actuels, l'explication de ce phénomène : ainsi, à Yakoutsk, aux 64° de latitude, la glace souterraine est un fait général et perpétuel, malgré la haute température de l'air aux mois de juillet et d'août.

Des tigres semblables à ceux des Grandes-Indes se montrent encore de nos jours, de temps en temps, en Sibérie : ils vivent sans doute au N. du Mouz Tagh et font des excursions jusqu'à la pente occidentale de l'Altaï. Des animaux que nous regardons aujourd'hui comme habitants de la zone torride ont vécu jadis (une foule de témoignages géologiques l'indiquent assez) dans le N. de l'Asie, sous l'influence de la chaleur intérieure du globe, qui communiquait, par les crevasses de la croûte oxydée, avec l'air atmosphérique : il se peut alors que le refroidissement successif de l'atmosphère, causé par suite du peu d'action de l'intérieur du globe sur la croûte extérieure, ait amené peu à peu l'extinction des plantes et des animaux dont l'organisation exi-

geait une égalité de température plus élevée. Parmi les animaux, quelques races se sont retirées probablement vers le S. : des espèces ou des variétés, telles que les lions de l'ancienne Grèce, le tigre royal de la Dzoungarie, la belle panthère à longs poils de la Sibérie, sont allées moins loin et ont pu, par leur organisation, s'acclimater au centre de la zone tempérée. Lors de la révolution qui a produit le soulèvement de la chaîne de l'Oural, pendant un été sibérien, des cadavres d'éléphants et de rhinocéros, très différents de ceux de Sumatra et d'Afrique, ont bien pu y trouver, à la profondeur de quelques pieds, d'épaisses couches de terre congelée, capables de les garantir de la putréfaction, ainsi que cela paraît avoir eu lieu sur le plateau de Quito ou dans l'archipel des grandes Andes, en Amérique : la supposition de Cuvier, d'un refroidissement subit d'une partie du globe, n'est donc pas nécessaire pour l'explication de ce phénomène.

II.

[illegible]

SOMMAIRE.

Religion. — Ses deux grandes divisions en Asie; Bouddhisme et Mahométisme. — Causes de leurs succès. — Brahmanisme. — Bouddhisme; ses bases : il est connu au Tubet sous le nom de culte lamaïque. — Mahomet. — Le Koran; historique de sa propagation. — Examen philosophique de cette religion. — Ses deux grands schismes, celui des Schiites et celui des Sonnites. — Autres sectes principales. — Doctrine de Confucius en Chine. — Droits politiques en Asie. — Respect servile des traditions.

CHAPITRE II.

La religion a été presque partout la première institution des hommes réunis en société. On sait l'influence immense qu'elle a exercée particulièrement sur l'Asie : elle y a servi de pierre angulaire à bien des nationalités ; inspirant et fécondant la science, formulant les idées, classant et réprimant les passions ; liant enfin l'homme au ciel et à la terre. Instrument actif de la civilisation, la Providence s'en est toujours servie pour accroître ou rétrécir les frontières des empires, modifier la politique des nations ;

réservant invariablement le succès aux plus morales et aux plus pures. Tout en donnant à l'esprit l'impulsion la plus vigoureuse, les religions n'en sont pas moins cependant, comme les autres faits humains, soumises à une loi de développement, en quelque sorte matérielle; et, pour qu'elles puissent étendre leur action rapidement et avec efficacité, il leur faut de nombreuses populations agglomérées et réunies sous une même autorité. Nul pays autant que l'Asie, où de grands empires ont jadis été fondés, où le silence a succédé au bruit, l'isolement à la multitude, ne justifie plus complètement la nécessité de ce premier élément de succès.

L'empire romain, ceux de Charlemagne, de Tchinghiz, de Timour ont servi, par leur constitution politique, d'auxiliaires aux vérités morales présentées sous la forme de religion. Ces hauts enseignements des droits de l'humanité n'ont jamais manifesté leur grandeur et leur action qu'au milieu des masses, dont la voix imposante imprime la terreur, lors même qu'elle ne peut inspirer de conviction. Ainsi, le peuple hébreu, après sa sortie d'Égypte, revient sans cesse à ses idoles, et ne trouve qu'au milieu de l'agrandissement du royaume d'Israël le développement de sa foi. Sans parler des vains efforts tentés par nos missionnaires pour naturaliser, dans quelques îles lointaines et chez des tribus sauvages,

la morale avancée du christianisme, combien de sectes chrétiennes ont vu s'altérer et s'éteindre dans leur sein les traditions du spiritualisme dont elles étaient dépositaires? combien de débris de peuples, dégénérés par suite de leur isolement, sans que leurs notions religieuses aient pu les protéger contre une véritable rétrogradation? Que sont devenues, particulièrement en Asie, les sectes chrétiennes des Maronites du Liban, des Nestoriens, des Arméniens, des Coptes d'Égypte? Sans doute, l'état d'oppression matérielle où elles gémissent depuis des siècles a paralysé une partie de leur existence; néanmoins la corruption n'eût pas vicié et dénaturé leur dogme s'il eût eu pour sanctuaire un plus grand nombre de cœurs réunis : la pesanteur des chaînes eût été impuissante pour étouffer la voix d'un peuple nombreux!

Ne pourrait-on encore, à l'appui de cette opinion, citer ces sectes chrétiennes d'Amérique, dont les sages préceptes restent presque stériles? Chacune, réduite aux élans d'un mysticisme étroit et mal dirigé, n'échappe à l'indifférence que par une rivalité de pratiques extérieures exagérées. Une telle religion n'est plus qu'un vague instinct de déisme, subordonné aux intérêts matériels, souvent même aux préjugés : dans les États méridionaux, par exemple, l'entrée des temples n'est permise aux esclaves qu'à

des heures différentes de celles qui sont réservées aux maîtres. Comment la parole du Christ s'est-elle abâtardie au point de ne plus pouvoir seulement faire triompher son principe fondamental! Une institution si dégénérée semble désormais desséchée au milieu de cette nation commerçante; et, malgré la ferveur apparente de chaque secte, l'esclavage, si hautement flétri par la doctrine de l'égalité, ne tombera, en Amérique, que sous les coups de la politique, lorsqu'on aura reconnu au travail de l'homme libre plus de valeur qu'à celui de l'esclave. . . . . . .

Cette digression nous a paru de quelque utilité: au milieu de la diversité infinie de croyances répandues en Asie, elle peut faciliter à l'esprit la recherche des seuls dogmes religieux importants. En jugeant la valeur des croyances, d'après le nombre des sectaires qu'elles ont ralliés, nous trouvons l'Asie partagée actuellement entre deux grandes lois, le Bouddhisme, religion de la terre antique, fondée sur les traditions du sol même, et le Mahométisme, commencement de transaction avec l'Occident, espèce de lien qui doit rapprocher par la guerre deux continents, en attendant une doctrine qui les fonde dans une pensée commune. Nous reconnaîtrons, à chaque pas que nous ferons, le jeu de ces deux ressorts: ils domineront donc notre récit comme ils dominent les faits. Nous nous attacherons à mettre

en relief leur utilité, leur prédominance, puisqu'ils sont, en réalité, l'expression la plus vraie de la civilisation asiatique. Cette manière simple d'envisager une portion du monde viendra, en outre, au secours de l'intelligence du lecteur, sans nuire à la vérité. Exposons d'abord les motifs qui ont secondé en Asie le développement de ces religions et les ont fait préférer à toute autre.

La religion chrétienne, élaborée au milieu des assemblées de quelques docteurs juifs, avait été révisée et commentée par l'école philosophique d'Alexandrie. A leur tour, les successeurs de Platon et de Pythagore, en la proclamant comme l'œuvre spiritualiste la plus élevée, l'avaient entourée, par leurs travaux additionnels, de subtilités inaccessibles à la grossièreté de la majeure partie des habitants de l'Asie : aussi ne fit-elle dans ces pays que des progrès lents, incertains, et se hâta d'émigrer vers une plage où elle pût être comprise et se propager. L'empire romain qu'elle attaqua le premier s'écroulait et avait besoin de principes austères et ascétiques, pour enchaîner le débordement des passions effrénées qui surgissaient de toutes parts. Le désordre, fruit d'une dépravation à la fois physique et morale, réclamait une loi qui servît de contre-poids à de funestes penchants. Tout était dégénéré, corrompu : l'homme, en guerre avec lui-même, atten-

dait avec impatience une révélation nouvelle qui rendît de l'équilibre à son organisation. La société, livrée à un despotisme brutal, avilie dans chacun de ses membres, n'ayant plus, pour combattre les séductions de l'opulence et de la corruption, ni le prestige du nom de citoyen, ni le frein salutaire de l'opinion publique, invoquait à son secours une puissance extérieure : le christianisme la sauva d'une ruine totale.

En Asie, au contraire, la parole simple et naïve du Christ ne pouvait pas plus arriver au cœur des populations que les brillantes argumentations des philosophes n'étaient capables d'éclairer leur esprit. Les idées de fraternité, de charité n'avaient aucune valeur aux yeux d'hommes habitués à ne saisir que des distinctions matérielles. Courbés en partie sous une dégradante servilité, vivant dans une indolence dont la nature faisait presque tous les frais, comment se fussent-ils élevés à l'idée d'une association spirituelle qui les confondît dans une même espérance? Le désespoir ou l'excessive misère eussent pu seuls les attirer vers la lumière consolatrice du christianisme, et ils échappaient à ce double aiguillon : l'engourdissement de leur esprit et la mollesse leur enlevaient toute occasion de recouvrer quelque dignité par des voies de persuasion et des efforts d'intelligence.

Chaque localité, suivant son climat, ses traditions ou la faiblesse de son organisation sociale, repoussait en particulier une loi qu'elle ne pouvait comprendre ou supporter. Les populations du nord, clair-semées, grossières, ignorantes, ne connaissant que la violence pour défendre leurs demeures mobiles, entraînées d'ailleurs, de plus en plus, vers l'association matérielle où se trouvaient pour elles des moyens d'existence, devaient rester sourdes à cette morale sévère et éclairée, lors même que la distance n'eût pas été un grand obstacle à sa propagation. Quelle impression pouvaient produire sur ces hommes livrés à toutes les nécessités de la vie physique des préceptes enseignant la mortification de la chair révoltée, imposant silence aux passions déréglées, applicables surtout à une société pervertie par l'abus des richesses et du pouvoir? N'était-il pas plus rationnel de réveiller chez ces misérables nomades des idées d'association matérielle, afin de créer au milieu d'eux des besoins, et de préparer ainsi l'avénement du principe spiritualiste?

Pour arracher ces hommes à leur vie sauvage, il était d'abord nécessaire de les initier individuellement à quelques notions vagues sur la grandeur du monde, la puissance d'un créateur et, par conséquent, sur leur propre infériorité. Le Bouddhisme remplit merveilleusement cette mission : il fit briller

devant des imaginations faiblement stimulées la majesté d'un Être suprême dominant des passions isolées, sans contrôle, et les attira insensiblement vers un principe plus fécond de sociabilité (le mahométisme). La loi de Boud'dha fut comme une trêve apportée non à un désordre social, mais à une agitation individuelle, suite de la vie nomade et d'un défaut de cohésion. La provocation aux jouissances terrestres n'eût servi qu'à déchaîner encore tant d'appétits grossiers et barbares, tandis que la sujétion à certaines règles simples, en assouplissant des êtres intraitables et en les désarmant, les conduisait graduellement vers l'association matérielle, le premier des besoins sociaux. L'instinct naturel, indompté ou irrité, les eût maintenus sans cesse ennemis les uns des autres; quelques préceptes d'hygiène et de morale, en harmonie avec leurs mœurs, devaient, au contraire, leur révéler un sentiment commun, espèce de langage providentiel, dont les sociétés avancées elles-mêmes ressentent encore de nos jours l'action salutaire (1).

D'autres nécessités fondèrent, dans une partie de l'Asie-Méridionale, le succès du mahométisme. Plus

(1) Sans anticiper sur l'examen qui sera fait plus tard du Boud-dhisme, nous dirons que cette religion prescrit l'observance de cinq préceptes rigoureux : 1° ne pas tuer de créature vivante; 2° ne point commettre de vol; 3° ne pas mentir; 4° éviter l'impureté; 5° s'abstenir de vin.

tolérante que le christianisme pour des habitudes et des goûts conséquences du climat, cette loi religieuse s'accrédita promptement chez des peuples misérables, dépourvus d'énergie morale. La violence sur laquelle elle s'appuyait tendait à fixer l'irrésolution des esprits : cette base si odieuse à nos yeux pouvait seule rendre cette religion viable. Le fer intervint comme le principal argument propre à frapper des populations endormies et adonnées à la mollesse; des idées aventureuses, le goût des conquêtes devinrent un mobile nouveau où des armées de prédicateurs accourent se retremper et secouer une nonchalance séculaire. Sans cet auxiliaire, indispensable dans un pays où l'organisation humaine est énervée par un soleil brûlant, la loi de Mahomet n'était plus qu'une parole inerte, privée de vie : il fallait que la violence et la guerre, comme un fer chaud, laissassent leur empreinte sur les masses. Il est temps de rejeter ces déclamations que l'ignorance des lieux et des époques a trop longtemps propagées, et de reconnaître ces lois admirablement justes et prévoyantes par lesquelles la civilisation se met en rapport avec tous les climats, tous les âges! Oubliant ces rivalités qui, pendant plusieurs siècles, ont rendu nos pères aveugles sur la mission du *croissant*, restituons à chaque pensée sociale la place et l'importance auxquelles elle a droit, puisque tous

les faits humains sont la conséquence les uns des autres, composent un même tout, remontent à une seule et même origine!

Comment l'Arabie devint-elle, cependant, le berceau du mahométisme? C'est qu'elle était, par sa position, merveilleusement propre au développement d'un tel dogme : les instincts du Nord, les habitudes du Midi y existaient ensemble mêlés et confondus; c'était une terre indépendante, habitée par une population douce et frugale. En plaçant chacun en présence des difficultés de la vie, l'aridité du sol avait éloigné le despotisme; d'immenses plaines sans végétation, sans rivières avaient rendu les habitants agiles, sobres, patients et livrés à de vagues rêveries, comme tous les peuples auxquels la nature a refusé ses magnifiques spectacles. Le sentiment religieux était déposé en eux comme une consolation indéterminée, sans caractère précis, moral ou politique; ils obéissaient, comme tous les peuples primitifs, à cette émotion mystérieuse qui naît dans le cœur des hommes par le spectacle de la naissance et de la mort, en attendant que le mouvement des idées et leur ingénieuse combinaison lui donnent une forme. Le peuple arabe, trop ignorant pour s'élever à de mystiques conceptions de Dieu, trop pauvre pour arriver aux notions religieuses par le grandiose d'un culte extérieur, comme en Grèce, végéta long-

temps dans une obscure idolâtrie et dans un polythéisme purement matériel. Un temple à la Mecque, appelé Caaba, contenait les idoles principales ; la garde de ce temple était confiée à la famille des Koreishites, la plus ancienne et la plus illustre du pays, au sein de laquelle naquit Mahomet. Tout a favorisé, comme on voit, la germination des préceptes de ce législateur, tandis que le christianisme, repoussé par les mœurs de l'Orient, quittait la Palestine pour venir faire la conquête de l'empire romain et de tout l'Occident. Ce premier point établi, nous allons aborder plus en détail le mouvement religieux de l'Asie, et soumettre à un examen approfondi les deux grandes sources où les habitants de cette portion du monde ont puisé des idées d'ordre et de sociabilité. Remontons d'abord au Brahmanisme dont le Bouddhisme n'est qu'une réforme (1).

Cette religion, dont la domination s'étend encore

(1) Plusieurs savants ont cru apercevoir des rapports entre les croyances, les institutions de l'Inde et de l'Égypte. Chez chacun de ces peuples, il se trouve des pyramides dans lesquelles on distingue la même distribution et des souterrains qui s'étendent à la distance de plusieurs milles ; seulement les pyramides de l'Inde, celles que l'on voit auprès de Bénarès, par exemple, sont moins considérables que celles d'Égypte. William Jones affirme que l'Isouara et l'Isi des Indiens sont l'Osiris et l'Isis des Égyptiens ; ils désignent les facultés de la nature considérées comme mâle et femelle. Malgré tous les systèmes ingénieux qui font retrouver, dans l'Inde, les attributs et jusqu'aux noms des divinités de l'occident et du nord, il faut l'avouer cependant, ces questions donnent lieu à des problèmes que l'état de

sur la plus grande partie de la presqu'île de l'Inde, son premier sanctuaire, a précédé celle des *Mages*, et a été longtemps le seul foyer où s'élaborassent des articles de foi capables d'impressionner les imaginations et d'expliquer les grands mystères de l'existence; elle se résume, quant à la croyance principale, dans cette profession de foi tirée littéralement des Védas, livres sacrés composés en sanscrit et servant de code religieux et philosophique : *Il existe un Dieu vivant et vrai, éternel, incorporel, impalpable, tout-puis-*

la science n'est point encore en mesure de résoudre. Outre que l'on manque de notions exactes sur le fond des doctrines égyptiennes, sur la nature des hiéroglyphes et autres emblèmes mystérieux, les Anglais, maîtres de l'Inde, ne sont point encore parvenus à se procurer un seul traité historique qui pût servir de base à une chronologie constante et régulière, et n'ont encore trouvé dans les livres originaux des *Hindous* que des explications de lois révélées, quelques traités de la langue sanscrite et sur la grammaire, enfin des ouvrages de poésie sur des sujets religieux. On est arrivé néanmoins à établir sur d'autres points des rapprochements curieux et intéressants; ainsi le rapport de formes et de noms (car les anciens auteurs donnent aux prêtres de l'Inde, comme à ceux de la Perse, le nom de mages; et, d'après eux, les Indiens et les prêtres de Perse se représentaient Dieu sous l'apparence du feu ou de la lumière) conduit naturellement à cette conclusion, déjà fournie par l'histoire, que les deux peuples ont pu n'en faire qu'*un*. L'opinion des *Brahmes* eux-mêmes est que leurs ancêtres viennent originairement du nord. Les Perses, au contraire, ou du moins la partie de cette nation qui a donné son nom à tout le reste, reconnaissent la Bactriane comme leur berceau. C'est donc sur cette terre qu'il faut placer le point de départ des populations qui couvrent aujourd'hui le sol de l'Inde et celui de la Perse. C'est là qu'elles ont dû adopter, pour la première fois, ce culte que le temps a modifié conformément au génie diversement influencé des deux peuples autrefois unis.

sant, tout vivant, infiniment bon, qui fait et conserve toutes choses. Cette première cause ou *ce qui est* a produit le mâle divin, sous la dénomination de *Brahma* créateur, *Vichnou* conservateur, et *Siva* destructeur ou plutôt changeur de formes. Toutes les formes, selon les Indiens, changent, au moyen de purifications successives, jusqu'à ce qu'elles retournent vers l'essence éternelle qui doit les reproduire par une série de créations ou de formations. La préexistence est un de leurs articles de foi, et la création consiste non à tirer quelque chose de rien, mais à produire sous de nouvelles formes. Comme dans toutes les théogonies, au dessous de ces dieux qui constituent une triple divinité, et dans la région inférieure du ciel, résident les Devâtas, espèce de génies ou d'anges, que l'on invoque : ce sont les Gines des Arabes, les Péris des Perses, les Fées du Nord, les Anges des livres sacrés.

Ce système religieux a fini par tout absorber dans sa morale et dans ses dogmes : la pratique rigoureuse des cérémonies, une métaphysique obscure, en épuisant le corps et l'esprit, ont rendu les populations qui suivent cette croyance indifférentes à tout autre sentiment, insensibles à tout événement humain et leur ont fait envisager la vie comme une période de douleurs. Les sectateurs du brahmanisme admettent la métempsycose; aussi certaines castes

s'abstiennent-elles de la chair des animaux. Dès la plus haute antiquité, ils sont divisés en quatre castes, ayant chacune plusieurs subdivisions : les Brahmes savants et prêtres, le Khettris ou militaires, les Beises, livrés à l'industrie agricole et manufacturière et connus particulièrement, en pays étranger, sous le nom de *Banians*; enfin les Soudras ou Tchoutri, artisans et ouvriers. Des catégories méprisées sont établies pour les descendants de ceux qui, par des mariages illicites, ont dérogé aux droits des castes privilégiées; et au dessous de ces classes bâtardes, ou mixtes, se trouvent les malheureux Parias, obligés de vivre dans des lieux solitaires, et de se livrer aux occupations les plus dégoûtantes : rangés eux-mêmes au nombre des choses impures, ils n'ont aucune règle qui détermine leur nourriture.

Les formes extérieures du Brahmanisme sont empreintes de bizarrerie, quelquefois même de cruauté, telles que la procession du dieu de *Jagrenaut*, dont le char pesant écrase sous ses roues les fanatiques qui se jettent sur son passage, et l'usage barbare des femmes, des deux premières castes seulement, qui, après la mort de leurs maris et afin de les rejoindre, se précipitent sur un bûcher ardent. Les ablutions, les lustrations jouent aussi un grand rôle, et les images des divinités sont fréquemment plongées avec solennité dans le Gange ou d'autres fleuves sa-

cués. Quelques dispositions révèlent cependant dans la partie morale de cette religion une philosophie assez élevée, et l'on serait en droit de s'étonner du mélange de pratiques horribles, et d'un dogme renfermant le principe de l'immortalité de l'ame, la purification par les pénitences, les abstinences volontaires, et la nécessité de réprimer ses passions, si l'on ne savait que la division par castes empêchait l'écoulement des idées morales, comme elle prohibait le contact des corps. Les uns, en petit nombre, restaient dépositaires des préceptes éclairés, tandis que la masse, privée de toute espèce de lumières, sans aucun espoir d'émancipation, croupissait dans une honteuse idolâtrie. En livrant à la foule quelques secrets que l'étude et l'observation lui avaient révélés, la secte privilégiée brillait comme une émanation de la munificence de Brahma, et établissait ainsi de plus en plus entre elle et les autres une barrière infranchissable (1).

Le système de castes, qui, au début des sociétés, avait protégé le berceau des sciences et des arts, tomba après avoir fait son temps. La fortune

(1) Les *Hindous* possèdent, en outre, différents systèmes anciens de philosophie, considérés par eux comme étant orthodoxes, c'est à dire conformes à la théologie des Védas, et d'autres qui passent pour hétérodoxes, parce qu'ils sont incompatibles avec la doctrine de ces livres sacrés. Les deux écoles de métaphysique les plus orthodoxes sont le *Pourva-Mimansa* fondé dans l'intention expresse d'appliquer

amassée par les premières castes avait desséché leur cœur et corrompu leur intelligence. L'hérédité, précieuse institution, tant qu'il s'est agi de protéger le faisceau des notions morales et scientifiques, si faible et si incomplet que le moindre accident pouvait l'anéantir et en faire disparaître toute trace, avait, à son tour, dégénéré en instrument oppresseur; il devait donc surgir une réforme qui, élargissant le fleuve de la civilisation, répandit ses eaux bienfaisantes sur un plus grand nombre d'élus. Le Bouddhisme remplit cette haute mission : ses bienfaits eussent été immenses pour l'Inde elle-même si cette réforme y eût pu prévaloir sur le culte des Brahmes, de ces esprits bizarres qui font un crime d'écraser un insecte et tolèrent des sacrifices humains, et se font les défenseurs d'un état de choses où non seulement les avantages terrestres, mais les péchés, et les mérites, les châtiments du vice et les récompenses de la vertu sont, depuis l'origine, subordonnés à une classification absurde et mensongère.

Le réformateur du Brahmanisme, *Chakia mouni*,

l'art de raisonner à l'interprétation des Védas. Le second système, nommé communément Védanta, tire du texte des livres sacrés une psycologie raffinée qui nie jusqu'à l'existence de la matière. Il existe ensuite d'autres systèmes moins célèbres, dont l'un, demi-orthodoxe, est lié à la doctrine de Bouddha ; quant au nombre des traités de philosophie réputés hérétiques, il est fort considérable. (Colebrooke. *Essai sur la philosophie des Hindous.*)

Chakia le pieux pénitent, naquit à Kapila, aux environs d'Oude et de Lucknow, au nord de l'Inde, en 1027 avant J.-C. (1). La tribu de Chakia, à laquelle il appartenait, était une des plus illustres de la caste brahmanique, et composée de cinq cents familles nobles. Ses disciples ayant reconnu en lui une incarnation de Bouddha, l'une des formes de Vichnou, lui donnèrent le surnom de Bouddha (2). La prédication de ce législateur s'accomplit au N. du Gange, dans les provinces d'Oude et de Bénarès, ainsi que l'ont constaté des monuments dont les ruines existent encore. La base de sa doctrine fut le rejet des Védas, l'abolition des sacrifices sanglants et des distinctions de castes: les autres principes philosophiques du brahmanisme furent conservés. Tout porte à croire qu'elle se répandit d'abord avec succès et que son influence politique pénétra même jusqu'au *Bengale*, vers les embouchures du Gange; mais, au ve siècle de notre ère, les persécutions vinrent suspendre ses progrès, et le *Bouddha*, qui revivait dans la personne du fils d'un roi de l'Inde méridionale, en butte à la fureur des Brahmes, se réfugia en Chine. Cette religion

(1) Les dates de sa naissance diffèrent considérablement; celle des Chinois, qui la place en 1027 avant J.-C., mérite le plus de confiance en ce qu'elle correspond avec la chronologie des successeurs de ce législateur.

(2) Son nom en sanscrit est Bouddha; en chinois, Foë; en tubétain, Sang-Rgiyas; en mantchou, Fout-Sikhi; en mongol, Bourkhan-Bakchi. (*Instituteur divin.*)

était connue dans ce pays deux siècles avant J.-C., sous le nom de réforme samanéenne; elle n'y fit néanmoins de nombreux prosélytes que depuis la seconde moitié du 1er siècle de l'ère chrétienne, alors que les Chinois avaient subjugué la plus grande partie de l'Asie-Centrale.

Le Bouddhisme existait aussi depuis fort longtemps au centre de l'Asie : M. Abel de Rémusat fait remonter l'usage de la langue sanscrite dans la ville de Khotan (1), bien avant l'ère chrétienne, et ajoute qu'à cette époque la religion de Bouddha y florissait déjà. Elle se maintint à Khotan et sur d'autres points de l'Asie-Centrale, jusqu'au moment où les Turcs boeihou; s'en étant rendus maîtres au IXe siècle, y introduisirent le mahométisme, lequel ne parvint pourtant à remplacer complètement sa rivale que sous les successeurs de Tchinghiz dans le Turkestan, vers la fin du XIIIe siècle. Les environs de Khotan étaient couverts de couvents où les Bouddhistes des pays orientaux venaient chercher les livres sacrés et les traditions de leur croyance, longtemps avant que cette religion eût pénétré au Tubet. Le Kachmir était la route que suivaient les habitants de Khotan pour entretenir des relations avec l'Inde et

(1) D'après les relations chinoises, traduites par ce savant, Khotan paraît avoir été originairement une colonie de l'Inde ; son nom vient du mot sanscrit *Kou-stana* (mamelle de la terre).

d'où ils tirèrent leurs caractères d'écriture, leurs lois et leur littérature (1).

Le Bouddhisme passa de Khotan dans le Tubet, au commencement du VIIe siècle de notre ère : après avoir subi de violentes persécutions, il y remporta un triomphe définitif vers le VIIIe siècle, et, à quelque temps de là, tous les livres de la doctrine étaient traduits en langue tubétaine. C'est à cette source que les Mongols ont puisé, plus tard, pour faire passer dans leur langue les ouvrages bouddhiques de l'Inde; ces traductions semblent, du reste, appartenir à la petite doctrine et ne font aucune mention des abstractions consignées dans les livres du premier ordre.

En même temps que le Bouddhisme, proscrit de la contrée où il avait pris naissance, y perdait insensiblement le plus grand nombre de ses partisans, il contribuait à la prospérité des pays qui l'avaient adopté : les princes convertis à cette religion regardaient comme une gloire d'en posséder les pontifes à leur cour. La hiérarchie s'étant ainsi établie sous l'influence de la politique, les desservants du nouveau culte se virent, pendant des siècles, réduits à une existence précaire, dépendante de la fortune du prince. Les conquêtes de Tchinghis, au XIIIe siècle, consacrèrent leur prédominance au *Tubet* : ce ne fut cependant que trente-trois ans après la mort de ce

(1) *Histoire de la ville de Khotan*, par Abel de Rémusat.

conquérant (1260), qu'un de ses successeurs fit reconnaître pour *Bouddha* vivant un lama tubétain; qu'il l'éleva au rang des rois et lui assigna de vastes domaines. De là seulement date la création du Dalaï-lama (grand-prêtre) et celle d'une espèce de bouddhisme, appelé *lamaïsme*.

Ce culte particulier a longtemps excité en Europe une vive curiosité : les premiers missionnaires avaient été d'abord fort surpris de retrouver au centre de l'Asie des monastères nombreux, des processions, des fêtes religieuses, une cour pontificale, une grande partie enfin de la liturgie chrétienne. Plusieurs savants commirent à ce sujet de graves erreurs, en attribuant au lamaïsme la première idée des cérémonies extérieures du culte chrétien : les travaux de MM. de Rémusat et Klaproth ont, depuis, démoli ces suppositions échafaudées avec peine, et les notions historiques dues à ces savants ont dévoilé toute la vérité.

A l'époque où le culte bouddhique pénétra au Tubet, les pays voisins étaient remplis de chrétiens, surtout de Nestoriens, qui s'étaient vus dispersés, lors de l'envahissement des Arabes musulmans en Syrie, et par suite des persécutions de leur secte sous le règne de Justinien. Les conquêtes de Tchinghiz, la puissance des princes mongols ses successeurs, attirèrent plus tard une foule d'étrangers dans l'in-

térieur de l'Asie; des moines catholiques y furent même envoyés par saint Louis, et *y apportèrent des choses du culte*, dit Joinville, *pour veoir se ils pourroient attraire ces gens à notre créance;* mais ils firent peu d'impression. Nous verrons Rubruquis, ambassadeur de saint Louis, près de la cour Mongole, signaler entre les divers cultes des rivalités, des concurrences actives, afin de gagner les vainqueurs à leur foi ou au moins d'obtenir leur protection. Le lamaïsme ayant été établi au Tubet au milieu de ces circonstances, les prêtres de ce culte s'approprièrent alors une partie de la liturgie et les pompes étrangères qu'ils voyaient représenter aux chrétiens. Ainsi, dans toutes les découvertes humaines, des faits simples et naturels viennent sans cesse donner des démentis aux exagérations de l'imagination toujours trop prompte à conclure (1)!

La base fondamentale du bouddhisme, son caractère civilisateur, c'est, nous l'avons dit, l'abolition des sacrifices sanglants et de la division par castes : cinq préceptes obligatoires complètent, en outre, sa partie philosophique; ils défendent le meurtre, le

(1) D'autres preuves fournies ailleurs à l'appui de cette opinion, démontreront parfaitement que la civilisation n'avait pu prendre pour son missionnaire le peuple tubétain, qui, dans son ignorance, ne comptait les années que par la crue et la chute des feuilles, et dont le culte consistait encore, à la fin du VIe siècle, à s'assembler tous les trois ans pour faire un sacrifice de bœufs et de moutons.

vol, le mensonge, l'impureté et l'usage du vin. Envisagée sous son point de vue métaphysique, cette religion, comme toutes les croyances originaires de l'Inde, est fondée sur le grand principe que l'univers n'est animé que d'un même esprit, individualisé sous d'innombrables formes, et que la matière est une erreur de notre imagination : elle suppose aussi, comme le brahmanisme, une série perpétuelle de créations et de destructions du monde. L'existence est regardée comme le véritable mal; tout ce qui existe étant un produit de l'illusion des sens : cela explique la nécessité de migrations successives, afin que chacun des êtres se perfectionne, se purifie de tout alliage matériel, avant d'être admis dans le *Nivarna*, ou l'éternité du néant, état opposé à celui de l'existence dans la matière. C'est aussi pour conserver le souvenir de la vraie doctrine et pour rendre les hommes capables de la suivre, que des êtres parfaits descendent de loin en loin sur la terre, et apparaissent avec des formes humaines sous le nom de *Bouddhas* (1).

Les livres sacrés que les sectaires de cette religion attribuent à Bouddha ont été composés en

(1) Au Tubet, on désigne pour successeurs aux *Dalaï lama*, après leur mort, de très jeunes enfants, chez lesquels on suppose que l'ame du défunt est venue s'établir. Des observations superstitieuses règlent cette découverte. Toutes les théories métaphysiques de cette religion ont subi, du reste, suivant les pays, de nombreuses modifications.

sanscrit, et, suivant toute apparence, à une époque très rapprochée de l'existence de ce législateur; on ne les connaît que par les versions chinoises et tubétaines. Rédigées avec la fidélité servile des Orientaux, celles-ci ont conservé non seulement des mots sanscrits en entier, mais aussi le génie indien et jusqu'à la phraséologie primitive. La première traduction en chinois des livres de Bouddha date de 418 de J.-C.: des religieux de l'Inde septentrionale en furent les auteurs. Celle qui est en langue tubétaine a été entreprise vers le milieu du VIIe siècle: connue sous le nom de *Gand Jour* (instruction orale), on ne se la procure que très difficilement; car nul ne peut en vendre d'exemplaires sans permission particulière (1). On cessera d'être surpris de la prodigieuse étendue de cet ouvrage lorsqu'on saura qu'il est composé en grande partie de litanies, de formules de prières, d'invocations plusieurs fois répétées et

(1) Cette immense collection est actuellement à la Bibliothèque royale de Paris. Elle se compose de cent huit gros volumes in-fol., imprimés sur papier du pays, d'après des planches en bois, à la manière des Chinois. Elle a été payée 13,000 fr. par la société de Calcutta, fondée par le savant W. Jones et envoyée en don récemment à la Société asiatique de Paris, qui, elle-même, l'a fait placer dans le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale. Quoique traduit presqu'en entier du sanscrit, cet ouvrage n'en a pas moins une grande valeur; il sera d'un grand secours pour l'interprétation des textes sanscrits.

La Bibliothèque royale ne possédait jusqu'alors, dans cette langue, que quelques feuillets donnés en présent par la tzarine Catherine II.

toujours les mêmes. La doctrine qui y est exposée comprend des principes de morale, des fables cosmogoniques, la description du monde réel et du monde fantastique, une foule de traditions allégoriques et mythologiques, et par dessus tout une métaphysique obscure et impénétrable. « Qui n'a pas lu » ces livres, dit M. de Rémusat, ne connaît pas toute » l'étendue de l'extravagance humaine, et n'a pas » une idée complète du degré d'absurdité où peu» vent conduire l'abus des méditations sans objet et » l'emploi désordonné des abstractions appliquées » à des sujets hors de la portée de l'intelligence. » Au milieu de ces divagations ténébreuses, on ren» contre cependant quelquefois des dogmes d'une » morale assez épurée, des allégories ingénieuses, » des éclairs de génie, capables d'éveiller la curiosité » et d'étonner l'imagination. »

Le bouddhisme est la religion qui compte en Asie le plus grand nombre de prosélytes. La statistique, très imparfaite dans ces contrées comme on le comprendra aisément, et à laquelle il ne faut pas ajouter une foi trop absolue, range sous la loi de Bouddha la moitié des 390 millions d'habitants qui peuplent le continent asiatique. Le mahométisme, qui y a le plus de sectateurs, après le bouddhisme, est loin d'atteindre un chiffre aussi élevé : il ne dépasse guère 30 millions, environ le tiers du nombre total

des mahométans répandus sur le globe. Au reste, cette dernière religion, qui est en progrès sur le bouddhisme, étend chaque jour son influence aux dépens de sa rivale. Nous allons faire connaître les lois sur lesquelles elle repose.

Mahomet (1), son fondateur, naquit en 569. Issu de la famille arabe des Koreishites, la plus ancienne et la plus illustre de la *Mecque*, celle à qui était confiée la garde du temple de la Caaba, il n'avait pour tout patrimoine que cinq chameaux et un esclave, lorsque la fortune ayant souri à ses opérations commerciales en Syrie, il épousa une riche veuve dont il était le facteur, et se trouva ainsi dans une position qui lui permit de se livrer exclusivement à ses disposi-tions rêveuses. Ses relations, pendant le cours de ses voyages, avec des Juifs et des chrétiens, et par-ticulièrement avec un moine nestorien nommé Ser-gius, avaient éclairé son esprit : frappé à son retour de la faiblesse morale qui paralysait l'Arabie (2),

(1) Le nom arabe est *Mohammed;* cependant, comme l'usage a consacré en France celui de Mahomet, je crois utile de le conserver, afin du moins d'éviter de paraître confondre quelquefois le Prophète avec ceux de ses successeurs qui ont porté son nom, *et vice versâ*.

(2) Jusqu'à Mahomet, les Arabes vécurent plongés dans une ido-lâtrie grossière; chaque tribu avait un objet particulier de vénération. Les unes avaient reçu des Romains quelques idées mythologiques; d'autres apprirent des Perses, avec lesquels ils avaient de fréquentes communications, la connaissance du système des *deux principes;* les Juifs, qui se répandirent en Arabie après la ruine de Jérusalem, et les chrétiens, dispersés par les persécutions, y apportèrent égale-

il prétendit l'élever à la hauteur des plus puissants empires, en lui inspirant de nouvelles idées. Comme tous les réformateurs, il avait à lutter contre des habitudes et des traditions, source de fortune pour quelques uns, d'ignorance pour tous : il lui fallut donc mesurer la foi à l'intelligence de chacun et satisfaire, autant que possible, aux exigences de la raison.

Ce double rôle, si difficile pour un législateur religieux, a fait naître sur Mahomet des opinions bien diverses. Aux uns, il a paru un fanatique, dupe de ses hallucinations et apportant toute crédulité à ses impostures : d'autres, l'élevant au niveau des plus grands hommes de l'antiquité, lui ont prêté une philosophie éclairée, mise en œuvre par une ame ardente. Encore émue des coups terribles que lui avait portés le mahométisme, la chrétienté a rangé Mahomet au nombre de ces barbares qui n'ont conquis le pouvoir que pour le malheur de l'humanité : la philosophie, de son côté, pour le venger d'inculpations calomnieuses, l'a réclamé au contraire comme un de ces hommes à vues profondes, qui, après avoir

-ment leurs dogmes. Il est probable que c'était des Juifs et des chrétiens que les Arabes avaient appris à lire et à écrire ; du reste, l'histoire *véritable* de ce peuple ne remonte pas au delà du ve siècle, et ce n'est que depuis Mahomet que les historiens nationaux présentent une chronologie certaine : les faits antérieurs méritent peu de confiance.

demandé à l'étude des inspirations civilisatrices, a trouvé sous sa main des instruments pour accomplir ses projets. L'injustice et la prévention des premiers ont dû provoquer l'exagération louangeuse des seconds.

Mahomet était doué tout simplement d'une organisation fortement impressionnable; comme tous les enthousiates, pénétré de ses idées, il les proclama d'abord de bonne foi, les fortifia par des rêveries, se trompa souvent en trompant les autres, et appuya quelquefois par des fourberies nécessaires une doctrine qu'il croyait bonne. Aussi éloigné d'un barbare qui place sa foi dans la violence que d'un philosophe habitué à assujettir le fait à la pensée, il fut vivement frappé de l'abaissement de sa nation et eut le bonheur de comprendre par quels moyens on pouvait la fortifier. Ce n'était point un ignorant, ne sachant même pas lire, comme quelques uns l'ont prétendu; il fallait même qu'il fût avancé pour son temps, puisqu'on a de lui des aphorismes de médecine, et qu'il réforma le calendrier des Arabes (1): en outre, il était poète; la plupart des derniers

(1) Quelques critiques ont cru, sur un passage équivoque du Koran, que Mahomet ne savait ni lire ni écrire : est-il vraisemblable qu'un homme qui, pendant vingt années, s'était livré au commerce, qui faisait en Syrie un négoce considérable, qu'un poète, un médecin, un législateur enfin ait ignoré ce que les moindres enfants de sa tribu apprenaient?

versets de ses chapitres sont rimés : or on sait que les Arabes faisaient grand cas du rhythme des vers et que les meilleures pièces de poésie étaient affichées dans le temple de la Mecque. Quoi qu'il en soit, une ame telle que celle de Mahomet ne saurait être commune et il faut admirer l'énergie dont a fait preuve un homme qu'il n'est pas plus juste de juger par son éducation, manquée sur une infinité de points, que par toutes les conséquences de sa doctrine.

Il avait quarante ans lorsqu'il se posa comme réformateur du peuple arabe. Animé d'un enthousiasme religieux, sa première parole fut une consécration du principe sublime de *l'unité de Dieu*. Il eut souvent besoin de recourir à l'artifice pour faire accueillir ses enseignements : il se disait honoré de mystérieuses audiences avec le ciel. Le Koran (1), tiré du livre des décrets divins, lui était, disait-il, apporté verset par verset, par les soins de Gabriel, un des anges de la première hiérarchie. Cette source divine à laquelle il rattachait son œuvre n'était-elle pas indispensable dans un pays livré aux superstitions

(1) Le Koran ou Alkoran, selon un vicieux usage, signifie *livre* ou *lecture*. Il contient la théologie, la morale, les lois civiles et criminelles des musulmans. On y a joint depuis les *Sonna* (coutumes) qui, rapportant des faits et des opinions du prophète en sont comme le complément. Les sectaires d'Ali qui constituent le schisme schiite s'en tiennent au Koran et refusent d'admettre les *Sonna*, introduits par la politique des successeurs du Prophète.

les plus grossières ? Ce n'est point ici l'occasion de rechercher quelle concession Mahomet faisait à ses compatriotes et quelles étaient les croyances populaires qu'il partageait franchement; nous dirons seulement qu'à l'exemple de tout législateur, il ne dut souvent proclamer que les vérités dont il avait besoin; flattant quelques opinions insignifiantes et greffant ses idées sur l'arbre généalogique le plus propre à leur donner de l'autorité. Pour ne pas être repoussé par les masses, le génie devait alors, quelque peu, voiler une lumière trop éblouissante!

Le but spécial du mahométisme ou islamisme (1) a été d'abolir l'idolâtrie et la superstition, de consacrer le principe d'unité de Dieu et de vie future. Il a contribué surtout à étendre les liens de sociabilité, par la prescription entre coréligionnaires de réglements pleins d'humanité, de morale, de justice et de charité. Le dogme de la fatalité, que l'on suppose être sa base capitale, n'est point exclusif ; il enseigne seulement que l'heure de la mort est écrite d'avance, ne niant pas pour le reste le libre arbitre. Ç'a été aussi un préjugé longtemps répandu parmi nous que le mahométisme n'a fait de si grands pro-

(1) Du mot islam, qui signifie loi. Moslem au singulier ou Musulman au pluriel, dérive, par corruption, d'islam. Quant au nom de Sarrasin, donné injurieusement aux mahométans par les chroniqueurs du moyen-âge, son étymologie est le mot arabe sarrick (*voleur*).

grès que parce qu'il favorise les inclinations voluptueuses. On ne fait pas réflexion que toutes les anciennes religions de l'Orient admettaient la pluralité des femmes : le nombre en avait été illimité jusqu'alors, et on sait quels étaient chez les Juifs les usages de David et de Salomon. Mahomet réduisit ce nombre à quatre.

Des pratiques extérieures minutieuses ont été établies dans le mahométisme : elles règlent l'hygiène du corps, et par suite exercent de l'influence sur l'état de l'ame. Cinq préceptes d'obligation divine exigent l'obéissance de tous les croyants ; ce sont 1° la profession de foi ainsi conçue : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ;* 2° la prière cinq fois par jour, accompagnée de purifications corporelles ; 3° la dîme aumônière (dont la fixation a varié suivant le relâchement de la foi) ; 4° le jeûne du ramâdan (analogue au carême des chrétiens, mais bien plus sévère) ; 5° enfin le pélerinage à la Mecque, au moins une fois dans la vie.

Les ressorts du gouvernement sont également puisés dans le Koran ; les ministres des différents pouvoirs au dessous du sultan de Constantinople, successeur des khalifes, forment un corps de docteurs ou chefs de la loi appelés Ulémas. Trois sortes de fonctionnaires constituent ce corps : les prêtres appelés généralement Imans ; ceux qui expliquent la

loi, ou Muftis, et les Cadis, organes de la justice. L'importance politique du corps des Ulémas est grande, puisque aucune mesure d'État ne peut être exécutée sans un décret de cette assemblée. Le sultan a le pouvoir, il est vrai, de déposer le président, le Grand-Mufti; mais on sent qu'il a besoin de ménager ce corps dont le crédit est puissamment enraciné dans l'opinion publique (1). Les principaux Imans font seuls partie des Ulémas, mais non le clergé inférieur. Celui-ci se divise en cinq classes : les Scheiks, prédicateurs ordinaires des mosquées; les Khatibs, lecteurs ou diacres, chargés de lire la prière le vendredi ; les Imans responsables du service courant, des cérémonies de la circoncision, du mariage et de l'enterrement ; les Muezims ou crieurs, chargés d'annoncer, du haut des minarets, l'heure des prières; enfin les Cayims, gens de service, attachés à la mosquée. Les ministres de la religion musulmane ne se distinguent point des autres citoyens par leurs habitudes; comme eux, ils sont subordonnés au magistrat civil; ils sont libres de se marier et de changer de profession. Leur conduite n'est pas soumise à plus d'austérité que celle de tout

(1) Mahmoud, si impatient aujourd'hui d'introduire quelques améliorations dans son gouvernement, se garderait bien de froisser les idées des Ulémas; il s'applique à gagner leur assentiment par la persuasion ou par la corruption. Entre autres priviléges, les Ulémas sont exempts d'impôts et de confiscation arbitraire.

autre musulman, et leur considération tient exclusivement à leur réputation personnelle de science et de moralité.

La mission de Mahomet fut semée de difficultés et de dangers sans nombre : son code religieux et civil ayant soulevé contre lui de violentes clameurs, il fut contraint, pour défendre ses jours, de s'enfuir de la Mecque, en 622, et de se réfugier à Médine : c'est cet évènement que les Arabes ont consacré sous le nom d'*hégire*, en le prenant pour point de départ de leur ère. Depuis cette époque, Mahomet ajouta à ses attributs de prophète ceux de souverain militaire : à la tête de quelques milliers de prosélytes, il attaqua les caravanes ; et ses espérances croissant avec ses succès, il devint ambitieux, passion accessoire qui se fonde aisément sur le fanatisme. La violence, dont il fit un moyen de propagation, lui réussit au gré de ses vœux : après avoir su exalter ses troupes, en leur persuadant que la guerre était la volonté de Dieu, et la victoire un signe certain de la faveur céleste, il soumit l'Arabie tout entière. Il se trouvait à la tête d'une armée de cent quatorze mille hommes, lors de sa mort en 632.

Ses successeurs continuèrent ses conquêtes. Les circonstances se présentaient on ne peut plus favorables : la Perse, livrée à des dissentions intestines,

s'affaiblissait; la Syrie languissait depuis longtemps abattue et sans force : l'empire romain de Constantinople était aux prises avec les Barbares du Nord et de l'Est; l'Italie, les Gaules, l'Espagne n'avaient pu résister à de nombreuses invasions : l'Afrique, plusieurs fois conquise, était alors au pouvoir des Romains depuis que Bélisaire en avait chassé les Vandales. Abou-bekr, oncle de Mahomet, appuyé par l'impétueux Omar, le plus farouche sectaire de l'islamisme après avoir été longtemps son adversaire, fut élu khalife (vicaire) ou successeur du Prophète : Ali, gendre de Mahomet (ayant épousé sa fille Fatime), se vit forcé de reconnaître ses droits. Il accrut l'héritage qu'avait laissé le Prophète. Omar étant mort plus tard, sur le trône des khalifes, sans désigner son successeur, Ali avec le secours des vieux soldats de Mahomet, hommes pieux et peu portés à une conduite diplomatique, tenta de s'emparer de vive force du pouvoir. Le sort des armes le favorisa : il battit le parti opposé dont Ayecha, fille d'Abou-bekr et veuve de Mahomet, était le chef. Proclamé maître de l'empire, composé alors de l'Arabie, de l'Égypte et de la Perse, Ali abandonna Médine, capitale des premiers khalifes, et transporta sa résidence à Kufa; il n'y jouit pas longtemps du fruit de ses conquêtes; de graves événements l'appelèrent bientôt en Syrie. Cette province gagnée au

parti des ennemis d'Ali, devint le champ de bataille où le khalife eut à repousser les prétentions de Moaviah, qui avait pour lui Amrou, le conquérant de l'Égypte. Ce fut là l'origine des deux grands schismes, *Alide* (Schiite) et Sonnite. La guerre civile menaçait d'étouffer le mahométisme à son berceau, lorsque des assassins, pour mettre fin à ce danger, conçurent le projet de faire périr *Ali* et son compétiteur Moaviah. Ali seul fut frappé à l'instant où, suivant son habitude, il se rendait sans gardes, au point du jour, à la mosquée pour y faire sa prière.

Telle fut la fin d'Ali, l'un des hommes les plus remarquables de l'histoire des premiers temps du mahométisme. Sa probité, sa générosité envers ses ennemis, son cœur exempt de fraude, son dévouement au bien public, son courage, l'austérité de ses mœurs en font un des plus beaux caractères de cette époque. Ses vertus privées étaient cependant insuffisantes pour triompher des difficultés qui l'assiégèrent : plus propre à entretenir la foi dans le cœur des fidèles qu'à conduire un empire, il ne tenait aucun compte ni du temps, ni des hommes. Dédaigneux de recourir aux ménagements de la politique, il mécontenta d'anciens lieutenants de Mahomet et souleva contre lui des factions puissantes. Ses ennemis au contraire, parfaitement servis par

leur position et leurs richesses, agirent avec plus d'habileté : n'ayant opposé aucune résistance à l'envahissement de la nouvelle croyance, ils prétendaient seulement en devenir les directeurs. La prédominance des intérêts matériels, autant que le zèle religieux, servit donc de prétexte aux premières luttes. Le polythéisme expirant des Arabes, loin de se retrancher, comme celui des Grecs et des Romains, dans d'ingénieuses subtilités, courut de suite aux armes, pour disputer le pouvoir matériel, jusqu'alors intimement lié aux fonctions sacerdotales : ce fait explique l'apparition sur la scène de la puissante famille des Ommiades, personnifiée alors dans son chef Moaviah.

La mort d'Ali ne détruisit point son parti ; ses fils Hassan et Hossein, représentant après lui le principe de légitimité, essayèrent de lutter contre la fortune croissante de Moaviah. Cette tentative échoua : le premier se hâta de signer sa renonciation au khalifat. Le combat ayant été fatal au second, le reste de sa troupe, dispersé, se réfugia à Médine, d'où il rentra en lice à plusieurs reprises, mais toujours en vain. Après avoir refoulé en Arabie les débris des Alides, les Ommiades désormais sans rivaux, travaillèrent à étendre leur domination vers l'Occident, pendant les 90 ans que leur dynastie se maintint au pouvoir à Damas, sa capitale. L'Afrique

fut conquise jusqu'au *Maroc* (665-689) : la résistance des Maures, des Bérébères et des Romains, céda partout à l'impétuosité de ces farouches sectateurs. La trahison leur ayant ouvert les portes de l'Espagne, ils y prirent la place des Visigoths, maitres de ce pays depuis cent cinquante ans environ ; puis enhardis de plus en plus par leurs succès, ils franchirent les Pyrénées en 719, conduits par Abderrahman et vinrent succomber treize ans après, dans les plaines de Poitiers, devant le génie et la valeur de Charles-Martel.

Tant d'expéditions lointaines avaient bien affaibli les Ommiades, toujours harcelés d'ailleurs par les Alides; aussi, vers le milieu du VIIIe siècle, une nouvelle dynastie, issue d'une branche collatérale de Mahomet, manifesta avec vigueur ses prétentions au khalifat. Abbas-ben-abbas, oncle du Prophète, ayant fait mettre à mort Marvan II, khalife des Ommiades, monta sur le trône, et fut le premier membre de cette dynastie des Abassides, illustre par la fondation de Bagdad (1) et par la protection qu'elle accorda aux sciences et aux lettres. Un massacre

(1) Cette ville placée sur les bords du Tigre, fut fondée par *Al Mansour*, 2e khalife abasside, qui, ne voulant point rentrer à Kufa où le parti des descendants d'Ali lui donnait des inquiétudes, transféra son camp à 30 lieues au nord de Kufa et y construisit Bagdad avec les matériaux tirés des ruines de Babylone, Séleucie et Ctésiphon. Durant cinq siècles, Bagdad a effacé toutes ses rivales par son luxe

horrible débarrassa le nouveau khalife de la dynastie déchue : 80 Ommiades, invités à se rendre à Damas, pour sceller un acte de réconciliation, y trouvèrent la mort, sous le fer des assassins. Un seul, nommé Abderrhaman, échappa à ce carnage : quittant en toute hâte la Syrie, il traversa le nord de l'Afrique en fugitif, atteignit l'Espagne en 755, et s'installa à Cordoue, où il fut proclamé khalife. Cet empire prospéra en Espagne jusqu'en 1038, époque à laquelle son fractionnement en plusieurs petites principautés, et surtout la réunion sous le même sceptre de l'Arragon et de la Castille, facilitèrent les conquêtes des chrétiens.

Après avoir constaté la co-existence des trois branches dans lesquelles le khalifat s'est divisé, presqu'à son origine, les Ommiades d'Espagne, les Alides d'Afrique et d'Égypte et les Abassides de Bagdad, nous éprouvons le besoin d'examiner la mission de chacune, du point de vue philosophique. Le mahométisme, comme toutes les religions, était arrivé au monde, faible et timide : sa croissance fut le résultat des efforts et des sacrifices des hom-

et sa prospérité. Elle est tombée successivement entre les mains des Mongols au XIIIe siècle, de *Timour*, des *Turcomans*, des *Saffis* de Perse, et enfin des *Ottomans*, qui s'en emparèrent définitivement sous Amurat IV, en 1638, et l'incorporèrent à leur empire; depuis lors, cette ville ne s'est plus relevée de ses désastres; sa population ne monte pas aujourd'hui à plus de vingt-cinq mille ames, et à peine trouve-t-on dans ses environs quelques jardins péniblement arrosés.

mes. Trois phases principales, déduites des faits, peuvent résumer son histoire ; et sans prétendre enchaîner sa marche à une appréciation systématique, on reconnaîtra facilement, dans la période ascendante du mahométisme, en Asie, la réalisation de trois progrès, représentés chacun par une dynastie différente. Dès les premiers temps, la propagation de cette croyance, confiée à la famille directe de Mahomet, à la dynastie des Alides ou Fatimites, ne s'adresse qu'aux sentiments privés de l'homme. Les pratiques extérieures, en changeant la manière de vivre, semblent la base fondamentale du culte : c'est comme un remède à une souffrance, un acte intime propre à façonner l'individu et qui, n'embrassant que sa sphère bornée, doit cesser avec lui. Ainsi a commencé la religion chrétienne, avec plus d'humilité encore, puisque son principe désavouait toute violence : elle n'a pu, à son berceau, rêver la conquête du monde ; une telle supposition ne serait pas moins absurde que de prêter, au génie qui vient de naître, de sublimes intuitions, une révélation précise de sa destinée.

En s'emparant du khalifat, la dynastie des Ommiades entraîna l'islamisme vers un progrès nouveau, mais bien différent : ce fut elle qui, pour ainsi dire, matérialisa son dogme et le fit pénétrer dans la vie civile. La puissance dont elle disposait devint

un levier favorable à l'union des intérêts terrestres et de la foi religieuse ; par elle s'accomplit (ce fut au moins un des caractères saillants de son règne) cette fusion des diverses classes dans le sein de la loi nouvelle : son influence produisit une exaltation soutenue à la fois par le sentiment moral et les appétits matériels, et la répandit sur tout l'Occident, en Afrique, en Espagne, en Sicile même, avec une impétuosité unique dans l'histoire.

Le règne des Abbassides, sans abdiquer l'emploi de la violence, principe dominant du mahométisme, donna à son tour satisfaction à d'autres besoins que les dynasties précédentes n'avaient pu même entrevoir. En épurant les goûts, en entourant la vie d'une douce aisance, les loisirs et l'opulence firent naître le luxe, cet instrument de civilisation, qui, en excitant l'activité des hommes et en rendant l'esprit ingénieux à stimuler mille caprices, provoque le réveil de l'intelligence. La ville de Bagdad, presque entièrement sortie des ruines de Babylone, s'inspira bientôt des souvenirs de magnificence de l'antique capitale d'Assyrie. Les khalifes rivalisèrent d'efforts pour y naturaliser une nouvelle gloire, qui allait porter un coup terrible aux traditions séculaires sous lesquelles les populations asiatiques étaient ensevelies, comme dans un linceul funèbre.

Un siècle après l'avènement des Abbassides, les arts et les sciences avaient des temples nombreux parmi les Arabes : tous les livres grecs, fruits des conquêtes, étaient traduits avec ardeur et lus avec avidité. L'enseignement public recevait une impulsion que jamais la religion chrétienne n'a pu produire : chaque mosquée possédait son école et chaque enfant était tenu de s'y rendre : on comptait seulement au collége de Bagdad six mille élèves et professeurs occupés d'études libérales. La langue arabe devint celle de la religion, de la littérature, du gouvernement et de la vie usuelle : on cessa de parler les dialectes syriaque, copte, persan, etc. (1). Une foule de savants offrirent aux khalifes de poétiques hommages, et burinèrent d'une manière délicieuse et indestructible leurs exploits et leur gloire; ils purent ensuite, sans porter ombrage à un pouvoir, encore trop faible pour avoir à regretter des excès, s'élancer sur la trace de découvertes si habilement mises en œuvre plus tard par les Européens. Ils inventèrent l'algèbre : les chiffres indiens furent par eux importés en Europe : la médecine et la chimie se perfectionnèrent. Le célèbre *Haroun-al-*

(1) De là la confusion qui règne dans l'histoire ancienne de la Perse. Les historiens, habitués à n'envisager l'existence de ce pays que depuis sa conversion à l'islamisme, ont fini par négliger de transmettre les annales des temps antérieurs.

Raschid, contemporain de Charlemagne, envoya en France, au commencement du IXe siècle, deux ambassades qui donnèrent, de la puissance de leur maître, la plus haute idée. Les clefs du saint-sépulcre, offertes en don par l'une d'elles au roi de France, comme au *glaive de la chrétienté*, prouvent qu'un fanatisme aveugle, tel que l'ont depuis représenté les historiens des croisades, n'égarait pas toujours les peuples musulmans; divers présents, entre autres une horloge fort curieuse, font également connaître quelle hauteur avaient atteinte à Bagdad les arts mécaniques.

Des vices radicaux, inhérents aux institutions, devaient pourtant épuiser promptement l'empire des khalifes. En consacrant l'intolérance, la polygamie et l'esclavage, l'application du Koran poussa irrésistiblement à la dépopulation et stérilisa le sein de la femme et celui de la terre : il habitua, en outre, les peuples assujettis à ses lois à ne se renouveler que par l'esclavage, à ne se soutenir que par la guerre, et à placer toute leur puissance dans la conquête et le pillage. La violence, consacrée comme le seul moyen de transformer les opinions et les sentiments, l'unique moteur gouvernemental, engendra la terreur quand elle n'eut plus de victoires à prescrire. L'esprit de liberté étant de plus en plus chassé du domaine de l'intelligence, les sciences ne

songèrent même pas à livrer un combat inégal. Les degrés de la vie publique et de la vie privée se réduisirent dès lors à deux : le maître et l'esclave; ce qui étouffa de grandes vertus et engendra de viles passions. Le mensonge et la ruse luttèrent contre l'iniquité, contre l'oppression, et la justice fut bientôt mal administrée dans une société où la force était le seul droit.

Tel se présente à nos yeux l'historique des peuples soumis à l'islamisme. Attaqué violemment ou en proie à des frayeurs imaginaires, le pouvoir rompit toute barrière et se trouva bientôt en dehors des conditions d'une existence régulière : des révolutions éclatèrent fréquemment; Bagdad fut souvent ensanglanté par des rébellions, des luttes d'ambition qui obscurcissent son histoire et la bornent à une simple chronologie. Tant de désastres énervaient le courage physique, comme ils dénaturaient les principes religieux. Cette idée de fatalisme, si pleine de vie, si élevée quand elle est une confiance respectueuse dans les arrêts de la Providence, dégénéra en résignation inerte devant le cimeterre ou le cordon d'un pacha. Après avoir d'abord simplement reconnu que l'heure de la mort ne nous appartenait pas, on vit ce principe s'abâtardir et nier le libre arbitre à l'homme pour toutes ses actions indistinctement. Une tendance si déplorable laissait l'ordre

public sans défenseur; aussi, dès le IXe siècle, Mostassem, vingt-septième khalife, voulant remédier à la décadence de l'enthousiasme, fit acheter dans le Turkestan, pour remplacer ses soldats syriens, des esclaves turcs qui surent bientôt, à leur tour, conquérir un pouvoir qu'ils étaient venus protéger.

On a vu précédemment que ni la crainte du glaive, ni les prédications n'avaient pu établir cette unanimité de sentiments tant recommandée par le Prophète; des sectes musulmanes s'élevèrent aussi nombreuses que les sectes chrétiennes : deux, cependant, dominent toutes les autres. Les peuples appartenant à la première, subdivisés en quatre rites peu différents l'un de l'autre, ont reçu le nom de sonnites, du mot arabe sonna, tradition; ils admettent indifféremment les explications théologiques et les décisions légales des premiers khalifes, tandis que les schiites, formant la seconde catégorie, rejettent ces enseignements comme autant d'hérésies. La distance qui sépare ces deux grands rameaux du mahométisme mérite d'être étudiée avec soin.

Les premiers khalifes, agrandissant, d'après leurs conquêtes, le cercle de leurs interprétations et de leurs réglements, ajoutèrent au Koran, loi simple qui ne pouvait prévoir tous les besoins d'un empire, des prescriptions qui, admises par les uns, repoussées par les autres, décidèrent de l'avenir so-

cial de tous. Soumis, sans y avoir assurément trop réfléchi, à des préceptes déclarés hérétiques par leurs adversaires, les sonnites ont marché d'un pas rapide et sûr vers l'unité gouvernementale, et ont toujours triomphé facilement des sectateurs d'Ali qui, exagérant les idées d'individualisme, poussés à une exaltation absurde et à des rêveries mystiques, avaient refusé de rien ajouter à la parole du Prophète. Les uns, les schiites, sont restés isolés et sans force comme en Arabie, ou n'ont pu fonder qu'une espèce de féodalité sans homogénéité, comme en Perse : les autres, au contraire, absorbés de plus en plus dans une action générale, ont multiplié leurs efforts en les coordonnant, et ont joué un rôle important comme nation; tels furent les Abbassides et les Ottomans.

Cette manière d'envisager les deux branches principales du mahométisme pourra sembler subtile à ceux qui, en étudiant cette matière, se sont attachés à l'analyse littérale de chaque dogme au lieu d'en rechercher l'explication dans les résultats. Il est effectivement difficile, au premier aperçu, de discerner les qualités qui caractérisent chaque croyance en particulier. Pour comprendre cette diversité mal définie dans les histoires mahométanes, il faut interroger les faits accomplis sous l'influence de ces deux schismes : le but atteint par chacun servira à déterminer d'une manière certaine la portée de l'ins-

titution musulmane, soit qu'à l'exemple des partisans d'Ali, on l'envisage circonscrite dans les préceptes du Koran, soit qu'on la suive dans les additions et les commentaires des premiers successeurs de Mahomet. Nous aurons souvent l'occasion de signaler la justesse de cette assertion : un caractère de faiblesse ou de puissance sera toujours la conséquence de l'une ou l'autre de ces divisions religieuses dont l'appréciation philosophique a bien certainement échappé aux peuples dissidents : nous reconnaissons, toutefois, que si l'existence sociale est plus active et plus féconde chez l'une, elles n'en aboutissent pas moins toutes deux à l'anéantissement, comme tout ce qui est basé sur la violence.

Les schiites se sont fractionnés en plusieurs ramifications dont les différences tiennent à la manière d'envisager la succession des *Imans*, descendants d'Ali. Une des sectes de ce schisme, la plus extraordinaire, est assurément celle des *Assassins* qui a osé afficher formellement le droit de prononcer l'anathème absolu contre ses adversaires et d'appuyer la réprobation par un arrêt de mort. D'inflexibles logiciens ont bien pu faire découler cette prétention antisociale des préceptes parfois violents de Mahomet : cette aberration se trouve en germe au fond de toutes les doctrines, et tous les siècles ont vu naître des imaginations ardentes associant la mort

à leurs conceptions religieuses ou politiques. On voit fréquemment dans l'histoire juive le meurtre légitimé par la sanction religieuse; l'histoire du paganisme, celle de la ligue contiennent plus d'un récit de ces homicides, dictés soi-disant par la volonté du ciel. Le mahométisme, si énergique, si absolu par la concentration de ses lois, dut aussi enfanter des hommes exaltés qui arrachaient sans remords la vie à tous ceux qu'ils condamnaient dans le tribunal mystérieux de leur conscience.

Ces espèces de schiites, formant la secte des Assassins, avaient une opinion particulière sur la filiation des Imans, dépositaires de la puissance spirituelle et temporelle : ils prétendaient que cette qualité avait été transmise par une suite non interrompue, des descendants d'Ali jusqu'à un prince nommé Ismaël; de là le nom d'ismaéliens sous lequel on désignait ces sectaires : on les appelait aussi Bathéniens, c'est à dire partisans du culte intérieur; car un des caractères de leur religion était d'expliquer, d'une manière allégorique, tous les préceptes de la loi musulmane et de ne reconnaître aucun culte public. Quant au nom d'Assassins qui leur fut donné par les historiens du moyen-âge, il est la corruption du mot *hachichin*, dont la racine est *hachich*, espèce de liqueur enivrante obtenue au moyen de la distil-

lation de feuilles de chanvre (1). Il est présumable, cependant, que tous les Ismaéliens ne possédaient pas le secret de la préparation du *hachich;* que leur chef seul savait l'art de le distiller, et administrait avec précaution ce breuvage aux instruments de sa politique.

Cette secte était divisée en trois classes distinctes : les Dais, les Refiks et les Fédais. Les premiers, chargés de propager la doctrine dont les divers symboles se transmettaient au moyen d'initiations successives, parcouraient les provinces, exerçant les fonctions de missionnaires. Sous le nom de Refiks, on comprenait l'universalité des sectateurs; enfin les Fédais (hommes dévoués) étaient les ministres aveugles du chef appelé le *Vieux de la Montagne* (2) : il y en avait dans presque toutes les cours de l'Asie occidentale; ils y passaient leur vie dans des emplois vulgaires, et s'il fallait frapper, ils frappaient. Les

(1) L'ivresse causée par le *hachich* produit une extase semblable à celle que procure l'opium : un grand nombre de voyageurs affirment que les individus tombés dans cet état de délire obtiennent en rêve la réalisation de leurs vœux; mais l'usage trop fréquent de cette substance altère la santé, conduit au marasme et à la mort. Lors du séjour de l'armée française en Égypte, le général en chef fut obligé de défendre sévèrement la vente et l'usage de cette substance pernicieuse, dont les classes inférieures de ce pays se sont fait un besoin.

(2) Son titre était *Scheïk Aldjébal,* seigneur de la montagne; mais, comme le mot *scheïk* signifie en même temps *seigneur* et *vieillard*, les chroniqueurs des croisades ont appelé le prince des Ismaéliens le *Vieux de la Montagne.*

chroniques des croisades sont pleines de récits sur l'abnégation et la servilité de ces sicaires; en voici un exemple entre mille dont nous ne voudrions pourtant pas garantir l'authenticité. Lors du séjour en Syrie du comte de Champagne et de sa visite au château d'Alamout, résidence du chef de la secte des Ismaéliens, deux sentinelles, placées au sommet d'une tour, s'élancèrent dans le fossé, à une simple parole, afin de donner au noble étranger une idée de l'obéissance de ses troupes. *Marco-Polo*, voyageur vénitien du XIIIe siècle, s'exprime ainsi : « Le prince des » Assassins faisait élever sous ses yeux des jeunes gens » voués à de mystérieuses fonctions; toute leur édu- » cation avait pour objet de les convaincre que, par » une obéissance aveugle, ils s'assuraient, après leur » mort, la jouissance des plaisirs sensuels les plus » vifs : on les retenait dans des lieux où leurs yeux » n'étaient frappés que de tableaux propres à fas- » ciner leur imagination. L'effet du *hachich*, accru » encore par l'ignorance de sa préparation, achevait » de porter le trouble dans l'esprit et de façonner » les Fédais à l'ivresse fanatique. »

L'irruption des Mongols en Perse et les expéditions en Syrie de Bibars, chef des mamelucks, au milieu du XIIIe siècle, portèrent un coup mortel à cette secte; le château d'Alamout, sa principale forteresse, fut livré aux flammes et rasé. On trouve

encore de nos jours quelques sectaires ismaéliens disséminés dans diverses parties de la Syrie et de la Perse; mais privés de centre d'action, ils n'ont aucune puissance politique et n'inspirent plus le moindre danger. Il nous reste à parler de deux autres sectes qui, se rattachant au mahométisme, figurent dans le cours de cet ouvrage : ce sont le Safféisme et le Nankéisme.

Le Safféisme, et non Sofféisme, peut être considéré comme une dérivation du schisme schiite : les écrivains arabes en font peu mention, mais il est fort répandu parmi les Persans, les Indiens et les Turcs. L'union mystique de l'homme avec Dieu, le monde envisagé comme une émanation de la Divinité, un spiritualisme exagéré, une insensibilité complète pour les choses terrestres, des habitudes contemplatives, tels sont les principaux traits du Safféisme. Cette doctrine semble se rapprocher du système panthéistique indien, lequel favorise, comme tous les autres panthéismes, le développement du mysticisme : on y retrouve, de plus, le mélange des éléments les plus opposés, la philosophie indienne, le Koran, la philosophie d'Aristote commentée par les néo-platoniciens, enfin des restes de la religion de Zoroastre. On serait peut-être en droit de conclure, de tout cela, que si le Safféisme se rattache au Koran par des pratiques extérieures auxquelles il a dû d'être

rangé parmi les sectes musulmanes, sa base intellectuelle, sa pensée fondamentale a sa source dans l'Inde.

Le Nankéisme est également une espèce de transaction entre la religion de Mahomet et celle des Indiens : il a pris naissance au commencement du XVIe siècle, dans le Pendjab, sur la rive gauche de l'Indus, lors de la formation de l'empire du Grand Mogol, sous Mirza Baber, descendant de Timour, à une époque où les deux cultes rivaux déployaient l'un contre l'autre l'animosité la plus violente. Pour rétablir la paix, Nânek Shah conçut le dessein de fondre ensemble des éléments jusqu'alors ennemis, et établit le Nankéisme ou religion des Sikhs. Ses bases sont le déisme pur, la vie future et quelques réglements d'hygiène empruntés au mahométisme : toute distinction de caste est rejetée ; les Védas indiens, ainsi que le Koran, sont regardés comme des livres divins. Lors de la décadence de l'empire du Grand Mogol, au commencement du XVIIIe siècle, cette religion subit de grandes réformes, et Gourou-Govind, mort martyr en 1707, est considéré comme le fondateur de la puissance de ses coréligionnaires. Soit l'effet de la persécution, soit que les Sikhs profitassent de la chute de l'empire mogol, le Nankéisme grandit tout à coup, en entretenant une foi guerrière parmi ses sectateurs. La ville d'Amretsir, à cinq

lieues à l'Est de Lahor, est le siége principal de la religion de Nânek : on y trouve un temple dédié à Gourou-Govind, dans l'intérieur duquel est placé, sous un dais de soie, le livre des lois écrit par ce réformateur ; il est desservi par un corps de cinq à six cents Akalis ou prêtres. Renfermée maintenant à peu près dans les limites du royaume de Lahor, cette religion a de grandes chances d'accroissements si la fortune de Randjit-Singh, roi du Pendjab, continue à s'étendre.

Nous ne savons s'il est à propos de parler ici de la doctrine des Lettrés de la Chine; néanmoins, comme les Européens s'obstinent à la ranger au nombre des religions, nous nous voyons forcé d'en dire quelques mots. Le célèbre philosophe Confucius (1), né 551 avant J.-C., est son fondateur : elle a pour base un panthéisme philosophique, dont l'interprétation a varié suivant les époques. On croit que les idées de vie future et de rémunération y étaient admises par ce sage lui-même ; mais le vague de son exposition et d'autres causes ont égaré les philosophes ses successeurs, au point que plusieurs d'entre eux, depuis le XIIe siècle, sont tombés dans un véritable spinosisme et ont enseigné, en s'appuyant toujours de l'autorité de leur maître, un système qui tient du

(1) Le nom chinois est *Koung fou tseu*; les missionnaires jésuites européens, latinisant ce mot, en ont fait Confucius.

matérialisme et qui aboutit à l'athéisme. Ce culte n'a point de prêtres : chaque magistrat le pratique dans la sphère de ses fonctions; et l'empereur lui-même en est le chef souverain : généralement, tous les Lettrés s'y attachent, sans renoncer toutefois à d'autres cultes. En étudiant plus tard la vie sociale de la Chine, nous ferons observer comment peuvent dégénérer les meilleurs enseignements : ainsi le principe de l'ordre, si nécessaire au bien-être, à la richesse d'un pays, est devenu, chez ces peuples éloignés, un obstacle au progrès, depuis qu'il a conduit à l'égoïsme le plus dur. Le culte du passé et le respect des traditions ont seuls été encouragés et honorés : le despotime des coutumes y a tout paralysé au nom de la tranquillité publique. Une doctrine dont les résultats sont tels, ne saurait être décorée du nom de religion; aussi le seul culte de l'empire chinois auquel nous consentions à reconnaître quelque valeur est la religion de Foë. Ce bouddhisme diffère de celui qui est pratiqué au Tubet; les sectateurs de Foë vénèrent bien les *Dalaï-lama* comme une émanation divine, mais ils ne les regardent pas, ainsi que les Tubétains et les Mongols, comme chefs de leur église.

Les colonnes de tout édifice social en Europe sont la religion et le droit; il n'en est pas tout à fait de même en Asie. Là la religion apparait

comme assises fondamentales des nationalités et la lutte du pouvoir et de l'individualisme, qui suppose la consécration des droits politiques, n'y a point la même énergie que chez nous. On tomberait cependant dans une grave erreur si l'on croyait que l'individu y vit sans défense et sans protection : il est temps d'éclairer à ce sujet l'opinion publique. Si l'on entend par despote un maître absolu qui dispose des biens, de l'honneur, de la vie de ses sujets, usant et abusant d'une autorité sans bornes, on ne voit nulle part en Asie de semblables despotes : partout, les mœurs, les coutumes, les idées, les préjugés y servent de frein au pouvoir arbitraire et lui imposent des entraves plus embarrassantes que certaines stipulations écrites. On a pris tous les monarques de l'Asie pour des despotes, parce que des esclaves, conquis à la guerre ou achetés, leur parlent à genoux et les abordent en se prosternant dans la poussière. Trompés par une fausse apparence, on les a supposés des dieux sur la terre, parce qu'on n'apercevait pas les obstacles opposés à leurs volontés par les religions, les habitudes, les préjugés. Un roi des Indes ne peut lever de taxes sur un Brahme, ni faire un guerrier d'un laboureur, ou enfreindre la moindre disposition d'un code qui décide des intérêts civils comme des matières religieuses. L'empereur de la Chine est forcé

de choisir les mandarins, d'après les règles établies et dans le seul corps des Lettrés qui se recrute par la voie du concours ; son autorité est, sur chaque point, limitée par le droit de représentation conféré à certains magistrats.

Le gouvernement turc, que tant d'écrivains cherchent à nous montrer comme l'action de l'arbitraire le plus inouï, ce gouvernement lui-même repose sur une légalité incontestable. Chaque ville turque possède une administration privée, composée de citoyens, dont le président est élu par le peuple. Les juges appartiennent à un corps indépendant du pouvoir, et les admissions dans ce corps ont lieu d'après diverses épreuves imposées aux candidats. La justice n'émane, en aucune manière, du chef de l'État, mais du livre de la loi et des Ulémas. Le gouvernement ne peut juger sans procédure légale que les criminels rajas (infidèles) ; ceux-ci n'ont, en effet, que les droits des vaincus, l'appel à la commisération : quant aux autres citoyens, ils sont protégés contre les violences du pouvoir, par des institutions et des coutumes placées sous la protection de la religion. Ce qui a contribué jusqu'alors à la propagation de tant d'erreurs, c'est la confusion que l'on fait de l'état des vaincus avec celui de la nation conquérante, et la clause particulière de la loi qui donne au sultan un pouvoir absolu sur les fonctions-

maires seulement; encore le Koran défend-il d'en mettre à mort plus de quatorze en un jour. Nous sommes loin de méconnaître tout ce qu'une telle responsabilité a d'effrayant, et combien elle est propre à décréditer une forme gouvernementale; elle ne doit cependant pas rendre aveugle sur les garanties dont jouissent les véritables citoyens, garanties aussi inviolables que les prérogatives du pouvoir.

La Perse, où l'on pratique le dogme schiite, possède également des armes contre l'arbitraire. Le résumé que nous tracerons de ses luttes intestines modifiera assurément les opinions qu'ont fait naître les récits de voyageurs trop prévenus, trop peu éclairés la plupart, pour bien discerner les éléments de cette société, l'action simultanée des uns sur les autres et surtout les droits réservés à chacun. L'étude impartiale de l'histoire nous guidera dans cette voie quelque peu obscure et défigurée, et nous retrouverons en Perse le principe mahométan dominant tous les actes, quoique privé de l'homogénéité qui constitue sa force en Turquie. Déchiré par des partis rivaux, ce royaume nous présentera le spectacle d'une féodalité au milieu de laquelle l'autorité royale, mutilée et étouffée, n'a qu'une lueur d'existence. Là aussi, une différence notable existe entre la législation de la nation et celle du sérail; dans l'une, règnent les dispositions inflexi-

blés du dogme religieux, obligatoire pour tous, chefs et sujets : dans l'autre, revivent les restes de la société antérieure, les conséquences de l'esclavage; des vaincus, des victimes et non des citoyens dépouillés de leurs droits, sont livrés aux passions barbares, aux appétits sensuels d'un vainqueur et d'un maître. Cette confusion de deux situations distinctes a enfanté bien des méprises; des auteurs ont cru naïvement nous rapporter l'histoire de ces peuples en dépeignant les caprices sanguinaires, les plaisirs affreux d'une foule de chefs qui, tout en violant les lois de la nature, n'en restaient pas moins les rigides observateurs de certaines conventions sociales, au respect desquelles est attachée l'existence politique de toute nation.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans dire un mot sur une forme sociale adoptée chez certains peuples d'Asie : nous voulons parler du respect des traditions ou plutôt de l'asservissement aux usages. Ce culte, élevé en Chine à la hauteur d'une loi fondamentale, y exerce un despotisme inconnu ou considérablement affaibli en Occident. Un tel caractère est le partage de tous les peuples que l'esprit de conquête ou la persécution n'a pu détacher du sol primitif. C'est en partie à leurs migrations que les populations de l'Europe ont dû d'accomplir des progrès rapides et d'être placées à la tête des nations

contemporaines : ainsi les Francs, après avoir abandonné les forêts de la Germanie, ont modifié leur vie d'isolement et se sont habitués au contact des municipalités romaines établies dans les Gaules : en respectant des institutions, qui leur garantissaient le maintien de l'ordre et le facile recouvrement des impôts, ils ont insensiblement pris goût à des formes dont ils eussent repoussé les bienfaits dans leur précédente patrie. A une époque plus rapprochée de nous, les puritains d'Angleterre, fuyant le despotisme religieux de Charles Ier, se sont réfugiés sur la côte orientale de l'Amérique du Nord et y ont fondé des établissements dont la prospérité a, sous plusieurs points, dépassé celle de la métropole. Les premiers colons, mus simplement par la haine de l'inquisition religieuse ou politique, ont créé au milieu d'eux un gouvernement qui, répondant à leurs besoins de tolérance et de liberté, a su développer promptement une activité prodigieuse et par suite une richesse matérielle colossale.

Sans avancer d'une manière exclusive que le joug des doctrines anciennes, si fortement enracinées chez toutes les nations au berceau, a arrêté entièrement la tendance progressive d'une partie de l'Asie, on reconnaîtra du moins, dans ces attachements serviles au passé, des entraves et

des obstacles sérieux aux améliorations sociales. L'Angleterre, qui a conquis la mission de déposer au cœur de l'Inde des germes de civilisation, voit ses avances repoussées avec une ténacité surprenante, et a été réduite jusqu'à présent à n'y créer qu'une puissance matérielle imposante. Malgré des efforts, souvent barbares, pour amener ses peuples vassaux à des notions plus sensées de la dignité humaine, elle ne réussit que bien lentement à extirper les racines d'une foule d'erreurs grossières et n'a remporté encore que des avantages insignifiants sur des superstitions et des coutumes sauvages perpétuées depuis des siècles parmi ces populations.

Mais c'est surtout en Chine que l'empire des mœurs a prévalu sur celui des idées : chaque dynastie conquérante a dû, pour s'y maintenir, en respecter religieusement, en adopter même les usages ; la tradition s'y est bientôt systématisée et transformée en règle, en code imprescriptible. Les recherches historiques auxquelles nous allons nous livrer nous mettront à même de revenir sur cette question, d'analyser la cause et l'effet de cet esprit stationnaire, d'observer cette *ambition de reculer*, cette tendance à subordonner l'avenir au passé. Cette étude doit assurément présenter un certain intérêt, puisqu'elle révèle, dans un pays lointain, la préférence d'un principe très secon-

daire chez nous : bien plus, elle est indispensable pour constater la prédominance des nations européennes; car l'affirmation ou la négation de l'avenir constitue le fait primordial, la clef de voûte de toute société.

III.

SOMMAIRE.

Travaux sur l'origine des sociétés. — Division de la race humaine. — Passage en Europe des premiers essaims, Finnois, Pélasges, Gaëls, Germains et Slaves ou Scythes. — Dispersion en Asie des peuplades indo-germaniques, et d'une seconde branche du groupe finnois. — Race chinoise. — Son origine ainsi que celle des Tubétains. — Position primitive, d'autres peuples tels que Turcs, Samoyèdes, Tatars ou Mongols, Sian pi et Toungouses.

CHAPITRE III.

De nouvelles sciences ont pris de nos jours un rang distingué parmi le faisceau des connaissances humaines : l'ethnographie, la philologie et l'archéologie, critiques raisonnées des mœurs, des textes et des monuments, font des efforts merveilleux pour appuyer l'histoire sur un caractère de certitude de plus en plus authentique; leur contrôle véridique a déjà dissipé bien des erreurs commises par l'ignorance des siècles passés. L'Asie surtout est attaquée dans toutes ses directions, sous tous

ses aspects ; chaque jour, on bat en brèche de formidables remparts qui, après leur chute, laissent voir, il est vrai, de nouvelles murailles auxquelles il reste encore à livrer assaut. Malgré tant de difficultés, tant d'obstacles à la réalisation de nos vœux, il faut avoir confiance dans la vigueur et le nombre des assaillants : ce sont là, d'ailleurs, de magnifiques batailles qui, loin de diminuer l'importance de la vie en la sacrifiant légèrement, la grandissent par le spectacle pompeux des liens qui la rattachent aux siècles les plus reculés.

En prodiguant son admiration à tant de travaux érudits, et néanmoins si pleins de lacunes, il faut cependant se défendre de l'excès d'enthousiasme des savants et n'admettre qu'avec discernement des dissertations ou des déductions dont les bases paraissent trop fragiles. Il est difficile, sans doute, de se soustraire à la vive impression causée par des recherches scientifiques : des succès légitimes autant qu'inespérés, sont d'abord le prix d'investigations consciencieuses ; mais, presque aussitôt, l'esprit, comme saisi de vertige, se trouble, et dans son impatience à conclure, torture des textes, exagère de simples observations, commente un mot et se perd dans le labyrinthe d'un système ; piége tendu par la soif même de la science et sur le danger duquel le public ne peut pas toujours éclairer. Telle a été, en

effet, bien souvent, l'histoire d'une foule d'hommes laborieux et infatigables, dont la prétention était d'annoncer au monde son origine et son enfance; la plupart ont succombé sous les coups d'adversaires qui, eux-mêmes, ont bientôt trouvé la mort dans la mêlée. Tant d'échecs n'ont point détruit, pourtant, l'espoir d'arriver, et la critique calme et patiente enregistre chaque jour les découvertes certaines dont l'histoire universelle s'enrichit. C'est une partie de cette tâche que nous avons entrepris d'accomplir.

Les études linguistiques, les dernières venues au combat, paraissent devoir entraîner la victoire : la faveur que leur accordent actuellement les savants est un témoignage de leur importance; on a compris avec raison que l'emprunt des signes impliquait celui des idées, et qu'aussitôt qu'on aurait établi la parenté des langues, on serait en droit d'affirmer celle des peuples, la conformité de leurs institutions, de leurs croyances religieuses. En effet, la pensée est intimement liée au langage, et comme le corps nous fait sentir l'ame, le langage nous sert aussi à sentir la pensée (1).

(1) Leibnitz, le premier, a jugé tout le parti qu'on pouvait tirer de la comparaison des langues, pour la connaissance de l'origine des nations; les recherches faites avant lui n'avaient obtenu aucun résultat décisif; depuis, on a suivi, par ce moyen, la formation et le mélange de la plupart des nations modernes et reconnu la communauté d'origine de tribus maintenant séparées par de grandes distances.

A ne les examiner que *superficiellement*, les idiomes parlés sur toute la terre, le nombre en est prodigieux : il comprend, assure-t-on, huit cent soixante langues et cinq mille dialectes. Sans nous arrêter à une telle multiplicité de procédés curieux, hâtons-nous de dire qu'on est parvenu déjà, par un examen attentif, à diminuer considérablement cette classification et qu'on tend de plus en plus à la fondre dans *une* souche commune. En attendant ce résultat que l'état de la science ne permet pas encore d'affirmer d'une manière assez positive, on a réduit à trois les idiomes de l'Europe : l'un basé sur le sanscrit (1), comprend sous le nom d'indo-germaniques ou japétiques, le gaélique (gaulois primitif

(1) Le sanscrit, dit Klaproth, conserve à lui seul à peu près tous les mots primitifs et les formes grammaticales partagés entre les divers dialectes européens de même souche. William Jones, président de la Société asiatique de Calcutta, ajoute : « Le sanscrit a plus » d'affinité avec le *grec* et le *latin*, dans les racines des verbes et dans les » formes grammaticales, qu'on ne pourrait l'attendre du hasard. Cette » affinité est telle, en effet, qu'un philologue ne pourrait examiner ces » trois langues sans croire qu'elles sont sorties d'une source commune. » Il y a une raison semblable, mais qui n'est pas tout à fait aussi victo- » rieuse, pour supposer que le celtique et le gothique, bien qu'amal- » gamés avec un idiome très différent, eurent la même origine que le » sanscrit, et l'on pourrait ajouter le persan à cette famille. » Plusieurs langues asiatiques s'y rattachent aussi, telles que l'arménien, le kurde, le zend, le pehlvi, l'afghan, etc. On trouve, en outre, dans le sanscrit, une foule de racines conservées dans les idiomes finnois, samoïèdes et turcs, parlés dans le nord de l'Asie et de l'Europe. Ainsi la nature des langues annonce qu'elles sont un héritage commun d'une même origine primitive, et qu'elles se sont divisées en familles, en conser[illegible]

ou celtique), le germain ou allemand, le slavon, le grec, le latin et leurs nombreux dérivés; le second, évidemment lié au premier, renferme sous le nom de sémitiques, le finnois, l'arabe, l'hébreu, le syriaque, avec leurs divers rejetons (1); enfin le

(1) Les *Arméniens*, dit Strabon, *les Arabes et les Syriens ont entre eux des rapports marqués pour la forme du corps, le genre de vie, le langage, et les Assyriens ressemblent entièrement aux Arabes et aux Syriens*. Guill. Postel, chargé, sous le règne de François I[er], de l'enseignement des langues orientales au collège de France, dit positivement, dans son livre, de Originibus : *Les trois langues, l'hébreu, le chaldéen, l'arabe n'en font qu'une, elles s'écrivent toutes de droite à gauche, comme le zend ; au reste, il est difficile de dire quelle fut la plus ancienne.* Rien n'indique, dans l'égalité parfaite de leurs fondements, que l'une soit dérivée de l'autre; cependant les Hébreux sont, de l'aveu même de Moïse, une branche des Chaldéens. Restent les Arabes et les Chaldéens, que plusieurs savants regardent comme le même peuple, dont une partie resta sur le beau sol de la Babylonie, tandis que l'autre parvint en Arabie. Suivant *William Jones*, le chaldéen et le pehlvi sont deux langues qui procèdent l'une de l'autre; le pehlvi, ancienne langue de la partie de la Perse, comprise entre la mer Caspienne et la province d'Ispahan, était lui-même, ainsi que le parsi (*), idiome de la Perse méridionale, mais antérieurement, un dialecte du zend renfermé dans la Géorgie, l'Iran et la Haute-Médie, c'est à dire les provinces occidentales de l'empire persan. Le chaldéen, parlé en Assyrie et dans la Babylonie, formait, avec le dialecte arménien et celui de Palestine, la langue syriaque, dont les racines, malgré l'altération qu'elles ont subie, existent dans l'hébreu ou dans l'arabe, et qui présentait les formes grammaticales de la langue chananéenne ou phénicienne (car c'étaient les Phéniciens que les Hébreux appelaient Chananéens). Toutes ces langues dérivaient donc du zend; or, la similitude qui existe entre le zend et le sanscrit est parfaitement démontrée; sur dix mots zends six ou sept, dit *Will. Jones*, sont des mots sanscrits, et même quelques-unes de leurs modifications sont conformes à la grammaire du

troisième est cette langue d'origine incertaine, appelée ibérique : elle a beaucoup d'analogie avec les langues sémitiques, quant à ses formes grammaticales, et ses débris sont mêlés aux idiomes de la famille indo-germanique ; l'histoire nous la montre répandue, dans les temps primitifs, en Italie, en Espagne, dans le midi de la France et aux îles Britanniques, surtout en Irlande (1). Ces trois langues, par la théorie parfaite de leur grammaire, par leur supériorité sur les dialectes primitifs monosyllabiques, justifient de l'antiquité de leur origine et établissent d'une manière aussi satisfaisante que possible, vu l'état peu avancé de cette question, que les Barbares, chez qui elles se sont perpétuées d'âge en âge, malgré leur éloignement du foyer primitif, n'ont pu en être que les dépositaires ; que leur rôle s'est borné à retenir, en les mutilant, ces idiomes formés en d'autres lieux et par d'autres peuples. L'eth-

cette langue. Klaproth a, de son côté, très bien établi les nombreuses analogies du chaldéen et du sanscrit. Ainsi, les langues sémitiques, comme les langues indo-germaniques, non seulement ne forment qu'un groupe, prises isolément, mais aussi peuvent être ramenées à une seule et même souche, au sanscrit.

(1) Nous n'avons pas à nous occuper ici de l'idiome ibérique ; son origine remonte à une époque fort reculée ; car si ses formes grammaticales sont sémitiques, on retrouve des traces d'enfance dans la composition de ses mots. Ce fut donc peu après l'établissement de cette première civilisation de la race blanche dont Babylone a été le centre, que l'Ibère, s'éloignant de l'ouest de l'Asie, a pénétré sur le sol de la Gaule, puis en Irlande, après un court séjour en Afrique.

nographie a donc été d'un grand secours pour l'histoire. La division des races, établie par les naturalistes, était sujette à mille erreurs, comme tout ce qui est fondé sur un seul ordre d'observations. On ne pouvait, sans un contrôle puissant, se diriger dans la nuit obscure des premiers siècles et remonter la chaîne du passé, pour éclairer leur marche; les savants modernes n'ont pas hésité à recourir aux études linguistiques.

L'un d'eux, M. Moke, a montré l'espèce humaine partagée en cinq races, différentes de couleur, donnant chacune naissance à une foule de variétés, toutes empreintes du type de la race particulière d'où elles dérivent. Ces cinq catégories sont : l'homme au teint rouge et cuivré (l'Indien et l'Égyptien (1)); l'homme jaune ou olivâtre de l'Asie orientale; le nègre aux cheveux crépus; le Syrien au nez aquilin et à la barbe noire; et les peuples blancs formant deux variétés, distinguées surtout par la nuance diverse de leur chevelure et de leurs yeux, quoiqu'elles se rattachent évidemment à une même souche par les idiomes, l'organisation sociale et les croyances. Tels sont les cinq groupes auxquels on peut ramener toute la famille humaine, et dont l'exis-

(1) MM. William Jones et Langlès, orientalistes distingués, affirment que les Égyptiens ont eu la même origine que les naturels de l'Inde.

tence en Asie, à des époques plus ou moins reculées, est confirmée par de nombreux témoignages. Les traits de l'Indien, de l'Égyptien, du nègre, du Syrien, du Slave ou Scythe et même du Germain ont été parfaitement conservés sur les monuments d'Égypte. La race jaune n'est presque jamais sortie de l'Asie, ou, du moins, ses émigrations sont bien postérieures à l'ère chrétienne. Quant à la race blanche, les preuves de son origine en Asie sont fournies par l'ethnographie, par les traditions des premiers historiens et surtout par les annales chinoises où l'on trouve constaté que cette famille occupait encore, quelques siècles avant notre ère, de vastes territoires dans l'Asie centrale, aux environs de l'Oxus, à l'est de la mer Caspienne (l'ancienne Sogdiane et Bactriane); que les peuples appartenant à cette race y ont laissé de leur séjour un souvenir profond, dû surtout à la singularité de leurs langues, de leur chevelure blonde et de la blancheur de leur peau. Ces traits extérieurs des nations gothiques et slaves étaient bien propres, en effet, à faire impression sur des populations dont le teint était basané, les yeux bruns et les cheveux noirs.

Examinons maintenant comment les faits viennent confirmer cet aperçu synthétique. Trente-neuf siècles avant nous, c'est à dire 2,100 ans avant J.-C., terme le plus reculé de l'histoire écrite, nous voyons

l'homme rouge déjà séparé en deux groupes : l'Indien et l'Égyptien, occupant, l'un, les bords du Gange, l'autre, ceux du Nil, sans qu'on les aperçoive depuis ailleurs. L'est de l'Asie appartient aux hommes de race jaune : les annales de la Chine, qui commencent vers cette époque, l'indiquent positivement. Le nègre occupe l'Afrique méridionale, ainsi qu'il résulte des monuments égyptiens ; enfin, les traditions phéniciennes, assyriennes, hébraïques, égyptiennes et grecques nous montrent les peuples blancs répandus le long des côtes de la mer Noire, de la Méditerranée et de la mer Rouge ; chaque race était, en outre, subdivisée en plusieurs branches, distinctes par leurs progrès et leur prospérité.

L'ancienneté des observations astronomiques faites à Babylone, l'étendue de son enceinte sont la marque assurée d'une société déjà vieille et puissante : l'histoire des Hébreux signale aussi l'agriculture et les arts, florissant sur les bords de la Méditerranée à l'époque de leur sortie d'Égypte, environ 1,500 ans avant J.-C. Ces connaissances y avaient été apportées, depuis un grand nombre de siècles, par les Phéniciens venus des côtes du golfe Persique et depuis longtemps célèbres et puissants, par suite de leurs relations commerciales avec les Indiens ; la Genèse, Hérodote et d'autres traditions,

qui ont mentionné l'émigration de ces Phéniciens en Chaldée, vers 2,700 avant J.-C., les représentent comme le peuple le plus riche, le plus instruit et le mieux organisé de ces parages. Les relations des Indiens et des Chaldéens, par l'intermédiaire des Phéniciens, ne sauraient donc être démontrées d'une manière plus plausible (1).

En suivant ce filon si important, rappelons-nous que les idiomes finnois, syrien, arabe et hébreu, rangés sous le nom générique de sémitiques, présentent dans leurs grammaires une œuvre savante, une recherche créée avec effort et calcul sur un seul point, et qui prouve que ces langues ne sont point nées séparément. La vie de tous ces peuples se rattache donc au même tronc; et, comme la Chaldée a été le berceau des langues sémitiques, il est probable que toutes les populations qui employaient ces idiomes étaient encore en contact dans ces contrées un peu avant Abraham (2) (2,107 avant J.-C.), et cette position n'avait pu beaucoup varier

(1) Quelques auteurs disent que les Phéniciens étaient Arabes et qu'ils passèrent en Égypte, avant de s'établir sur les bords de la Méditerranée. Cette opinion explique la double version qui fait d'Inachus le conducteur de la première colonie en Grèce (1,970 av. J.-C.), tantôt un Phénicien, tantôt un Égyptien.

(2) Les opinions sur l'âge du monde sont très variées, surtout en ce qui concerne l'intervalle compris entre la création et le déluge. Soixante-dix auteurs anciens se sont exercés sur cette haute question

depuis les temps primitifs. Les livres hébreux nous y montrent, en effet, le commencement des cités et des empires sémitiques ; la Genèse dit : *Chus engendra Nemrod, qui commença à être puissant sur la terre et qui fonda les villes de Chaldée.* La vieille monarchie assyrienne ne parut que plus tard (1); et comme, dès son origine, elle paraît jouir d'une haute prospérité, on a lieu de supposer qu'elle succédait à d'autres dont le souvenir s'est perdu, comme, plus tard, les Perses ont remplacé les Mèdes en se fondant avec eux. Ainsi cette Babylone, qui a

fort difficile à éclaircir ; car l'obligation d'avoir recours à des successions de règnes ou à des approximations, fondées sur des calculs astronomiques, a dû engendrer bien des erreurs et n'offre aucune garantie d'exactitude rigoureuse. La chronologie des Septante est néanmoins préférée à celle de la Vulgate, comme s'accordant mieux à toutes les chronologies des anciens peuples, réduites aux proportions que les procédés scientifiques ont fait reconnaître comme véritables. Selon cette version, l'époque la plus vraisemblable de l'apparition du Christ est 5,634 ans après la création. Le calcul de l'historien Josèphe, le plus rapproché de ceux des auteurs profanes, est aussi celui qui diffère le moins de la base adoptée par les Septante; voici comme il est établi :

De la création au déluge.	2,256 ans.
Du déluge à Abraham.	1,192
D'Abraham à la venue du Christ.	2,107
Total. . . .	5,555 ans.

C'est cette chronologie que nous avons choisie pour vérifier et contrôler les faits historiques qui ont fixé notre attention. (Extrait de l'*histoire de la Filiation des peuples;* par M. de Brotonne.)

(1) Les Assyriens, avant Ninus, ne possédaient probablement que le pays montueux situé entre l'*Arménie* et la *Médie*, tandis que les Babyloniens possédaient tout le pays connu aujourd'hui sous le nom de Syrie.

été le foyer de la civilisation des peuples sémitiques, était redevable de ses arts et de sa langue à des navigateurs phéniciens sortis du golfe Persique, et ceux-ci tenaient évidemment leur civilisation de l'Inde. A l'appui de cette opinion, sur la filiation des premiers peuples, nous ajouterons que ce que l'on sait du culte et des idées professées à Babylone, se rapporte aux doctrines orientales, et que les langues sémitiques et indo-germaniques diffèrent plutôt par leurs grammaires que par leurs racines.

Nous arrivons maintenant aux peuples dont les émigrations ont exercé une si grande influence sur la constitution sociale de l'Europe. L'affinité de l'idiome des Pélasges, des Gaëls, des Germains et des Slaves, avec celui des Indiens et des Perses, sous le rapport des racines ou des formes grammaticales, témoigne, avons-nous dit, de leur origine orientale et de leur venue tardive en Europe : or, les faits, d'accord avec les observations, nous font voir les divers peuples indo-germaniques opérant successivement leurs mouvements vers l'Occident. A mesure que le bien-être condense la population sur un point, des déplacements s'effectuent aussitôt ; les tribus nomades, préférant la fuite au joug, aux labeurs d'une vie de société, se précipitent vers des contrées où elles puissent conserver leurs habitudes et leurs mœurs. Tant que ces émigrations ont duré,

tout progrès fut suspendu; la dissémination des populations sur un vaste territoire était un obstacle à l'entreprise de travaux utiles et durables; la compression, au contraire, devait seule rendre industrieux les hommes, en développant des goûts, en donnant naissance à une foule de passions. Privés de cette excitation, l'activité s'engourdit, l'esprit reste sans élan; chacun se borne à faire paître des troupeaux qui assurent des moyens d'existence suffisants. Telle n'est pas la situation des peuples concentrés sur un même point : leurs facultés se multiplient comme leurs besoins, et bientôt les travaux accomplis, autant que la nécessité, les tiennent enchaînés au sol et les forcent à cultiver leur intelligence. Le premier soin de la Providence a donc été de produire cette compression, indispensable aux peuples pour accomplir d'autres progrès.

Les émigrations des peuples blancs, les plus reculées auxquelles l'histoire permet d'assister, plus ou moins régulièrement, sont celles des Finnois, des Gaëls, des Pélasges appartenant à la race gaëlique, des Germains et des Slaves ou Scythes. On fixe à peu près au temps d'Abraham (2,107 avant J.-C.) l'époque du départ du premier essaim, celui des Finnois : Manéthon, Eusèbe, l'historien Josèphe, toutes les anciennes chroniques placent environ vingt-cinq ans après cet évènement (2082 avant J.-C.).

l'invasion en Egypte de pasteurs appartenant à la race arabe. La première colonie pélasge, conduite en Grèce par Inachus, remonte, suivant Fréret, à 1,970 ans avant l'ère chrétienne, et paraît être la conséquence de la conquête de l'Egypte par ces pasteurs. Alors les Perses et d'autres nations indo-germaniques avaient commencé à assujettir les riverains de l'Euphrate; et bientôt après, les monuments égyptiens signalent l'invasion, dans l'Asie occidentale, des Scythes ou Slaves méridionaux, qui, refoulés à leur tour par les conquêtes de Sésostris, atteignirent, quatorze siècles avant J.-C., les bords de la mer Noire. D'autres faits confirment ce mouvement général et le rendent plus précis : ainsi des colonies, parties les unes d'Asie-Mineure, les autres de Thrace et des contrées voisines, viennent s'établir, sous le nom de Pélasges, en Grèce, environ seize siècles avant J.-C. (1). C'est aussi au commencement

(1) La coïncidence de la langue grecque avec le sanscrit, qui nous a déjà fait pressentir que c'est dans la partie orientale de la Perse qu'il faut chercher l'origine primitive des *Grecs*, est corroborée par le code indien de Manou, ainsi conçu : « Plusieurs familles de la classe militaire, ayant abandonné les préceptes des Védas, vécurent dans un » état de dégradation; de ce nombre sont : les Yavanas (Grecs) descendus de Iavan, suivant Moïse; les Pahlavas (Perses anciens); » les Tchinas (Chinois), etc. » La langue grecque est un mélange de celte ou gaël, de phénicien et d'égyptien : la base est le celtique; les additions appartiennent aux deux autres.

L'histoire positive de la Grèce ne remonte qu'à l'apparition des colonies égyptiennes ou phéniciennes, qui sont arrivées successive-

du XVIe siècle que l'histoire nous montre l'oppression des Hébreux dans la terre de Gessen, oppression que l'on peut étendre à tous les hommes blancs.

ment sur ce sol. Quatre surtout ont fixé l'attention : celles d'Inachus (1,970 avant J.-C.), de Cécrops (1,657 avant J.-C.), de Cadmus (1,594 av. J.-C.), et celle de Danaüs, (1,586 av. J.-C.).

Avant Inachus, on aperçoit pourtant quelques traces de civilisation dans le Péloponèse. Il paraît que la ville de Sycione existait déjà lorsque cet étranger, Égyptien ou Phénicien, vint à Argos. Quelques auteurs rapportent que son fils victorieux, contraignit des populations originaires de l'île de Crète, par conséquent phéniciennes, à quitter le Péloponèse pour aller s'établir dans l'île de Rhodes. Les auteurs les plus véridiques ont fixé à 2,700 avant J.-C. l'époque de la migration des Phéniciens en Chaldée; car Moïse dit que les Phéniciens, à l'époque d'Abraham, étaient *dès lors dans ce pays*, expression qui ne permet pas de leur attribuer une longue possession. La date précise de leur établissement sur les rives de la Grèce est inconnue; il y a lieu de présumer qu'elle se rapproche de celle de l'arrivée d'Inachus; et comme la ville d'Argos, que ce législateur fonda, devint bientôt la plus importante, c'est à lui que commence véritablement la première lueur historique qui brille sur la Grèce. La seule chose que les anciens disent sur l'origine d'Inachus, c'est qu'il était fils de l'Océan; or, de tous les peuples de la Méditerranée, les Phéniciens étaient les seuls qui connussent l'Océan : on peut conjecturer, d'après cela, que ce chef de la première colonie était Phénicien d'origine, sinon de naissance. Un examen attentif a fait aussi découvrir une grande analogie entre l'ancienne forme de gouvernement de la Grèce et celui des Phéniciens. Le goût de la navigation, si marqué chez les Grecs, leur venait certainement des Phéniciens. Quant à l'introduction des arts, des sciences et des notions religieuses, ils en furent redevables aux Égyptiens, au milieu desquels Danaüs et Cécrops avaient été élevés. Presque tous les noms des dieux, dit Hérodote, sont venus d'Égypte en Grèce.

La Thrace, la Macédoine et l'Épire, auxquelles on refusait le nom de Grèce, faisaient originairement partie de la nation grecque qui les traitait de Barbares; de là la distinction des Hellènes et des Pélasges, fait essentiel dans l'histoire primitive de la Grèce. Le nom d'Hellènes, que portèrent ensuite tous les Grecs, ne s'appliquait, dans l'origine, qu'à un petit canton de la Grèce; il s'étendit plus tard à un certain

L'émigration des Finnois se lie, comme on voit, à un mouvement général. Elle suivit, dès l'origine, deux

nombre de cités qui formaient une ligue particulière. Le nom de Pélasges regardé comme celui d'un peuple d'Arcadie, errant dans toute la Grèce, dans les îles de la mer Égée, sur les côtes de l'Asie-Mineure, sur celles de l'Italie, est le nom général des premiers Grecs avant la formation des cités; il disparut à mesure que la civilisation se répandit et cessa presque entièrement d'être en usage après l'arrivée de Danaüs (1,500 avant J.-C.).

Il paraît certain que la Thrace servit de passage à toutes les populations pélasgiques qui arrivèrent primitivement en Grèce. Les auteurs les plus célèbres de l'antiquité qui ont fait l'énumération de leurs nombreuses émigrations regardaient les habitants disséminés sur ces points divers comme un seul et même peuple; or, ces points étaient la Thrace, le Mont Olympe, une partie de l'Asie-Mineure et les îles de la mer Égée. Ces peuples faisaient, en outre, partie de la famille gaëlique ou celtique. Plusieurs preuves constatent cette identité; les Pélasges avaient fondé l'oracle de Dodone, le plus ancien de la Grèce; cet oracle n'était, anciennement, qu'un chêne ou un hêtre; les Gaëls offraient également leurs sacrifices autour d'une pierre ou de quelque grand arbre. Les Lacédémoniens, établis sur une partie du territoire des Pélasges, portaient de longs cheveux, tandis que les autres Grecs les portaient plus courts; l'usage de soigner leur chevelure, aux jours de combats, leur était commun avec les Gaulois. Quand ils marchaient à l'ennemi, leurs poètes étaient en avant d'eux; c'était l'emploi des bardes chez les Gaulois. D'après César enfin, les Gaëls possédaient une mythologie et des institutions sociales conformes à celles des Pélasges.

Sans vouloir pénétrer plus avant dans l'obscurité qui enveloppe ces temps anciens, nous pouvons dire avec certitude que des colonies pélasgiques sont arrivées en Grèce lors de la grande émigration gaëlique. Le refoulement ne tarda pas à se faire sentir sur ces populations agglomérées dans une étroite péninsule; aussi l'organisation foncière, c'est à dire le progrès qui suit l'état nomade, fut promptement réalisée. Cette transformation n'eut lieu que bien plus tard dans l'Europe septentrionale, où l'espace était immense, et où, par conséquent, les habitudes errantes durent se maintenir plus longtemps. (Extrait de l'*Histoire de la Filiation des peuples*, par M. de Brotonne.)

directions : une fraction pénétra en Europe : l'autre remonta vers le N.-O. de l'Asie; nous la retrouverons plus tard dans les Huns et les Avares qui ont assailli l'empire romain aux IVe et VIe siècles de notre ère.

La mise en marche de l'essaim finnois a, sans aucun doute, précédé celle des autres : les vieilles habitudes de ce peuple, telles que le tatouage et la communauté des femmes, l'indiquent assez; les premiers essaims, avons-nous dit, emportaient avec eux, du berceau commun, des idées et des formes sociales qu'ils ne purent développer tant que dura leur déplacement. L'analogie qui existe entre les langues caucasiennes et les racines finnoises prouve, en outre, que cette famille s'est trouvée dans le Caucase, à une époque reculée, et y a laissé quelques tribus. Elle fut la seule de la race sémitique qui arriva en Europe, et ses débris habitent encore aujourd'hui la Laponie, la Finlande, la Suède et la partie septentrionale de la Norwége. Ce fut par le Caucase, entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, que les migrations en Europe s'accomplirent; ce fut cette porte qui donna passage aux masses qui inondèrent l'Occident.

Les peuples qui suivirent immédiatement les Finnois dans leurs mouvements furent ceux de race indo-germanique, dont la position respective, démontrée

par les observations ultérieures, était ainsi fixée : le Gaël et le Pélasge formaient l'avant-garde; les croyances et une infinité d'autres points communs indiquent qu'ils devaient être très voisins l'un de l'autre. Venaient ensuite le Persan et le Germain, laissant aux Slaves les contrées qui se rapprochaient le plus de l'Inde. De ces divers peuples, trois étaient bruns : le Pélasge, le Persan et la branche slave, appelée Scythe : les autres, blonds, habitaient les parages septentrionaux; le Gaël, au nord du Pélasge; le Germain, au nord du Persan, et la seconde branche slave, portant le nom de Sarmate, au nord des Scythes (1). L'influence du climat avait, selon toute apparence, établi cette différence tranchée entre la couleur de chacun. L'ordre de marche de ces peuples est encore indiqué par les croyances re-

(1) Les trois peuples indo-germaniques les mieux connus des anciens, étaient le persan, le pélasge et le scythe. Le premier est toujours resté au delà de l'Euphrate; le deuxième fit son entrée en Europe par l'Asie-Mineure, après les révolutions qui amenèrent la séparation des Hébreux et des Finnois, et le refoulement de ceux-ci, partie en Europe, partie au N.-O. de l'Asie; le troisième était encore en Asie du temps de Sésostris. Comme il sera plusieurs fois question de Sésostris dans ce chapitre, il est bon de fixer l'origine de ce conquérant. L'époque de son existence a paru longtemps incertaine. Marsham a vu en lui le Sézac de la Bible, qui vécut sous le règne de Roboam, 971 ans avant J.-C., et cette opinion a été adoptée par Newton et Bossuet. Depuis lors, bien des discussions se sont élevées; on a reconnu enfin que le règne de Sésostris ou Rhamsès remonte bien plus haut; son apparition en Asie a dû avoir lieu du XIVe au XVe siècle avant l'ère chrétienne.

ligieuses qu'ils pratiquaient : les Germains avaient conservé une religion entée sur le magisme : les deux branches de Slaves finirent par confondre les rêves de la mythologie grecque et les idées de Zoroastre : le Gaël, au contraire, resta seul, sans empreinte de ce culte antique (1). Toutes ces familles avaient d'ailleurs de nombreux points de ressemblance ; mêmes notions de droit et de pouvoir, forme fédérale, division en douze tribus comme en Perse, légitimité du droit d'aînesse, épouse distincte de la concubine et achetée par le mari au moyen d'une dot. Ces bases sociales remontaient bien au delà du temps de Moïse (1,500 av. J.-C.) : ce législateur ne fit que régulariser certaines coutumes, certain ordre politique, déjà en vigueur avant la sortie d'Égypte.

(1) La religion de Zoroastre, dominante en Perse jusqu'à la conquête des musulmans, fut la réforme d'une ancienne religion qui avait, avec celle des Indiens, une grande analogie. Dans son ouvrage intitulé *Boustan*, Saady ne sépare pas la religion des *guèbres* persans de celle des Indiens. Il ne se contente pas de donner aux Brahmes le nom de Mogh (Mages); il les appelle encore *lecteurs* du Zend. Quant au nom de Zoroastre, bien des incertitudes subsistent encore à cet égard ; on ignore s'il fut donné à un seul législateur, auteur du *Zend Avesta*, ou si, ce qui est plus vraisemblable, il servait à désigner une fonction sacerdotale. Il n'entre point dans notre cadre d'examiner l'opinion de quelques savants qui assignent à la Perse et à l'Inde antiques, sous le rapport des doctrines chronologiques, sous le point de vue géographique et historique, mêmes traditions, mêmes croyances, même langue, et concluent que ces peuples sont tous deux originaires de la *Bactriane*; ces discussions scientifiques sont encore loin d'être éclaircies.

Le déplacement des Gaëls, qui s'opéra après celui des Finnois, est une nouvelle preuve de l'exactitude de la loi posée précédemment, en vertu de laquelle chaque essaim était pourvu d'institutions politiques et religieuses, d'autant plus avancées que la date de son émigration d'Asie était plus récente (1). La race gaëlique, qui parcourut le nord de l'Europe, apporta effectivement avec elle des coutumes plus morales et plus élevées, telles que la restriction de la polygamie, l'hérédité, le droit d'aînesse, la possession de la terre, commune à des groupes et non plus à des individus, les idées et les pratiques des anciens patriarches; enfin, tous ces traits du monde asiatique, rapportés dans les livres de Moïse, et tels qu'ils ont été recueillis chez certains peuples de l'Europe, quinze siècles plus tard, par César et Tacite (2). Le

(1) Par une exception unique, les Slaves, quoique sortis de l'Asie après les Germains, leur ont toujours été inférieurs en civilisation; l'explication de cette anomalie se trouve dans le séjour de la race slave ou indo-scythe, au milieu de ces déserts où les premiers éléments de la civilisation s'implantèrent assurément plus difficilement que sur les bords fertiles de l'Oxus et de la mer Caspienne, habités par les Germains.

(2) Cette conformité a d'autant plus lieu d'étonner qu'à cette époque, l'essaim gaëlique s'était rompu et dispersé depuis longtemps, et qu'au lieu du grand corps des Gaëls, les écrivains de Rome n'apercevaient plus, en Europe, que des nations celtiques, mêlées sur presque tous les points, à des populations étrangères. Du temps de César, les Gaules comptaient sept millions deux cent mille habitants, répartis entre neuf provinces confédérées, pouvant mettre sur pied un million huit cent mille combattants. Un demi-siècle avant J.-C., cette

premier de ces historiens, en racontant qu'il a trouvé chez les Gaëls une mythologie et des formes sociales, identiques au fond à celles des Pélasges, indique en outre implicitement les relations antérieures de ces deux peuples; et comme nous avons fixé à environ seize siècles av. J.-C. l'époque du passage, en Grèce, de colonies pélasgiennes, on peut assigner la même date aux mouvements analogues des Gaëls dans le nord de l'Europe.

Des preuves assez positives permettent de déterminer la place de ces Gaëls parmi les premiers peuples refoulés en Europe : ainsi l'essaim ibérique, dont l'arrivée dans le midi de notre continent, par le chemin de l'Afrique, est incontestablement fort ancienne, appelait Gaëls des masses qui lui semblaient venir de l'est, par une route différente de celle qu'il avait parcourue lui-même, tandis que les Germains, de leur côté, donnaient le même nom à tous les peuples qu'ils chassaient vers l'occident. Il faut conclure de là que la position de la race gaëlique était entre l'Ibère et le Germain. Vouloir préciser davantage un pareil fait serait risquer de s'égarer dans des hypothèses périlleuses, que nous devons

ligue fédérale était en pleine dissolution, et César fut assez habile pour profiter d'une division qui provenait sans doute du contact des Gaulois avec les Ibères, habitant la partie méridionale des Gaules, et plus avancés en civilisation que leurs voisins du Nord.

nous interdire : qu'il suffise, quant à présent, d'apprendre que l'émigration des Gaëls précéda celle des Germains ; que ces deux essaims, de croyances différentes (car les premiers partageaient une partie des idées mythologiques des Grecs, tandis que la religion des Germains se rapprochait de celle des Perses), étaient unis, ainsi que l'attestent César, Strabon, Dion Cassius, etc., par une foule de rapports intimes, par une identité d'usages et de traits qui accusent une même origine (1).

Une ressemblance qui confirme singulièrement l'identité de ces peuples, c'est de donner aux jours de la semaine les noms des planètes ou de quelque héros fameux de l'histoire ou de la mythologie. Le dimanche est le jour du Soleil : le lundi celui de la Lune : le mardi celui de Mars : le mercredi est celui de Mercure ; c'est le jour consacré à Odin dans les langues du Nord : le jeudi ou jour de Jupiter, est,

(1) Les Germains, sortis plus tard de l'Asie, ont participé davantage aux modifications de la langue sanscrite, tandis que les Gaëls, émigrés les premiers, ont conservé plus intact l'idiome parlé et peu altéré encore au point de départ. Ainsi l'analogie plus grande des sons primitifs du celtique ou gaëlique avec ceux du sanscrit vient à l'appui de la priorité qui résulte de l'ensemble des faits. Cette antique famille (les Celtes), dit M. Eichhoff, fut la première séparée et, par conséquent, la plus éloignée de son origine asiatique. En général, la différence du germain et du gaël porte sur les mots qui ont dû venir à la suite d'une civilisation déjà commencée, tandis que l'identité porte sur les mots exprimant les premiers objets qui ont frappé les sens. (Extrait de l'ouvrage de M. de Brotonne.)

dans les langues teutoniques, le jour du Tonnerre, Donnerstag ; le vendredi est le jour de Vénus, freytag ou friday; en allemand et en anglais, jour de Frigga ou *Freya*, femme d'Odin, dont certains attributs étaient ceux de Vénus : les Goths l'invoquaient dans leurs amours; samedi, jour de Saturne, porte en gaulois le nom de Sadurn.

La route parcourue par les Gaëls a sans doute été la même que celle des Germains, leurs successeurs; mais aucune tradition n'en a parfaitement conservé le souvenir (1), non plus que des luttes plus ou moins vives qui eurent lieu entre ces deux essaims, et dont l'issue fut la défaite des premiers et leur apparition sur les frontières d'Italie, sous Tarquin l'Ancien, six siècles avant J.-C. Tite-Live rend compte de cet évènement en termes fort explicites : « Six cents ans avant J.-C., dit-il, on vit descendre des Alpes une race inconnue, de haute » taille, remarquable par des yeux bleus, des che» veux blonds, se présentant dans les combats tout » nus et traînant dans des chariots leurs femmes et » leurs enfants. Ils se nommaient eux-mêmes Gaëls, » Gaulois, Celtes (blonds ou forts). » L'absence de

(1) Au VIIe siècle avant J.-C., les Gaëls se trouvaient encore en Macédoine et au delà du Bosphore. Il restait aussi des traces de leur passage du temps des Romains; Tacite mentionne, en Germanie, quelques peuplades parlant gaulois et payant un tribut aux Germains.

renseignements exacts sur la direction qu'ils avaient suivie fut cause d'une grave erreur : l'Italie, les voyant pénétrer par sa frontière septentrionale, crut sans hésiter qu'ils avaient dû venir du nord. Nous verrons bientôt cette invasion des Gaulois, en Italie, suivre à quarante ans d'intervalle, celle des Scythes (Slaves du Midi) en Europe, et se lier ainsi à une révolution survenue dans l'Asie occidentale.

Le troisième essaim qui s'avança en Europe sur les traces des Gaëls fut l'essaim germanique. Des observations fondées sur la diversité de religion et de langue de ces peuples nous ont déjà donné lieu de croire que le peuple germain avait demeuré dans le berceau commun, plus longtemps que les précédents. Les Germains offraient des chevaux au soleil comme le faisaient les Perses et les Massagètes (Alains); le sabéisme faisait le fonds de leur religion : une autre preuve péremptoire, c'est que, lors de ses conquêtes en Asie, Sésostris rencontra des tribus dont le type était germain (1). La mise en marche de cette race ne serait autre, d'après cela, que cette irruption des Amazones (1400 avant J.-C.) dont parle la mythologie grecque. En citant les

(1) Parmi leurs diverses espèces de versification, les Persans modernes en ont une qui ressemble beaucoup à celle des anciens Germains du nord. Un hasard n'a pu faire naître à la fois dans deux contrées éloignées l'idée d'un rhythme si singulier. Malte-Brun emprunte lui-même

progrès des Germains dans les principes sociaux; Tacite ajoute encore à notre conviction sur l'époque de l'émigration de ces peuples en Europe : « S'ils » ont opposé, dit-il, une si sérieuse résistance aux » Romains, ce n'est pas à leur constitution physique » qu'il faut l'attribuer, mais à la puissance primitive » des idées d'ordre social profondément enracinées » chez eux. » L'unité, la pureté de la famille, l'adhérence des parentés, qui relevait de sa déchéance la parenté par les femmes, en reconnaissant, dans certains cas, la valeur des liens de consanguinité, le sentiment de justice, combinés avec des passions énergiques, souvent même barbares, avaient produit chez eux la loi intermédiaire de l'honneur. A tous ces traits d'une civilisation déjà avancée, comment ne pas reconnaître un séjour prolongé dans les contrées lointaines, dépositaires des premiers efforts de l'humanité? Ce groupe mit huit à neuf cents ans à arriver jusqu'au Dniester et au Pruth : pendant cette période de siècles, il s'empara de tout le pays compris entre l'Oural et les monts Karpathes (Krapacks), formant la Russie méridionale de nos jours, et refoula les Gaëls sur les Finnois; ceux-ci, acculés vers les rives de la Vistule, se rompirent sous ce choc et se dispersèrent dans le nord, en Laponie, en Fin-

cette observation à l'ouvrage de Francis Gladwin, sur la littérature persane. (De Brotonne, tom. Ier.)

lande, en Carélie, en Esthonie, où ils sont connus des Russes sous le nom de Tchoudes (1).

Avant de décrire plus amplement les détails de cette révolution, il est essentiel d'amener sur la scène le quatrième essaim, celui des Slaves, dont nous avons déjà fait pressentir la marche. Un tel tableau exige, au plus haut point, de l'ordre et de la méthode : c'est le seul moyen d'assigner à toutes ces émigrations leur véritable caractère ; de les représenter alternativement comme causes et effets et de se rendre compte du retentissement de chacune d'elles sur une ligne de peuples échelonnés et en contact, sans qu'ils eussent pour cela conscience de la vie l'un de l'autre. L'arrivée des Slaves en Europe, leur dispersion dans ces contrées, depuis lors toujours occupées par eux, vont devenir pour nous un pivot auquel se rattacheront naturellement les déplacements antérieurs.

Cette race se divisait en deux groupes : les *Scythes* ou *Slaves proprement dits*, de couleur

(1) Le savant auteur de l'*Histoire des Francs*, M. Moke, qui nous a servi de guide dans la manière d'envisager l'émigration des premiers peuples en Europe, s'est trompé en avançant que le refoulement des Gaëls sur les Finnois rejeta une partie de ceux-ci dans le midi de la Hongrie. Nous démontrerons plus tard, d'après M. Klaproth, que la présence de la race finnoise en Hongrie, est bien postérieure à cette première dispersion ; car elle a été, à la fin du IX[e] siècle, produite par le refoulement de la fraction des Finnois qui, dès l'origine, avait opéré sa retraite vers les monts Ourals.

brune, et les *Slaves blonds ou Sarmates*. Le long séjour des premiers en Orient est attesté par le témoignage d'Hérodote, qui nous a conservé le nom de leurs dieux : or, ces noms, restés seuls persans tandis que tous les autres sont slavons, prouvent que les Slaves appelés Scythes s'étaient détachés de leur croyance primitive pour adopter celle des Perses avec lesquels ils avaient eu longtemps des relations de voisinage. Bien plus, cette alliance de la langue slave avec le zend, langue sacrée des Perses, n'avait pu avoir lieu qu'en Asie, puisque ces derniers ne se sont jamais éloignés de ces contrées, et n'ont jamais imité les autres nations indo-germaniques dans leurs émigrations. D'un autre côté, il n'est pas possible de confondre les Slaves avec les Germains, malgré quelques traits de ressemblance, conséquence de leur origine commune et de leur passage successif sur une même terre. Toutes les observations établissent entre eux une distinction formelle : leurs langues, basées, il est vrai, sur des racines communes, se sont développées dans des directions différentes ; leurs mœurs aussi portent un cachet particulier. Les habitudes asiatiques semblent prévaloir surtout dans le sort réservé aux femmes slaves, et établissent entre les deux nations une barrière infranchissable, que viendrait encore

fortifier, au besoin, la haine qu'elles se portent réciproquement de nos jours.

Les auteurs grecs de l'antiquité vont nous aider à fixer le point de départ des Scythes (seul nom sous lequel ils connussent les Slaves). Ils rapportent, sur la foi des traditions égyptiennes, que le nom de *Sketho*, étymologie du mot *scythe*, était donné à certains peuples d'Asie, s'appelant eux-mêmes Skolotes, vaincus par Sésostris près de la mer Caspienne au *Nord-Est* de la Perse. De là la dénomination de Scythie appliquée improprement par les Grecs aux pays situés au nord et à l'est du Caucase jusqu'à l'Inde : de là, la confusion de leurs récits, au sujet des peuples d'origine diverse, disséminés dans ces contrées ; confusion d'autant plus excusable que tous semblaient appartenir à la même famille par l'identité de mœurs, la vie nomade, les habitudes pastorales, la manière de faire la guerre, l'usage d'arcs et de flèches.

La race entière des Slaves n'effectua pas en même temps son mouvement vers l'Europe : chacune de ses deux fractions y pénétra par des points différents et à un intervalle de plusieurs siècles. La révolution qui, suivant les inscriptions égyptiennes, écrasa, 1500 ans avant J.-C., *la plaie des Sketho* en Asie, décida le refoulement vers l'Occident des Germains

dans le Nord, et des Slaves (Scythes) au Midi. A partir du siècle suivant, s'établit la suprématie, depuis lors presque continuelle, de la monarchie assyrienne et de celles des Mèdes et des Perses, qui se formèrent de ses débris. Après avoir traversé l'Asie-Mineure, les Slaves méridionaux ou Scythes se réfugièrent en Europe : les Grecs anciens en ont gardé un souvenir parfait. Avant la guerre de Troie (événement correspondant à peu près à l'an 1290 avant J.-C.), les Troyens et les Mœsiens, dit Hérodote (1), passèrent le Bosphore, entrèrent en Europe, et, après avoir soumis la Thrace, s'avancèrent jusqu'en Thessalie (province au sud de l'ancienne Macédoine). Devenus voisins des Grecs, qui depuis l'établissement de leurs cités avaient échangé le nom de Pélasges contre celui d'Hellènes, ils reçurent d'eux le nom de Thraces : Rome leur donna plus tard les dénominations diverses de Pannoniens, Mœsiens, Daces (2), etc.; Homère aussi les désigne d'une manière assez caractéristique en appelant *galactophages* (buveurs de lait) les peuples qui, avec toutes les habitudes des nomades orien-

(1) Hérodote vivait vers le milieu du v[e] siècle avant l'ère chrétienne.

(2) La Pannonie comprenait l'Autriche et la Hongrie ; la Mœsie était le pays situé sur la rive droite du Danube, correspondant à la Boulgarie et à la Servie, de nos jours ; enfin la Dacie occupait ce vaste territoire compris entre les monts Karpathes (Krapacks) et le Pont-Euxin ou mer Noire.

taux, habitaient la Thrace, lors de la guerre de Troie (1).

Ces peuples, répandus sous le nom de Thraces, des sources du Danube à son embouchure et des monts Karpathes au Caucase, se sont depuis transformés en Slaves (2) : tous les mots thraces conservés et connus sont encore slavons; il paraît même qu'il existe d'anciennes inscriptions daciques, intelligibles pour les Slaves actuels. Les Hongrois appelèrent aussi Ratz ou Thraces les Slaves des provinces illyriennes. Il existe en outre, parmi ces peuples, des traditions qui leur représentent l'Asie comme leur berceau; plusieurs même portent encore l'ancien costume des Mèdes. L'identité des Thraces et des Slaves méridionaux ou Scythes nous paraît, d'après cela, incontestable, et leur passage du détroit doit avoir eu lieu de 13 à 1400 avant J.-C. Leur marche fut lente et assurément semée

(1) Homère s'exprime ainsi dans son Iliade, chap. XIII : « Jupiter, » ayant conduit Hector et les Troyens près de la flotte, les y abandonne à une suite de travaux et de peines; il détourne ses yeux » éclatants et les arrête sur la terre des Thraces, abondante en coursiers, et sur la race fameuse des galactophages et des hippomologues » (qui traient les juments), les plus justes des hommes, qui, ne vivant » que de lait, parvenaient aux dernières bornes de la vie humaine; » vêtus de peaux d'animaux, ils menaient une vie errante, changeant de » pacages selon les saisons et traînant avec eux, sur des chariots, » leurs habitations mouvantes. »

(2) Sous les noms d'Illyriens, de Bosniens, de Bohémiens, Serviens, Boulgares, Venètes et Petits Russes.

d'obstacles : pour s'emparer de cet immense territoire ouvert devant eux, il leur fallait vaincre la famille pélasgique : des luttes nombreuses s'engagèrent; le terrain fut disputé pied à pied. Les populations pélasgo-celtiques furent enfin acculées dans les péninsules Grecque et Italique; et 800 ans avant J.-C., on voit les Vénètes, les plus avancés du côté de l'Italie, trop faibles pour résister à la compression, chercher dans l'agriculture des moyens d'existence et renoncer pour toujours aux habitudes de l'existence nomade (1).

(1) L'ordre dans lequel les diverses populations ont pénétré en Italie paraît être celui-ci : Illyriens, Ibères, Celtes, Pélasges et Toscans. C'est à ces cinq branches, qui, à l'exception des Ibères, ont la même origine, pélasgo-celtique, qu'on doit rapporter tous les rameaux qui se mêlèrent et se confondirent dans la suite. Selon toute apparence, les premiers émigrants entrèrent en Italie 15 à 1600 avant J.-C., par le passage qui, au nord, conduit de la Carniole au Frioul. On retrouve les traces de cette émigration dans les habitants du royaume de Naples, appelés Liburni et divisés en trois branches, les Apuli, les Pediculi et les Calabri.

D'autres peuples illyriens, les Sicules et les Opiques, parurent bientôt après et furent désignés par les noms des ligues particulières des Sabins, des Latins, des Samnites, des OEnotri et des Itali. Les Sicules, qui passèrent en Sicile vers 1364 avant J.-C., donnèrent leur nom à cette île. Au nord du Pô, le troisième peuple illyrien, les Vénètes, occupaient le *Frioul* et la partie maritime de l'État de Venise; leur capitale était Padoue.

Tandis que ces nations illyriennes s'établissaient en Italie, les Ibères, qui s'étendaient sur les côtes de la Méditerranée, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, pénétrèrent par le passage méridional environ 1500 avant J.-C. Ils s'établirent sur le territoire de l'ancienne Ligurie, aujourd'hui l'État de Gênes; de là ils peuplèrent la Toscane, le La-

L'influence des Sarmates, fraction la plus nombreuse de la race slave, ne commence à se manifester, en Europe, que bien postérieurement à celle des Slaves méridionaux appelés Scythes. Plusieurs siècles s'écoulèrent depuis leur sortie d'Asie (environ quatorze siècles avant J.-C.), jusqu'à leur arrivée sur la rive droite du Tanaïs (Don). Hérodote donne à la fraction de ces Slaves, fixés de son temps sur les bords de ce fleuve, le nom de *Scythes royaux*, les

tium et la Campanie. Quelques uns s'avançant au midi passèrent en Sicile; d'autres arrivèrent, d'île en île, jusqu'en Corse. Thucydide dit positivement que, les Sicani, qui précédèrent les Sicules Illyriens, dans la possession de la Sicile, étaient originaires d'Ibérie.

Aux Illyriens et aux Ibères succédèrent des tribus celtiques, désignées par Pline sous le nom d'Umbrici, lesquelles, sorties du nord de la Grèce, dans le temps où ce pays commença à se policer par le mélange des étrangers avec les habitants, pénétrèrent par les gorges du Tyrol et du Trentin. Maîtresses de l'Etrurie, elles en furent chassées par les Toscans, et ceux-ci le furent à leur tour par les Gaulois vers 600 avant J.-C.

Les Toscans ou Étrusques étaient originairement le même peuple que les Rhæti, anciens habitants du Trentin et des Alpes du Tyrol. Leur apparition tardive en Italie est désormais incontestable. « Quelle » que soit l'ancienneté du nom des Étrusques, dit *Niébuhr* (*Hist. ro-* » *maine*), il est certain que le peuple qui le porta n'exista avec ses » arts et sa civilisation qu'après l'établissement d'autres peuples. » La conquête de l'Etrurie par les Toscans remonte à l'an 1000 avant J.-C., ce qui correspond assez bien à l'époque où les *Sicules* passèrent en Sicile.

Les inscriptions étrusques, la manière de supputer les temps, annoncent une civilisation plus avancée et des rapports frappants avec les Orientaux et particulièrement avec les Phéniciens; d'où l'on peut conclure que ce peuple navigateur a fait en Italie ce qu'il a fait en Grèce; fondé des colonies qui, mêlées aux habitants primitifs, pro-

distinguait ainsi des nomades campés plus à l'occident avec leurs troupeaux dans les plaines du nord de la Crimée : d'autres Scythes enfin se livraient à l'agriculture sur les rives fertiles du Borysthène (Dniéper) et s'étendaient jusque vers Kief. Dès 6[illegible] avant J.-C. les Cimmériens, de race germanique, refoulés par les Slaves, avaient abandonné la Crimée où ils laissèrent des ouvrages de défense vraiment cyclopéens, et s'étaient rejetés sur les Gaels qui, à leur tour, pénétrèrent en Italie, comme on l'a rapporté précédemment, sous le règne de Tarquin, 600 avant J.-C. Pendant près d'un siècle, cette invasion continua, et des peuplades assez nombreuses vinrent occuper successivement toute cette vaste plaine formant aujourd'hui le royaume lom-

duisirent un progrès nouveau. De l'époque de la guerre de Troie, (1190 avant J.-C.) à remonter à l'arrivée d'Inachus en Grèce (1970 avant J.-C.), il y a environ sept siècles, pendant lesquels on ne peut supposer que les Grecs policés par les Phéniciens soient restés sans communication avec leurs voisins; cela serait en opposition avec le caractère connu des Grecs et des Phéniciens.

Pour l'Italie comme pour la Grèce, quoique avec moins de documents historiques, on peut donc considérer la civilisation comme phénicienne. Le savant académicien de Fourmont récapitule ainsi cette opinion développée dans ses *Réflexions critiques sur les histoires des anciens peuples* : « Les Latins tenaient leurs grands dieux de la » Grèce ; la Grèce tenait les siens d'Egypte ; l'Égypte était composée » des peuples chaldéens, phéniciens et arabes. Or, le sabéisme de ces » peuples se liait avec celui de la Perse qui, lui-même, était une altération de la religion de l'Inde. » Il y a évidemment entre tous ces peuples identité d'origine. (M. de Brotonne, *de la Filiation des peuples*.)

bardo-vénitien. A la même époque, d'autres masses gaëliques ou celtiques fondaient sur les Gaules, dont la race ibérique, beaucoup plus civilisée, occupait la partie méridionale, et sur l'Espagne, où l'on n'a pu encore recueillir les traces de leur séjour. Quant à l'irruption des Gaëls (Gaulois) en Italie, les détails de cet évènement sont présents à l'esprit de tout le monde : on se rappelle l'impression produite sur les peuples de cette Péninsule par la haute stature de ces étrangers ayant à leur tête Bellovèse; la lutte terrible qui s'engagea, enfin la prise de Rome après deux siècles de combats acharnés (390 avant J.-C.).

Les Grecs, contemporains de la disparition des Cimmériens, tombèrent dans une erreur analogue à celle des Romains, lorsque ceux-ci virent leurs frontières attaquées par les Gaëls : ils crurent que ces Germains avaient fui d'Europe en Asie, où ils se seraient ensuite dispersés. La vérité fut plus tard éclaircie : on reconnut que l'essaim germanique avait dû occuper un territoire équivalent à celui où il a été plus particulièrement étudié, entre la Vistule et le Rhin, c'est à dire à toute la Germanie, et que, formant une masse considérable, il n'avait pu rétrograder en Asie, puisque les Slaves étaient alors en possession du passage étroit et difficile du Caucase. Les Cimmériens, comme les autres branches de leur

race, avaient donc aussi fait route vers l'occident et s'étaient répandus jusqu'en Danemarck, où ils furent connus sous le nom de Cimbres. Quelques tribus se portèrent ensuite sur l'Elbe et le long de la côte : leur position entre le Teuton à l'ouest, le Suève au midi, le Goth et le Vandale au nord et à l'est, doit les faire regarder comme le noyau de la souche germanique.

Tandis que l'arrivée des Slaves du nord au centre de l'Europe produisait un ébranlement général, à la suite duquel les Gaëls se précipitent en Italie, dans les Gaules, en Espagne, la race entière des Germains amoncelés par degrés vers la Vistule, continuait son mouvement vers l'ouest, comme le prouve le déplacement des Cimbres, des Teutons, des Nerviens, des Trévires. Au temps d'Auguste, le Germain acculé, n'ayant plus l'occident ouvert devant lui, s'arrêta, soutint le choc, et par une réaction heureuse força les Slaves à battre en retraite jusque dans le nord de l'Europe. Ces combats, cette compression furent pour lui la source d'un progrès important; des nations mieux organisées, telles que les Goths et les Bourguignons, apparurent et constituèrent une force redoutable. Une partie des Slaves fut aussi bientôt asservie par les Goths, qui promettaient de reconquérir leur précédente patrie à l'est, lorsqu'un nouveau flot finnois, celui des Huns, pour-

suivi à son tour par les Turcs, ainsi que nous le raconterons dans un des chapitres suivants, s'élança avec impétuosité des monts Ourals, où il s'était réfugié, lors de la première émigration. Entraînant jusqu'à l'Elbe les populations qui se trouvèrent sur son passage, ce flot rejeta, au vᵉ siècle après J.-C., la moitié de la race germanique à l'ouest du Rhin et au sud du Danube, où le choc impétueux de cette masse contribua à renverser l'empire romain. C'est aussi de cette époque que datent l'établissement des Francs dans les Gaules, celui des Goths en Provence et en Espagne et l'apparition des Slaves sur les rives de l'Elbe.

Ici s'arrête pour nous le tableau des premiers pas des peuples indo-germaniques, depuis leur sortie d'Asie. Nous abandonnons à de plus érudits le soin de pénétrer plus avant au milieu de ces routes vierges, au risque de se laisser égarer par des illusions que l'imagination aime tant à caresser. Modeste vulgarisateur, nous voulons éviter un esprit de système qui pourrait nous conduire dans le champ de l'erreur, et rester sur un terrain de critique rationnelle et méthodique plutôt que de création fougueuse.

Si l'on ne peut préciser les faits précédents sur lesquels les études de l'homme ne se sont point encore assez appesanties, on ne saurait du moins refuser

de croire aux mouvements généraux d'émigration qui viennent d'être tracés sommairement. Les analogies de langage, de croyances des premiers peuples sont telles qu'il n'est pas possible de se soustraire à l'évidence des rapprochements qui ont dû exister entre eux : les traditions anciennes établissent toutes entre ces peuples des rapports que leur chronologie interprétée et leurs langages comparés fortifient. Comment, à l'aspect de ces évolutions périodiques, qui font jaillir tant de peuples d'un berceau commun, n'être pas frappé de cette sagesse providentielle dont l'action calme et lente, qualité inhérente à tout ce qui doit être grand et de longue durée, préside à ce merveilleux enfantement, soutient et éclaire peu à peu la raison humaine, trop grossière et trop voilée dans son enfance pour se passer de langes protecteurs! Qui n'admirerait cette régularité solennelle qui donne le caractère d'une loi constante aux refoulements décrits plus haut et à ceux dont il nous reste à exposer les phases principales!

La dispersion des premiers peuples au nord et à l'est de l'Asie est couverte d'une obscurité malheureusement bien profonde encore : on est réduit, sur ce terrain, à interroger de faibles matériaux pour surprendre les secrets des premiers âges du monde. L'ethnographie fait faire cependant chaque jour à

cette question d'immenses progrès; M. Klaproth est parvenu déjà, dans son *Asia Polyglotta*, à tracer un tableau généalogique presque complet des familles qui peuplent la plus grande partie de l'ancien continent, et dont le nombre, reconnu d'après cette base, s'élève à 23. Cette étude profonde de la comparaison des langues a fait connaître aussi que, depuis le temps d'Hérodote jusqu'à l'ère chrétienne, la population de tous les pays situés au *nord* du Caucase, de la mer Caspienne, de l'Oxus et dans une partie de l'Asie centrale, se composait presque entièrement de tribus d'origine indo-germanique, puisqu'elles parlaient des langues dont la plupart des racines se retrouvent dans le sanscrit, le persan, les idiomes germanique, slave et autres appartenant à la même souche. Ces tribus étaient sans doute des branches détachées de ces grands essaims dont nous avons esquissé la marche vers l'occident. Plusieurs d'entre elles s'étendaient bien au delà des monts Altaï et avaient atteint les confins de la Chine : elles y vivaient dispersées parmi les hordes, ancêtres des Turcs et des Tubétains. Les Parthes ou Asi (1), les Bactriens, les

(1) L'histoire des dynasties parthes et des princes qui ont régné en Perse depuis la mort d'Alexandre, c'est à dire depuis le IIIe siècle avant J.-C. jusqu'au IIIe siècle de notre ère, consiste, chez les historiens mahométans de ces contrées, en une liste de rois très incomplète et sans chronologie; nous ne trouvons d'ailleurs, sur cette période, que

Sogdiens (1), les Gètes et Massagètes (Gètes éloignés), connus plus tard sous le nom d'Alains, les Ou sun, les Ting ling et les Kian kuen sortaient tous de cette grande souche (2).

Au nombre des peuples indo-germaniques, les plus orientaux dont les Chinois aient eu connaissance étaient les Ou sun. Les Hioung nou, ancêtres des Turcs, profitant, pour reconquérir une partie de leur puissance, d'une révolution survenue en Chine, les chassèrent, vers le commencement de l'ère chrétienne, du pays qu'ils occupaient à l'ouest du cours supérieur du Houang ho et les forcèrent à se réfugier au nord des monts Thian chan où se trouvaient déjà les Grands Yue tchi (peuplade tubétaine), rejetés sur ce territoire par les Hioung nou un siècle et demi auparavant : ces deux peuples ac-

de faibles renseignements chez les Grecs; il est donc difficile de rien préciser sur les premiers pas de ces peuples. On peut toutefois affirmer jusqu'à un certain point que les Parthes furent originairement une tribu scythique ou slave, qui, sortie de la Bactriane, vint s'établir au sud de la mer Caspienne. (Klap., *Mémoires sur l'Asie-Centrale.*)

(1) Il existe peu de documents sur l'origine et sur la parenté des Bactriens et des Sogdiens, longtemps possesseurs de la partie méridionale du Turkestan actuel : nul doute cependant qu'ils n'appartinssent à la race slave. Nous savons aussi, d'une manière positive, qu'au IIe siècle de notre ère, ils furent chassés de leur pays par d'autres peuples orientaux, précipités les uns sur les autres à la suite de guerres terribles. (*Idem.*)

(2) Avant l'ère chrétienne, on parlait à Khotan, ville de l'Asie-Centrale, le sanscrit ou une langue qui lui ressemblait beaucoup. (De Rémusat, *Hist. de Khotan.*)

complirent ensemble leur retraite vers la Transoxiane et y fondèrent un empire. Lors d'une nouvelle émigration des Grands Yue tchi au IIIe siècle, vers le Kaboul et le Kandahar, les Ou sun restèrent en Transoxiane et devinrent, à la fin du VIe siècle, vassaux des Thôukhiu (Turcs), maîtres de ces contrées. L'extérieur de ces Ou sun différait totalement de celui des nations voisines : ils avaient les yeux bleus, la barbe rousse : ils formaient douze mille familles et mettaient sur pied 188,000 soldats ; au dessous des deux chefs supérieurs qui les gouvernaient, existaient plusieurs emplois sur lesquels les Chinois donnent des détails qui prouvent un commencement de civilisation. Du reste, leurs mœurs étaient aussi barbares que celles des Hioung nou : comme eux ils vivaient en nomades, et l'entretien d'un grand nombre de chevaux constituait leur principale source de richesses. Leurs relations avec les Chinois datent de 126 avant J.-C. : ceux-ci, inquiétés par les Hioung nou, cherchaient alors à opérer une diversion et à leur susciter des ennemis sur un autre point. Ces évènements seront rapportés plus au long à leur place chronologique.

Les Ting ling, autre nation blonde ou rousse, aux yeux bleus, semblent aussi avoir été connus fort anciennement, car les historiens chinois les citent, vers l'an 100 avant J.-C., comme possédant des terres

au nord des Ou sun, à l'ouest du lac Baïkal, sur les rives de l'Ob et de l'Irtyche supérieur, et plus à l'occident, au *N.-E.* et au nord de la Sogdiane : leur nom signifiait, dans la langue des Ou sun, *Ancien, Doyen.* Ces tribus Ting ling, soumises d'abord aux Hioung nou, se révoltèrent à diverses reprises contre eux : à l'époque de la destruction de ces derniers et de celle des Sian pi leurs successeurs, elles recouvrèrent leur indépendance et formèrent quelque temps une nation forte et belliqueuse. Au VIe siècle de notre ère, lors de l'élévation des Thoukhiu ou Turcs, elles furent repoussées vers l'occident et dans la suite se fondirent insensiblement avec les Kian kuen.

Ces Kian kuen étaient campés au nord de Kharachar entre les monts Tchian chan et Altaï jusqu'à l'Irtyche et l'Ob : ils étaient tous de haute stature, avaient des cheveux roux, le visage blanc et la pupille des yeux verte. Une chevelure brune passait chez eux pour un mauvais pronostic et ceux qui avaient des yeux noirs étaient regardés comme descendant d'une famille chinoise, reconnue souveraine légitime vers 97 avant J.-C., sans doute par droit de conquête. Leur population s'élevait à quelques centaines de milliers d'habitants, pouvant mettre sur pied 80,000 soldats d'élite. Les hommes étaient très courageux et se faisaient des figures tatouées aux

mains : après leur mariage, les femmes se couvraient également le cou de ces sortes de dessins. L'alliance des femmes Kian kuen avec la nation conquérante des Turcs Ouïgours appelés Hoeïhe produisit plus tard, au VIIIe siècle, une nouvelle race d'où sont sortis les Kirghiz de nos jours.

D'autres peuples indo-germaniques, établis dans l'Asie-Moyenne dès la plus haute antiquité, étaient les Alains : leurs rapports bien constatés avec les groupes germains et slaves leur ont fait donner par M. Klaproth le nom de Sarmato-Goths. Un écrivain de la seconde moitié du IVe siècle de notre ère, Ammien-Marcellin, dit expressément, que ces Alains étaient le même peuple qui, sous le nom de Massagètes, soutinrent contre les Perses, sur les rives du Jaxartes, une guerre dans laquelle Cyrus perdit la vie (520 avant J.-C.). Ce nom de Massagètes s'appliquait, à ce qu'il paraît, à la plus grande partie des peuples de race indo-germanique disséminés, à cette époque, sur les bords septentrionaux et orientaux de la mer Caspienne. Ceux qui se trouvaient à l'Est de cette mer, vivaient en partie, de leurs troupeaux, errants vers l'Oxus inférieur et vers le Jaxartes : les autres, adonnés à l'agriculture, habitaient des villes ou bourgs, d'après le témoignage des auteurs chinois et des historiens grecs. Ces derniers

rapportent qu'Alexandre trouva dans l'Hyrcanie (1), la Bactriane et la Sogdiane, un grand nombre de villes et de bourgs très peuplés, ainsi que des pays riches et bien cultivés.

Cent vingt ans environ avant J.-C., les Chinois, dans une de leurs premières expéditions vers l'occident, ayant rencontré les Alains au N.-O. de la Sogdiane, les désignèrent sous le nom d'Yan thsai, qu'ils changèrent, trois siècles après, contre celui d'Alan ou Alains; répandus jusqu'au Caucase oriental, ils devinrent plus tard limitrophes de l'empire romain. Sous Tibère (14-37 de J.-C.), Suétone les signalait comme habitants de ces contrées, d'où ils ne cessaient de faire des incursions en Perse. Le Daghestan, connu des anciens sous le nom d'Albanie, était donc habité par eux, et il est plus que vraisemblable que les noms d'Alban et d'Alan servirent à désigner le même peuple. L'historien Josèphe et Pompée présentent comme synonymes ces deux noms dont la racine (évidemment le mot, *alb* ou *alp*) signifie en langues germaniques, *montagne*, et indique parfaitement la position de ces peuples dans la partie du Caucase appelée Albanie. Les Ossètes et les Tcherkesses actuels du Cau-

(1) L'Hyrcanie était le pays situé au sud-est de la mer Caspienne, appelée elle-même, par les anciens, mer Hyrcanienne.

case sont les débris des Alains ou Massagètes et en ont conservé l'idiome.

L'essaim finnois s'était, comme on l'a vu, partagé, dès sa première émigration, en deux branches. Nous confessons notre ignorance sur la route précise suivie par la portion qui se dirigea au N.-O. de l'Asie, et sur l'époque de son arrivée vers les monts Ourals : nous savons seulement que ces peuples, confondus avec une foule d'autres, sous le nom vague de Scythes, s'étendaient à l'Est et au Sud jusqu'à l'Ob, les monts Altaï et Thian chan ; et à l'ouest, jusqu'aux bords du Pont-Euxin ; que, d'après la comparaison de leurs physionomies, de leurs mœurs et de leur langue, ils furent les ancêtres des Huns, des Ogors, des Avares, dont nous raconterons les invasions en Europe, aux IVe et VIe siècles, et des Votiaks et des Vogoules, actuellement existants dans les contrées ouraliennes et en Sibérie. Leurs subdivisions étaient nombreuses et variées : on distinguait les Huns, *proprement dits* ; les Akatsires (les Khazars ou Khozars des siècles postérieurs), plus au Sud ; les Ephtalites à l'Est de la mer Caspienne dans le Kharizm. Leurs visages moins basanés avaient fait donner à ces derniers le nom de Huns blancs : du reste, plus policés que les autres tribus hunniques, ils habitaient des villes et s'y adonnaient au commerce. A la fin du Ve siècle, toutes relations avaient

cessé entre les Huns occidentaux et les Ephtalites, alors confondus avec les Turcs Thiele, maîtres de ces contrées. Cette circonstance a été une source d'erreurs de la part de plusieurs écrivains qui ont cru reconnaître dans ces Ephtalites un peuple de race turque, gouverné par des chefs d'origine hunnique.

A la race finnoise appartenaient aussi les Koutrigoures, qui, après la destruction de l'empire d'Attila, devinrent, sous le nom de Boulgares, puissants et célèbres dans l'Europe orientale. Ils avaient leurs habitations au N.-O. du Caucase, sur les bords du Palus-Moeotis (mer d'Azof) et du Kouban; l'étymologie de ce nom fut sans doute le mot Boulgan, sous lequel était alors connu le fleuve Volga, dont ils avaient primitivement occupé les rives (1). Tous les noms propres de ce peuple, conservés par les auteurs du moyen-âge, n'offrent aucune analogie avec ceux des peuples slaves; ils se rapprochent au contraire du Hongrois. La race finnoise comprenait enfin les Avares, les Outourgoures, connus anciennement sous le nom de Huns cimmériens et les Ougours ou Ogors (2), dénomination qui rappelle

(1) Les historiens byzantins ont donné effectivement le nom de Grande-Boulgarie à tout le pays situé entre le Don et le Volga.

(2) Ce mot, qui forme la racine du nom de plusieurs tribus hunniques, signifie, *haut;* il désignait sans doute les montagnes de l'Oural, demeures de ces populations.

celle des Oungri, ou Hongrois. Cette seule ressemblance n'eût point suffi pour ranger ces derniers dans la famille des Finnois; mais des renseignements historiques sont venus depuis confirmer cette première supposition.

Tout fait présumer que l'Asie orientale reçut[1], comme l'Europe et le nord de l'Asie, des colonies dont l'irradiation s'opéra successivement: néanmoins, nous n'avons guère, pour suppléer aux lacunes des traditions sur les mouvements des premiers essaims aux extrémités orientales de ce continent, que des inductions déduites de la marche d'autres peuples vers l'occident. Nous avons vu la civilisation de l'Europe grandir sous l'influence de ces révolutions, et aussitôt notre esprit pose avec timidité et aussi avec quelque logique des lois analogues au développement de la vie des peuples sur les autres points du globe. Il existe bien quelques indices assez précis, mais ils ne semblent pas encore acceptés généralement par tous les juges compétents: ainsi, relativement à l'origine des Chinois, on trouve, dit-on, dans les lois de Manou un passage curieux, d'après lequel une colonie de la branche des Chatryas, caste guerrière de l'Inde, serait venue s'établir au delà des Monts, dans un pays que le texte appelle Maha-Tschin (grande Chine). D'autres preuves se présentent à l'appui de cette opinion. Les Indiens

avaient une division d'un demi-mois lunaire; les Chinois ont aussi l'usage de partager le zodiaque en 24 parties : la période de 60 jours, employée à la Chine, répond également au Roudou ou intervalle de deux mois des Indiens. Au reste, la conciliation des époques de la tradition chinoise et de l'histoire chronologique de l'Inde, n'offre rien d'impossible, en y regardant de près; mais il faut l'avouer, on est loin de considérer ces traditions comme authentiques, chaque savant procédant d'une manière particulière dans ses calculs touchant l'ordre des générations. Une opinion domine cependant, c'est que le rapprochement et le contact des deux races indienne et chinoise, jugés fabuleux ou comme mêlés de fables et de vérités, sont une croyance générale et que les Chinois l'ont adoptée comme les autres. Sous le rapport chronologique traditionnel, les Chinois ne fournissent pas d'autres calculs que les Indiens et les Chaldéens : leurs premières races ou familles semblent copiées sur les mêmes familles et les mêmes époques chez les autres peuples. Leur chronologie, soumise au calcul et au raisonnement, ne conduit pas à une autre antiquité : rien n'en fait enfin un peuple dont les conditions soient en désaccord avec les données historiques générales. On est donc amené à reconnaître, après l'étude des Chinois, qu'il n'y a qu'une seule

civilisation, dont ce peuple est un appendice, et que son berceau paraît être, selon quelques-uns, le sol indien, selon d'autres, l'ancienne Bactriane.

Des savants du XVIIIe siècle ont cru aussi découvrir, dans les rapports de l'ancienne écriture chinoise avec les hiéroglyphes égyptiens, une preuve manifeste du contact de ces peuples à une époque fort reculée. L'un d'eux, M. de Mairan, membre de l'Académie, dans sa lettre au père Parennin, en 1735, appuie l'opinion que les Chinois pourraient bien être une colonie égyptienne et base son raisonnement sur la comparaison des peintures symboliques de chaque pays : il indique, pour la date de ce mouvement, l'époque des conquêtes de Sésostris en Asie. Ce système soutenu depuis en 1764 par le célèbre orientaliste de Guignes le père, suivant lequel tout procédait de l'Égypte, jusqu'aux caractères indiens, importés à la suite des conquêtes d'Alexandre, est aujourd'hui presque sans partisans : L'étude approfondie des ressorts sociaux des Chinois, détruit toute possibilité d'établir une identité d'origine. On n'a d'ailleurs retrouvé en Chine aucun vestige des doctrines de la métempsycose et de la division par castes, si précieuses et si enracinées chez les Égyptiens et chez les Indiens. On sait, en outre, maintenant que les conquêtes de Sésostris ont eu lieu quatorze à quinze siècles avant J.-C. : or, à cette époque

la nation chinoise existait, car ses traditions écrites remontent à des temps plus anciens. Bien plus, les Égyptiens se servaient déjà de caractères alphabétiques, et il n'est pas naturel de supposer que la colonie n'eût point porté à la Chine son alphabet et lui eût communiqué seulement l'art des hiéroglyphes. Comment d'ailleurs les Égyptiens eussent-ils pu envoyer jusqu'en Chine, vers 1300 ans avant J.-C., une colonie, sans que les peuples limitrophes, les Persans, les Arabes, les Indiens en aient eu connaissance? L'ignorance où l'on serait resté sur les circonstances de son passage au milieu de populations plus nombreuses et plus éclairées, est trop surprenante pour que l'on puisse ajouter foi à cette version.

Quelques missionnaires ont également avancé, avec aussi peu de fondement, que les premiers habitants de la Chine étaient une colonie venue du Sennaar. En formulant une telle assertion, les jésuites ont cédé à l'inspiration d'un sentiment religieux, plutôt qu'ils n'ont été l'expression de la science : ils ont cherché néanmoins à défendre ce système, à le propager et ont soutenu que c'était la seule manière d'expliquer la culture des arts, de l'astronomie, de la musique et de la poésie, chez un peuple peu instruit et de mœurs simples. Préoccupés sans cesse des idées qui avaient servi de base à leur éducation et à leur instruction, les moindres faits leur inspi-

rent les plus étranges conjectures. Les uns annoncent qu'on trouve dans les Kings (livres classiques), et dans les plus anciens ouvrages, des passages si singuliers, des proverbes et des manières de parler si approchantes de celles des livres saints, qu'il est tout naturel d'en conclure que les premiers Chinois avaient fait ou porté avec eux des livres qui contenaient la croyance des premiers âges. D'autres, d'après l'opinion du jésuite Gozani, qui rencontra en 1704 des Juifs réunis en synagogue au centre de la Chine, lesquels faisaient remonter leur arrivée à l'an 200 avant J.-C., affirment que cet évènement se rattachait à la captivité des Juifs, par Salmanasar, à Ninive (721 avant J.-C.), et que les dix tribus d'Israël ayant été depuis dispersées, quelques unes avaient traversé l'Euphrate et avaient bien pu arriver en Chine. Tout l'échafaudage de ce système a croulé devant la précision des annales du peuple chinois, devant l'absence de toute trace d'un semblable mouvement, et aussi devant l'appréciation exacte de ses notions de sciences et d'arts (1).

M. Klaproth, arbitre compétent, digne de la confiance générale, nous semble avoir approché le plus

(1) Dans ses *Recherches philosophiques*, *de Paw* conclut, après de nombreuses observations et une comparaison suivie des coutumes, des croyances, des arts des deux peuples, que l'opinion qui fait venir les Chinois de l'Égypte ou du Sennaar est absolument sans fondement.

près de la vérité. Les Chinois actuels, selon cet auteur, ne sont devenus habitants de ce pays qu'après en avoir fait la conquête sur des populations qui y résidaient dès la plus haute antiquité. Les nouveaux colons vinrent de l'Ouest, à en juger par le lieu où les Chinois placent le premier théâtre de leur mythologie, c'est à dire des montagnes de Nan chan; sortis de cette chaîne, environ trente siècles avant J.-C., ils exterminèrent ou soumirent les tribus barbares qu'ils rencontrèrent sur leur passage. Quelques restes de ces anciens indigènes se sont conservés dans les montagnes de la Chine occidentale, où ils portent le nom de Miao; bien plus, certains passages de livres chinois laissent entrevoir que ces Miao sont de la même souche que les Khiang ou Tubétains.

Le petit nombre de renseignements fournis par les historiens chinois montrent les peuplades tubétaines occupant, dès les premiers siècles connus, la partie occidentale de la Chine. Quelques unes de ces tribus appelées *San miao*, ou les trois Miao, ayant été chassées par les premières colonies chinoises, qui descendaient des Monts Nan chan, furent forcées de se retirer vers les hautes montagnes qui s'élèvent à l'ouest de la province de Chensi, autour du *Khou Khou noor* (Lac Bleu). Leurs descendants reçurent plus tard le nom de Khiang, qui devint chez les Chinois la dénomination générale de

toutes les tribus tubétaines. Ces peuples menaient une existence nomade et entretenaient des troupeaux nombreux : soumis aux seules lois de la violence, ils participaient aux usages et aux mœurs des Barbares environnants. Les premières annales chinoises mentionnent à chaque page les entreprises de ces voisins audacieux et leurs hostilités sans cesse renaissantes (1).

Trois siècles avant notre ère, une peuplade tubétaine, portant le nom particulier d'Yue tchi, occupait le pays compris entre la chaîne du Nan-chan et la partie supérieure du Houang ho : elle y vivait mêlée avec les tribus blondes des Ou sun, et comme elles, ne connaissait que la vie nomade. Ces Yue tchi ayant été vaincus par les Hioung nou, vers 160 avant J.-C., une partie se retira au sud des monts Nan chan, en chassa les Khiang, leurs frères de langue, et s'y établit sous le nom de Petits Yue tchi. L'autre, beaucoup plus nombreuse, appelée par cette raison Grands Yue tchi, s'étant enfuie à l'ouest de l'Asie-Centrale, vint fixer ses habitations sur les bords de l'Ili, où les rejoignirent, environ un siècle et demi après, leurs anciens voi-

(1) William Jones ayant reconnu, d'une manière évidente, que les Tubétains étaient redevables aux Indiens, de leur écriture, de leurs lois et de leur religion, s'est trop hâté d'affirmer que ces peuples sont Indiens. Cette opinion n'offre quelque vraisemblance que depuis l'importation du Bouddhisme au Tubet.

sins les Ou sun, qui, à leur tour, fuyaient les Hioung nou : effectuant, dans la suite, un second mouvement de retraite au delà du Jexartes, ces peuplades d'origine différente, refoulèrent à l'occident les Alains, s'emparèrent de la Transoxiane, de la Bactriane, et y fondèrent (155 de J.-C.) un royaume puissant qui s'étendait à l'ouest jusqu'à celui des Parthes. Plus tard, au IIe siècle, ces Yue tchi, inquiétés de nouveau par les Hioung nou de plus en plus pressés eux-mêmes par les Sian pi, entraînent les Sogdiens et les Bactriens, et vont s'établir en conquérants dans le Kaboul, le Kandahar et dans tous les pays situés sur les deux rives de l'Indus : ces peuples fondus ensemble, et connus des anciens, sous le nom d'Indo-Scythes, sont les ancêtres des Afghans de nos jours.

Pour achever de faire connaître l'emplacement des autres peuples de l'Asie-Moyenne, et faciliter, autant que possible, l'intelligence des révolutions opérées par eux, il nous reste à parler des races Turques, Samoyèdes, Tata (ancêtres des Mongols) Toung hou et Toung nou.

Les Turcs, appelés par les Chinois, douze siècles avant J.-C., *Hian yun*, nom qui fut changé, au IIIe siècle de notre ère, en celui de *Hioung nou* (détestables esclaves), étaient originaires des montagnes du Grand-Altaï. Une révolution extérieure

les ayant chassés de ce territoire, ils se dispersèrent: les uns se répandirent à l'ouest, jusqu'aux sources du Jaxartes et de l'Oxus, c'est à dire jusqu'à la chaîne du Bolor; les autres, suivant la direction du sud-est, vinrent se réfugier près des monts In chan, au nord de la province chinoise de Chensi, et là continuèrent à vivre du produit de leurs troupeaux. Bientôt la fortune leur sourit; ils fondèrent une puissance appropriée à leur organisation nomade, et jouèrent, dans l'Asie-Centrale, un rôle important. Les débris de cette famille ont successivement donné naissance à diverses nations, connues sous les noms particuliers de Thoukhiu, de Thiele ou Kao tche, d'Ouïgours, d'Hoeïhe ou Hoeïhou, de Thoukhi chi, de Ghaznevides, de Seldjoukes, enfin d'Ottomans.

Les Samoyèdes, qui n'ont jamais pu sortir de leur obscurité politique, occupaient le pays au nord de l'Iéniséi supérieur : près d'eux à l'est, dans la Daourie et dans les autres pays voisins du lac Baïkal, étaient campées les tribus nomades Tata d'où sont issus les Mongols. Dans la Mongolie-Orientale se trouvaient les Toung hou, Chan Joung ou *Barbares Toung hou des montagnes*, nom générique de cette race, à laquelle appartinrent les Sian pi, les Ou houan, les Thou khou hoen et les Jeou Jan, issus du mélange des Sian pi avec les Hioung nou : le nom de Sian pi prévalut dans la suite et servit à désigner la race tout

entière. Les peuplades Toungouses, alors appelées Toung nou *Barbares Orientaux*, vivaient disséminées au N.-E. des précédentes, autour du fleuve Amour et de ses affluents; les peuples appartenant à cette souche sont les Khitans, les Mo ho, les Ju tchin et les Mantchous, aujourd'hui maîtres de la Chine (1).

La comparaison des langues nous a aidé à reconnaître les relations qui ont dû exister entre les divers essaims dont les émigrations s'étaient opérées successivement dans les directions occidentale et septentrionale; mais nul n'oserait affirmer encore que le même degré de parenté lie les peuples d'Asie-Orientale et d'Europe. Nous ferons observer toutefois qu'il y aurait quelque hardiesse à la nier complètement, vu la grande quantité de racines indo-germaniques éparses dans les idiomes turcs et mongols et encore plus dans ceux des Toungouses: le mantchou, la langue la mieux formée de toutes celles appartenant à la famille des langues toungouses, va jusqu'à présenter des formes grammaticales en rapport manifeste avec celles de l'allemand.

(1) On recommande au lecteur la plus grande attention pour ne pas confondre les deux mots Toung hou, et Toung nou : afin de mieux constater leur différence, j'aurais pu les indiquer sous les noms de Sian pi et de Toungouses qui ont été, dans chaque race, les tribus les plus importantes; j'ai voulu, avant tout, indiquer les noms tels que l'histoire les présente, sauf à leur substituer, plus tard, ceux qui ont prévalu.

Cette circonstance peut, au reste, fort bien devoir son origine au contact de ces populations avec les tribus de race blonde, qui ont vécu longtemps sur divers points de l'Asie-Centrale. Nous ne prolongerons pas davantage des rapprochements plus ou moins spécieux : notre attention n'est due qu'aux matériaux éprouvés, et notre rôle d'historien ne nous permet ni digressions, ni critiques hors des faits certains, incontestés.

IV.

SOMMAIRE.

La Chine. — Antiquité de ses annales ; origine de son nom. — Les Hioung nou, ancêtres des Turcs ; leurs mœurs ; leur puissance. — Ils repoussent à l'occident les Yue tchi (Tubétains). — Leurs guerres avec les Chinois. — Ils sont battus et refoulés à l'ouest. — Prospérité de la Chine. — De nouveaux peuples, les Sian pi, surgissent au nord-est de l'Asie et chassent devant eux les Hioung nou. — Les Sian pi se divisent et forment plusieurs principautés. — Les Thou-khiu ou Turcs s'élèvent sur les débris de cette puissance (2557 av. J.-C. — 554 de J.-C.).

CHAPITRE IV.

De tous les peuples de l'Asie-Centrale et Orientale, le plus célèbre aux yeux de l'histoire est, sans contredit, le peuple chinois : l'ancienneté de ses annales et de ses débuts dans la carrière de la civilisation, indique qu'il fut le premier constitué à l'état de nation. Ses tribus refoulées par la conquête, une fois acculées aux limites orientales de l'Asie, y trouvèrent un sol arrosé par des fleuves magnifiques, qui, malgré de fréquentes inondations, répondant bientôt à leurs efforts, les y enchaîna et les amena

insensiblement à abandonner leurs mœurs nomades.

Dès la plus haute antiquité, le commerce de la soie (en latin, *sericum*) a eu lieu à travers les contrées centrales de l'Asie, et a porté en Europe la renommée d'un grand empire situé à l'extrémité orientale du continent asiatique ; aussi les Chinois étaient-ils connus des Romains et des Grecs sous le nom de Sères, et leur pays sous celui de Sérique. La désignation de Thsin, donnée à cet empire par la dynastie qui a porté ce nom, et dont l'avènement au trône remonte à 258 avant J.-C., s'est également répandue de bonne heure et a été diversement altérée : Ptolémée l'a traduite par Sinæ ; d'autres géographes ou voyageurs en ont fait Tchina dans l'Inde, et Sin chez les Arabes et en Europe. Ce dernier nom a prévalu chez nous, depuis que les Portugais ont commencé à visiter ces pays lointains, par la mer des Indes. Au moyen-âge, on a appelé la Chine, *Kat hai* du nom des Khitans, alors maîtres des provinces sptentrionales de l'empire (920-1116) : les voyageurs du XIIIe siècle, du Plan Carpin, Rubruquis et Marco Polo la désignent encore ainsi. Quant aux Chinois actuels, ils ne donnent pas à leur pays le nom de Chine, mais celui d'Empire Céleste, de Tchoung koui (Royaume du milieu).

L'histoire certaine ne remonte en Chine qu'au

IXe siècle avant J.-C. Les Chinois ont eux-mêmes établi une distinction assez sage, en appelant les temps antérieurs *Waï ki* (ce qui n'est pas histoire). Il existe cependant des traditions auxquelles l'absence d'authenticité ne doit pas faire refuser toute confiance; ainsi le souvenir d'un déluge survenu, 2293 ans av. J.-C., y a été conservé (1). Avant ce cataclysme, qui semble avoir été particulier à la Chine, les traditions indiquent plusieurs règnes; mais il est difficile de dégager la vérité des fables qui la voilent. Yao est le premier prince dont il soit fait mention dans le Chou king, le plus ancien des livres chinois; son règne remonte à l'an 2557 av. J.-C. Sans nous arrêter à ces temps reculés qui embarrasseraient notre marche, franchissons rapidement l'intervalle de près de trois siècles, qui nous sépare du déluge chinois : à cette époque, l'histoire commence à se dépouiller du merveilleux et à mériter plus de crédit sous le rapport des faits, sans

2557. av. J.-C.

(1) Le déluge mentionné dans la *Genèse* remonte, selon l'historien Josèphe, à environ 3309 ans avant J.-C. Celui des Chinois est rapporté d'une manière assez confuse; ce qu'ils en disent se trouve même placé à une époque à laquelle il est impossible de rattacher l'événement analogue décrit dans la *Genèse*. Il y a lieu de penser, dit de Guignes, que ce déluge n'est autre chose que le débordement ordinaire des fleuves dans un pays peu habité et non entièrement défriché. Le gouvernement chinois consacre encore chaque année des sommes considérables à la réparation des digues des grands fleuves Kiang et Houang ho, dont les crues désastreuses menacent sans cesse d'inonder les campagnes.

devenir néanmoins encore bien exacte sous celui de la chronologie.

2216. av. J.-C. Un prince nommé Yu (2216 av. J.-C.), ayant acquis de l'influence par les services qu'il rendit après la grande inondation, fut proclamé chef des peuplades chinoises dispersées autour de lui, et sa dynastie reçut le nom de Hia. Sous son règne, le pouvoir, jusqu'alors électif, devint héréditaire ; on promulgua de sages réglements, au nombre desquels figure la réforme du calendrier (1). Le territoire fut partagé en neuf provinces, rassemblées en forme de demi-lune : la province de Chensi se trouvait au centre. La principale richesse du pays consistait en troupeaux ; il y avait cependant des terres cultivées par des colons, réunis en groupes de huit familles chacun. Au delà de ces champs ensemencés, commençaient les pâturages abandonnés à la population nomade.

1776. av. J.-C. A la dynastie de Hia (1766 av. J.-C.), qui dura 440 ans, succéda celle des Chang ; son histoire n'est pas moins dépourvue de faits et d'intérêt que la précédente. Une telle stérilité pourrait, à la rigueur, être considérée comme un symptôme de vérité, car les premiers historiens de la Chine, avec l'esprit d'exactitude qui est un type du caractère de cette nation,

(1) Chaque période de soixante-six années constitua, dès lors, ce que l'on appelle le Cycle chinois.

ont mieux aimé avouer l'absence de monuments historiques que de supposer des annales imaginaires.

Vers 1100 avant J.-C., la dynastie des Tcheou fut élevée au pouvoir. A cette époque, la Chine s'arrêtait au nord vers le 41e degré de latitude derrière la chaîne de montagnes qui borde la province de Chensi; au S.-O. et au midi, elle ne s'étendait guère au delà des bords du Kiang. Resserrée d'abord dans les montagnes, et ensuite remplie de lacs et de marais vers la partie orientale, la vallée de ce large fleuve présentait sans aucun doute de grands obstacles à l'établissement des colonies. Ainsi le peuple chinois se trouvait concentré presque entièrement dans la vaste vallée du Houang-ho, comprenant environ 1,100,600 kilomètres carrés, ce qui représente le tiers de la Chine actuelle, et plus du double de la France. Sa population atteignait déjà, dit-on, 21,000,000 d'habitants environ. Les habitants du midi des possessions chinoises, sous le règne des Tcheou, sont représentés comme des Barbares, vivant presque nus, et se peignant le corps à l'instar des Scandinaves. Ils ne furent soumis que vers la fin du IIIe siècle, avant notre ère, et on les regarde avec beaucoup de probabilité comme les premiers habitants de la Chine que chassa devant lui un peuple conquérant descendu des montagnes de Nan chan. Ceux du nord avaient des habitudes moins

grossières ; quelques germes d'organisation sociale s'étaient déjà développés au milieu d'eux. Leur religion se bornait à sacrifier aux bons et aux mauvais génies, auxquels appartenait la haute police du monde. Les esprits des morts devenaient, selon leurs actions durant la vie, ou génies bienfaisants, ou démons ; c'étaient là les seuls êtres auxquels ces peuples rendissent une espèce de culte. Le Bouddhisme n'essaya que bien plus tard de les arracher à
551. av. J.-C. ces superstitions. Vers le milieu du ve siècle (551 av. J.-C.), la civilisation jeta une lueur assez vive sur ce pays, et Koung fou tseu (Confucius), initié à la philosophie des Brahmes, rédigea le Chou king, rangé depuis au nombre des livres sacrés (1).

La forme féodale que Wou wang, fondateur de la dynastie des Tcheou, avait consacrée, et à laquelle il avait dû, sans doute, d'être reconnu chef, ne put longtemps subsister sans que le désordre se

(1) Confucius naquit en 551 avant J.-C.; son *Tchun tcieou ou Chou king* n'est, à proprement parler, qu'un extrait de l'histoire de la Chine, depuis Yao (2557 ans avant J.-C.) jusqu'en 624. Il fondit tous les matériaux antérieurs qu'il put recueillir; car, de son aveu même, plusieurs parties des annales chinoises ne subsistaient plus de son temps ; il en fit un corps de doctrine dont il devint le chef, ce qui lui a valu, depuis, l'admiration et même le culte de la nation chinoise. Ses livres renferment un traité de politique et de morale où chacun peut s'instruire de ses devoirs; ils ont donné, à la vie sociale des Chinois, une impulsion qui, malheureusement, s'est arrêtée quand on se fit une loi de ne rien ajouter à la parole du maître. L'arbre resta debout, mais il ne porta plus de fruits.

glissât au milieu de tant d'États rivaux. Sept principautés s'étaient formées au sein de l'empire et tendaient de plus en plus à s'isoler et à briser les liens qui les tenaient ralliées au même tronc. Des inimitiés éclatèrent; l'affaiblissement des unes amena la prospérité des autres, et vers 258 av. J.-C., le fameux *Houang ti*, chef de la province appelée Thsin, parvint, comme vassal le plus puissant, à s'emparer du trône et à centraliser l'autorité d'une main ferme et habile. Il se fit décerner le titre d'empereur, jusqu'alors inconnu, laissant celui de wam (roi) à ses feudataires. Sa dynastie, appelée Thsin, donna son nom à toute la Chine. 258. av. J.-C.

Le siége impérial fut fixé à Hian yang, ville de la province de Chensi : Houang ti l'embellit avec magnificence, et ordonna de construire sur plusieurs points, des édifices, témoignages de sa grandeur et de sa sollicitude pour les intérêts de ses peuples. Des chemins, des canaux facilitèrent les communications, agrandirent le commerce qu'une paix profonde, succédant à de longs troubles, avait rendu florissant. C'était un spectacle imposant que cet empire, déjà considérable, formant une unité compacte, subdivisé administrativement en trente-six portions, tandis qu'à la même époque à l'occident, les vastes conquêtes d'Alexandre étaient morcelées en plusieurs royaumes.

Depuis bien des siècles, la Chine septentrionale était continuellement exposée aux invasions des peuples de race turque. Ces nomades reçurent, sous les Thsin, le nom de *Hioung nou*, en échange de celui de *Hian yun* qui servait à les désigner antérieurement. On sait qu'après avoir été chassées des vallées du grand Altaï, leur patrie primitive, un grand nombre de ces tribus étaient venues se réfugier au nord de la province de Chensi, près des monts In chan. Ces Hioung nou vivaient là du produit de leurs troupeaux, cherchant des pâturages sur les bords des cours d'eau : dès leur bas âge, ils s'exerçaient à la chasse et à la guerre, portant pour armes des arcs, des flèches, des épées et des lances. Leur tactique consistait à fondre sur l'ennemi, avec toute l'impétuosité de leurs chevaux, à battre en retraite précipitamment, si leur premier choc était repoussé, et à tenter une nouvelle charge dès qu'ils jugaient le moment favorable. Étrangère à tout sentiment de morale, la famille mal constituée n'avait chez ces peuples aucune existence bien reconnue : elle ne portait aucun nom particulier; le chef seul absorbait tout. A la mort de chaque individu, les femmes passaient en héritage aux fils ou aux frères du défunt. Le culte religieux des Hioung nou était grossier; chaque année ils offraient, à l'esprit du ciel, un grand sacrifice de chevaux, de bœufs et de bre-

bis; ils honoraient, comme divinités secondaires, le feu, l'air et l'eau, mais ils n'adoraient qu'un seul Dieu, créateur de l'univers, auquel étaient subordonnés des esprits tutélaires ou nuisibles.

Ces peuplades barbares cherchaient toutes les occasions d'exercer des hostilités sur les territoires limitrophes, et principalement en Chine où les dissentions intérieures servaient souvent leurs desseins. Tant qu'elles restèrent à l'état de tribus isolées, leurs agressions furent peu redoutables; elles étaient d'ailleurs contenues par leurs voisins les Toung hou (Sian pi) à l'est, les Ting ling et les Kian kuen à l'ouest. Douze siècles environ avant notre ère, un prince de la dynastie des Hia s'étant réfugié chez ces populations, encore nommées Hian yun, il réunit sous son autorité un certain nombre de tribus. Ce noyau s'accrut peu à peu, et sous Theou man (200 av. J.-C.), favorisé par la mort d'*Houang ti*, il forma une agrégation considérable. De là date l'histoire de ce peuple, comme nation conquérante: on suit depuis lors, avec certitude, les vicissitudes qui accompagnent son existence, sans toutefois discerner bien nettement la base de son organisation, le degré de civilisation dont il jouit, non plus que les motifs des guerres qu'il entreprend.

Pour mieux s'affermir sur le trône de la Chine, Houang ti se mit en devoir d'arrêter les invasions de

ces Hioung nou ; et après les avoir battus en plusieurs rencontres, il les refoula dans leurs montagnes. Ces avantages augmentèrent sa puissance : bientôt il soumit à sa domination la partie méridionale de la Chine, habitée jusqu'alors par des tribus indociles et à demi sauvages, ainsi que les peuplades tubétaines, appelées Yue tchi, occupant le territoire du Tangout, entre les monts Nan chan et le cours supérieur du Houang ho (247 av. J.-C.). Dès qu'il eut assuré à ses États quelque tranquillité, il s'occupa à
247. av. J.-C. réunir en une seule ligne toutes les murailles partielles élevées séparément par différents princes, afin de préserver leurs frontières des attaques des Hioung nou. Ce travail d'enceinte, destiné à couvrir la frontière septentrionale de la Chine, est connu en Europe sous le nom de Grande Muraille. Le travail auquel donna lieu ce raccordement dura plusieurs années; il ne fut même achevé qu'après l'extinction de la dynastie des Thsin (1).

L'esprit féodal, comprimé plus qu'abattu, ne cessait d'agiter l'intérieur. Houang ti fit face à ce nouveau danger : il combattit énergiquement toutes les révoltes; mais égaré par une sombre défiance,

(1) On donne en Chine, à cette muraille, le nom de mur de 1,000 lieues : cependant elle n'a pas plus de 400 lieues en ligne droite, et les sinuosités qu'elle décrit ne doivent pas augmenter sa longueur de plus de moitié. (De Rémusat, *Mélanges asiatiques.*)

qui est presque toujours la punition d'un pouvoir trop étendu, il poussa la tyrannie jusqu'à frapper d'interdiction l'intelligence, et vouer aux flammes les ouvrages historiques, principalement ceux de Confucius, dont les principes entretenaient, disait-il, un esprit d'opposition parmi ses adversaires. Cet acte de vandalisme, impuissant à produire tous les ravages que le despotisme en attendait, fut heureusement entravé dans ses effets par l'usage déjà répandu de l'écriture : et comme si la civilisation utilisait les obstacles même opposés à sa marche, en même temps que l'empereur menaçait d'étouffer les quelques progrès qu'avait accomplis la nation chinoise, un de ses généraux rendait leur dispersion plus facile, par la découverte du papier, du pinceau à écrire et d'une manière plus facile de tracer les caractères, jusqu'alors composés de traits roides et longs à former (1). On voit de même en Europe, au XVe siècle, l'imprimerie couvrir de sa protection les trésors nombreux dont la prise de Constantinople par les Ottomans pouvait causer l'anéantissement!

La mort d'Houang ti (210 av. J.-C.), après tant 210 av. J.-C.
de guerres, tant de mouvements intérieurs suscités

(1) Ces nouveaux caractères sont ceux qui ont produit l'écriture actuellement usitée, laquelle, malgré sa forme plus élégante, ne diffère que très peu de l'ancienne, pour la composition des groupes.

par la résistance opposée aux réformes, plongea le pays dans une violente anarchie. Des réactions éclatèrent de toutes parts : les descendants de plusieurs rois détrônés saisirent cette occasion de revendiquer leurs droits. Les factions exterminèrent la famille de l'empereur, et ces vastes États furent, encore une fois, démembrés en huit royaumes indépendants.

Les Barbares, qui s'habituaient déjà à considérer la Chine comme une proie promise à leur audace, sentirent combien ce moment était favorable à leurs projets d'agression. En tête se trouvaient les Hioung nou : Theou man, premier tchhen yu (roi), avait fondé au milieu d'eux une espèce de gouvernement qui acquérait chaque jour de la consistance. Son fils *Me the*, profitant des troubles auxquels avait donné lieu la mort d'Houang ti, continua les progrès de Theou man, défit les Sian pi et les Ou houan (1), peuples Toung hou, alors assez puissants en Mongolie; dispersa les Yue tchi (Tubétains), et après avoir poussé très avant sa domination à l'ouest, accourut ravager les provinces septentrionales de la

(1) Les Sian pi habitaient au S.-E. des Ou houan avec lesquels ils étaient en communauté de langue et de mœurs. Leur puissance, qui commence au Ier siècle de J.-C., n'avait, comme toutes celles des peuples barbares environnants, aucune base solide. Leur culte se réduisait à offrir des sacrifices et des hommages aux bons et aux mauvais esprits, au soleil, à la terre, enfin à tout ce qui leur semblait avoir une force individuelle.

Chine. Ce malheureux pays, épuisé par quatre années de dissentions intestines, parut enfin retrouver quelque énergie. Lieou pang, simple soldat, d'un courage et d'une fermeté remarquables, réussit à rassembler un parti formidable : subjuguant ensuite l'un après l'autre tous les petits royaumes par son humanité et sa générosité autant que par ses armes, il ne tarda pas à devenir chef de l'État. C'est lui qui est le fondateur de la dynastie des Han. A peine sur le trône, il essaya de repousser les Hioung nou, mais il ne fut pas heureux dans cette première campagne; son armée ayant été investie, plia devant l'ennemi, et une vaste étendue de ses terres, particulièrement la province de Chensi, fut ravagée. L'année suivante, les hostilités s'étant rallumées, l'empereur, afin de conjurer ce nouvel orage, recourut à une politique prudente, et accepta pour gendre, Me the. Ce fut la première fois qu'on accorda en mariage une princesse chinoise à un chef étranger. Dans la suite, de pareilles négociations se renouvelèrent souvent : celle-ci eut, du reste, un effet salutaire, en ce que les incursions des Hioung nou furent momentanément suspendues.

Depuis l'établissement de la dynastie des Han, dont le règne a été utile et glorieux pour la Chine, l'histoire ne présente plus aucune lacune dans la succession des évènements auxquels cette nation a

pris part : elle la montre exerçant une haute influence sur l'Asie Orientale et Centrale; mêlée aux relations des peuples occidentaux, et faisant avec les Romains le commerce de la soie, par l'intermédiaire des Asi (Parthes), habitant à l'est de la mer Caspienne. C'est aussi sous le règne de cette dynastie que l'on signale l'arrivée en Chine de plusieurs familles juives, et
191. av. J.-C. l'introduction du culte de Bouddha (Foë). Le successeur de Lieou pang (191 av. J.-C.) révoqua la prohibition, lancée vingt-cinq ans auparavant contre les livres anciens, dont on retrouva des fragments essentiels. Ces matériaux furent employés à la recomposition de l'ouvrage sacré du Chou king et servirent, plus tard, à former un corps d'histoire ancienne, qui, dénuée, il est vrai, d'un grand intérêt, porte au moins des marques assez certaines d'authenticité.

Sauf quelques révoltes, quelques incursions bientôt réprimées, l'empire chinois jouit d'une prospérité presque continue jusqu'au règne de Hiao wouti.
165. av. J.-C. A cette époque (165 av. J.-C.), les Hioung nou, rompant les traités existant, et recommençant leurs courses déprédatrices, remportèrent sur leurs voisins des succès signalés. Wouti alarmé, songea alors à rechercher l'alliance des Yue tchi, dans le but de les opposer aux Hioung nou, qui surent, au reste, faire échouer ce plan en arrêtant l'envoyé chargé de cette mission et en le retenant prisonnier. Comprenant tout le

danger d'une telle alliance, et voulant, en outre, la rendre à jamais impossible, les Hioung nou fondirent sur les Yue tchi qui, se dispersant en deux corps, se jetèrent, les uns sur les Khiang, leurs frères d'origine, campés au sud des monts Nan chan, les autres (sous le nom de Grands Yue tchi, par opposition aux Petits restés à l'est), à l'occident sur les rives de l'Ili, au nord des monts Thian chan, où les Ou sun, chassés à leur tour du pays qu'ils occupaient près d'eux, à l'ouest du cours supérieur du Houang ho, vinrent les rejoindre. Deux siècles plus tard, ces deux peuples réunis, continueront ensemble leur retraite et se replieront au delà du Jaxartes, vers la Transoxiane où ils créeront (155 de J.-C.) un établissement assez considérable, au détriment des Alains ou Massagètes, maîtres de ces contrées, qu'ils refouleront en Europe.

Après bien des vicissitudes, l'ambassadeur chinois envoyé près des Yue tchi, parvint à se soustraire à la surveillance de ses gardiens et rentra en Chine, rapportant de sa mission des renseignements essentiels dans la circonstance. Wouti, éclairé par les conseils de son général, qui était resté près de treize ans prisonnier chez les Hioung nou, s'appuya sur les Ou sun au moyen d'une alliance de famille, et se décida à hasarder une campagne. Il partagea ses troupes en deux corps, attaqua vigoureusement

126. av. J.-C. l'ennemi, et dans une bataille décisive (126 av. J.-C.), mit en déroute son aile droite, c'est à dire celle de l'ouest; car, d'après leur ordre de bataille, ces Hioung nou semblaient marcher vers le sud. Cette défaite fut le signal de leur décadence : ils allèrent depuis lors, de jour en jour, en s'affaiblissant. Afin de consolider sa victoire, Wouti s'empressa d'établir au sein de l'Asie-Centrale le siége d'un gouvernement militaire composé de trente-six états particuliers : ce système fédéral créait à la fois une puissance capable de tenir en échec les Hioung nou, considérablement réduits par suite de l'abandon de leurs vassaux, et assurait les premiers rapports réguliers entre la Chine et l'Occident. Wouti y trouva, en outre, la facilité de poursuivre ses succès à l'ouest; il délivra ses frontières de ses ennemis les plus menaçants, et força ceux-ci à émigrer dans une direction occiden-
99. av. J.-C. tale. On fait remonter à cette époque la soumission des Ouïgours (1), petite peuplade turque, originaire

(1) Ce peuple paraît pour la première fois dans l'histoire, en 99 av. J.-C.; alors il portait le nom de Tchhe sse (conducteurs de chars). Une de ses tribus, du nom de *Kia szu* ou *Gouz*, appelée, plus tard, Kaotchang, occupait depuis longtemps le pays de Khamil et de Turfan. Les Chinois, du IIe siècle avant J.-C., l'y avaient trouvée habitant des villes et formant une population d'environ dix mille ames. Trop faibles pour conquérir une existence particulière, ces Kia szu furent alternativement, selon les chances de la guerre, tributaires des Hioung nou et des Chinois.

Quelques auteurs ont voulu attribuer aux Ouïgours de l'antiquité une célébrité extraordinaire; le démembrement de leurs forces, indi-

des bords de l'Orkhon qui, plus tard, se répandit jusqu'aux sources de l'Irtyche et au lac Dzaizang.

Les fruits de la révolution qui livra à Wouti la suzeraineté de l'Asie-Centrale furent immenses pour la Chine. Des relations commerciales, présentant quelque sécurité, s'établirent par cette voie avec le *Mawarannahar* (1), les Indes, la Perse et les peuples situés à l'est de la mer Caspienne, tels que les Alains, connus des Chinois sous le nom d'Yan thsaï : un commerce de soie assez actif, s'établit en outre avec l'Europe. Trois routes unissaient ces points éloignés : l'une à travers le Tubet, appelée route du midi ; la seconde, dite route du nord et

qué par l'histoire des Han, a démenti cette assertion. M. de Rémusat, en outre, a parfaitement démontré les traits de ressemblance de l'ouïgour et du turc, et a fait voir que les quatorze lettres, dont il était formé dans l'origine, ont été empruntées à l'alphabet syriaque, soit immédiatement, soit par l'entremise des Nestoriens. Tout ce qu'il est possible de conclure après cela, c'est que l'ouïgour est des quatre dialectes turcs, actuellement en usage, sinon le plus ancien, du moins le plus anciennement fixé par l'écriture. Les trois autres dialectes turcs principaux sont : le tchakhatéen ou boukharien, celui de Kazan et d'Astrakhan et celui de Constantinople ou des Ottomans, le plus modifié de tous, par suite de l'introduction d'un grand nombre de mots persans et arabes.

(1) On appelait de ce nom la partie du Turkestan où se trouvent Samarkand, Balkh et Boukhara. Ce pays s'accrut à l'est vers le XIIIe siècle, et s'avança jusqu'aux sources de la rivière d'Ili, près des monts Thian chan ; la ville de Bischbalig, dont il ne reste plus aujourd'hui de traces, était alors la capitale de cet empire qui fut un démembrement du vaste héritage de Tchingiz Khan.

longeant la partie septentrionale du désert Gobi jusqu'à la ville de Bischbalig, située au nord des monts Thian chan, entre Turfan et les sources de l'Irtyche; enfin une troisième, dirigée sur le même point à travers le désert; elle se nommait la nouvelle route et devint la plus fréquentée. L'histoire signale aussi à cette époque les premières relations des Chinois avec la ville de Khotan, colonie de l'Inde, dont la population, forte de 19,300 habitants répartis dans 2,300 maisons, était gouvernée par un roi, aidé d'un ministre, de deux généraux, de deux chefs de la cavalerie, et d'un commandant pour chacune des parties occidentale et orientale de la place. Un commerce de *Yu* ou jade oriental et le bouddhisme y étaient, comme nous l'avons dit déjà, très florissants.

Nous voici de nouveau ramenés vers des refoulements successifs, semblables à ceux dont nous avons précédemment tracé l'exposition. Désormais cependant la sphère s'agrandit; la marche des peuples apparaît sur une plus vaste échelle : une *même* loi d'émigration préside aux déplacements des essaims d'hommes, depuis l'Asie orientale jusqu'aux extrémités occidentales de l'Europe. La race indo-germanique ne travaille plus *seule* à la compression des peuples, premier degré de la civilisation ; les masses répandues sur la surface de l'Asie-Moyenne,

vont aussi s'associer à ces travaux préliminaires et continuer, bien longtemps après que les populations européennes seront fixées au sol, des mouvements qui provoqueront l'avènement de notre nationalité. L'établissement en Chine de la dynastie des Han (195 avant J.-C.), ses succès contre les Hioung nou et dans toute l'Asie-Centrale, constituent le fait primordial auquel il faut rattacher la série de révolutions qui ont amené les peuples de l'Asie à se précipiter les uns sur les autres, en suivant, sans dévier, une direction constante.

Ces migrations diffèrent sans doute beaucoup de celles décrites dans le chapitre précédent : la nature du terrain, plus que l'instinct des peuples qui les ont accomplies, explique vraisemblablement cette différence. En Europe, la position se prêtait à une défense combinée; le cours des fleuves, les accidents du sol, son boisement, servaient merveilleusement une tactique défensive et facilitaient la retraite : les premiers mouvements des peuples indo-germaniques durent donc s'exécuter lentement. En Asie, au contraire, chaque révolution a eu le caractère d'un affreux bouleversement : la géographie que nous avons esquissée de ces lieux, en fait suffisamment apprécier la cause. La résistance ne pouvait y être partielle : d'immenses plaines sans culture, sans eau, sans bois, sans habitations fixes et par consé-

quent sans défense, opposaient à l'invasion un faible rempart; une seule victoire suffisait pour les conquérir. Nulle retraite n'était ouverte au vaincu; il lui fallait se soumettre, grossir l'armée de l'ennemi et lui servir d'avant-garde. Privés des liens qui les eussent attachés à leur pays (car l'agriculture donne seule une patrie), ces farouches nomades résistaient mollement; ne connaissant d'autre abri qu'une tente mobile, d'autre propriété que des troupeaux, ils n'attachaient à la terre qu'une valeur passagère : en hiver, toute plaine leur convenait; en été, ils recherchaient une vallée, où ils pussent jouir d'un air frais et où les troupeaux trouvassent une herbe épargnée par les vents brûlants des steppes. C'est donc, en grande partie à cette nudité, à cette stérilité du sol, qu'il faut rapporter la cause de la formation presque subite de tant d'empires, détruits aussi rapidement que fondés.

Les Hioung nou, dont la domination sur l'Asie-Centrale datait de près de trois siècles, ne pouvaient disparaître après une première défaite : ils essayèrent
72 av. J.-C. de se relever par la guerre (72 av. J.-C.), en attaquant d'abord les Ou sun, alliés des Chinois. Leur entreprise échoua; les dix mille cavaliers formant l'expédition furent culbutés, mis en déroute et leurs débris décimés par le froid et la faim. Les peuples voisins s'élevèrent alors contre eux : les Chinois, les Ou sun, les Ting

ling s'élancèrent sur ce champ de bataille où leurs adversaires démoralisés, se trouvaient en outre exposés aux ravages d'une épidémie désastreuse. Tous les fléaux accablèrent à la fois les Hioung nou; ceux qui échappèrent à la peste ou au fer de l'ennemi furent en proie à la famine. Ces premiers sinistres devaient inévitablement en entraîner d'autres; la dissension se glissa au milieu d'eux, et cinq compétiteurs à la souveraineté vinrent encore empirer leur situation, en fomentant la guerre civile. Tant de calamités forcèrent enfin le Tchhen yu (roi) *Hou han sie* à proposer sa soumission (52 av. J.-C.) au gou- 52.
vernement chinois. L'empereur des Han le reçut avec av. J.-C.
distinction et lui permit même de se fixer avec les siens, au nord du Chensi. Il faut, pour comprendre cette autorisation imprudente, savoir que Wouti, dont l'autorité était alors ébranlée par des révoltes intérieures, songeait à réclamer l'appui de ces nouveaux alliés. Les avantages qu'il offrit aux sujets de Hou han sie provoquèrent la confiance du reste des Hioung nou et les amenèrent à solliciter les mêmes bienfaits. Les rivalités entre les chefs de ces nomades cessèrent un instant, et Hou han sie, l'ayant emporté sur ces concurrents, resta seul vassal légitime de l'empereur chinois, son protecteur, qui lui accorda en mariage une princesse de sa famille.

Les évènements qui suivirent, montrent combien

les craintes de Wouti étaient fondées (3 ans de J.-C.). Des intrigues de palais, dont il serait aussi difficile que peu intéressant de démêler l'origine, le précipitèrent
3. de J.-C. du trône et lui substituèrent Wang mang, qui donna à sa dynastie le nom de Sin. Cette révolution eut un retentissement lointain; la Chine, considérée en quelque sorte comme centre d'action, dirigeait déjà les destinées des peuples voisins ou au moins influait considérablement sur leur existence. Les Hioung nou saisirent avec empressement cette occasion de rompre leurs traités avec la Chine et se déclarèrent indépendants : d'autres tribus vassales les imitèrent et accoururent se placer sous la bannière des Hioung nou, leurs anciens maîtres, tandis que les Ou sun rejetés à l'ouest, allèrent rejoindre les Grands Yue tchi sur les rives de l'Ili. Dans cette circonstance difficile, Wang mang, mit en œuvre tous les moyens propres à conjurer le danger : une armée de trois cent mille hommes (1), pénétra par dix routes différentes sur le territoire ennemi et s'avança

(1) On sent l'embarras que l'historien éprouve lorsqu'il doit rapporter, sur la foi d'annales étrangères et anciennes, des évaluations numériques quelconques. Je me borne ici à transcrire simplement le texte, sans en accepter la responsabilité; chacun appréciera ensuite la possibilité d'entretenir, par exemple, une armée de trois cent mille hommes dans un pays stérile et sans autre ressource que des pâturages. Une armée nombreuse était-elle d'ailleurs nécessaire pour réduire un ennemi déjà affaibli?

jusque vers le lac Baïkal. Cette expédition fut couronnée de succès : hors d'état de lutter contre des forces aussi considérables, les Hioung nou rentrèrent de nouveau sous le joug qu'ils avaient secoué : on les divisa aussitôt en quinze tribus, dont le commandement fut donné aux fils et petits-fils de l'ancien Tchhen yu, *Hou han sie*. L'épuisement du trésor, les sacrifices de toute nature, nécessités par la guerre, excitèrent cependant contre l'usurpateur Wang mang de violentes inimitiés, dont ce prince fut victime. L'anarchie reparut; mais, quelques années après, *Kouang Wouti* mit fin à ces convulsions déchirantes : couronné empereur, il rétablit dans sa personne, le règne de la dynastie des Han.

La nouvelle organisation des Hioung nou, resserrés entre les Chinois et les Sian pi, les laissait faibles et désarmés : leur turbulence naturelle, accrue par la privation du pillage, acheva de les précipiter sur cette pente de décadence, où ils se trouvaient depuis leur première défaite; les excursions ne fournissant plus à leurs besoins, ils furent dès lors réduits à s'entre-déchirer (46 de J.-C.) De sanglantes divisions éclatèrent au milieu d'eux, et comme il y a un lien mystérieux entre les agitations morales des nations et les désastres physiques, des nuées d'insectes vinrent dévorer leurs pâturages et causer une famine, malheur le plus affreux que puissent subir des peuples

46. de. J.-C.

étrangers à tout sentiment de prévoyance. Les Ou houan et leurs voisins méridionaux les Sian pi, voyant une occasion favorable de tirer vengeance des Hioung nou, dont ils avaient subi la domination au temps de leur puissance, se ruèrent sur eux, et après les avoir contraints à abandonner le pays qu'ils possédaient au sud du désert Gobi, ils les refoulèrent au Nord-Ouest.

De nouvelles infortunes accablèrent les Hioung nou pendant leur retraite : la mésintelligence des chefs amena le fractionnement de la nation en deux corps. Tandis que le premier continua sa route à l'ouest, un des frères du Tchhen yu, espérant sauver sa vie, se retira à la tête de huit hordes, sur la frontière chinoise où il fonda le royaume des Hioung nou désignés sous le nom de Méridionaux. L'empereur de la Chine, pressentant que la ruine de ce peuple, le laisserait seul, en butte aux attaques des Sian pi, favorisa l'établissement de ces réfugiés et chercha à s'en faire des alliés, contre les entreprises des Barbares de la Mongolie orientale, ou contre les Hioung nou du nord eux-mêmes, que la victoire pouvait ramener un jour. Cette dernière crainte s'évanouit bientôt : de plus en plus affaiblis, les Hioung nou du nord, se virent insensiblement dépouiller de leur territoire par les Sian pi et les Ting ling, jusqu'à ce qu'ils furent tout à fait dis-

persés au N.-O. de l'Asie-Centrale : leur existence, comme corps de nation, cessa vers l'an 93; celle de la fraction réfugiée au midi se prolongea encore jusqu'en 216. Le refoulement des Hioung nou décida en même temps une nouvelle migration des Yue tchi et des Ou sun qui se replièrent vers la Transoxiane.

Mingti, alors en possession du trône de la Chine, 70. désirant conquérir sa part des dépouilles des Hioung de J.-C. nou du nord, menacés d'une dissolution certaine, confia une armée à Pan tchao, avec ordre de poursuivre à outrance leurs derniers débris. Ce général chinois, les ayant vigoureusement repoussés vers le nord, abandonna le soin de terminer les opérations sur ce point, à un de ses lieutenants nommé Teou hian et se portant lui-même à l'ouest, il marcha contre les royaumes de Koutche et de Khotan. Ces deux villes, incapables de se défendre, s'empressèrent de traiter de leur soumission : la dernière renfermait, dit-on, à cette époque, 83,000 habitants. Les Ouïgours se reconnurent également tributaires de la Chine, et Pan tchao créa au milieu d'eux des campements militaires chargés de les surveiller et de les contenir. Les Hioung nou tentèrent inutilement de ressaisir le pays de ces Ouïgours : Pan tchâo, et après lui son fils, les battit dans plusieurs campagnes consécutives et poussa ses conquêtes jus-

qu'aux bords de la mer Caspienne (1). Ces expéditions contribuèrent principalement au développement du bouddhisme en Asie. Favorisée par la facilité des communications avec l'Inde, cette religion se substitua de plus en plus en Chine au culte des idoles et tendit à devenir la croyance populaire dominante. En servant de véhicule aux idées sociales, la guerre semble donc avoir été constamment, chez tous les peuples du monde, l'auxiliaire de la civilisation ; ainsi le choc de plusieurs armées sous les murs de Troie a assuré le règne du polythéisme : les conquêtes d'Alexandre et des Romains ont concouru au triomphe du christianisme, en aplanissant la route devant cette doctrine féconde : Mahomet tenait d'une main un glaive terrible, en même temps qu'il semait autour de lui les préceptes du Koran. Nous verrons au chapitre VIII, Tchinghiz Khan, nouvel instrument providentiel, préparer à son tour sur le vaste terrain de ses conquêtes, la germination des idées progressives du bouddhisme, renfermées jusqu'alors dans le territoire de Khotan, dans quelques monastères tubétains, ou contrariées dans leur expansion en Chine.

(1) Les annales chinoises, d'où ce passage est extrait, veulent sans doute parler de la mer d'Aral, alors confondue avec la mer Caspienne, ainsi qu'on l'a fait observer chap. Ier. Malgré la probabilité d'une pareille supposition, je me suis abstenu d'insérer ici cette rectification ; j'ai consigné fidèlement ce que rapportent les livres anciens,

Teou hian, lieutenant de Pan tchao, accomplit avec succès la mission de terminer la guerre au nord-ouest : 81 hordes de Hioung nou mirent bas les armes et se reconnurent vassales de la Chine (90 de J.-C.). Ce général 90.
poursuivit les autres, sans perdre haleine, jusqu'aux sources de l'Irtyche : là elles se dispersèrent totalement et leur Tchheu yu périt dans la déroute. Les restes des Hioung nou, continuant à refluer sur l'occident, vinrent, après avoir refoulé les Grands Yue tchi et les Ou sun, se réfugier au nord du Turkestan. Toutes les hordes ne purent exécuter une retraite aussi précipitée : quelques unes, dont le bétail était maigre et épuisé par les privations et la fatigue, furent forcées de s'arrêter au nord de Koutche vers les 80° de long. orient., dans les vallées du Thian-chan, et s'y fixèrent quelque temps. Les annales chinoises font mention de ces dernières, auxquelles elles donnent le nom d'*Yue po* ou *Yue pan*. Après avoir essayé d'intervenir dans les querelles de leurs voisins, et cherché plusieurs fois à se relever, en s'appuyant sur l'alliance des peuples puissants du nord-est de l'Asie, on voit tout à coup ces Yue pan disparaître au VIe siècle : la formation à cette époque d'un nouvel empire turc, celui des Thoukhiu, donne lieu de croire qu'ils se sont ralliés à sa fortune.

Les premiers peuples du nord-est de l'Asie, auxquels s'adressèrent d'abord les Yuepan pour obtenir

quelque adoucissement à leur sort, furent les Sian pi : ils se joignirent à eux au nombre d'environ 100,000 (190 de J.-C.). Cet évènement acheva d'accroître la
109. prospérité des Sian pi. Aidés des peuples qu'ils avaient conquis, des Ting ling, des Kian kuen, des Hioung nou et de quelques tribus chinoises, leur domination, pendant le cours du IIe siècle de notre ère, embrassa la presque totalité de l'Asie-Centrale. Deux siècles après leur formation, ils étaient divisés en plusieurs principautés dont l'une d'elles, située au nord de la Chine, portait, à la fin du IVe siècle, le nom de Goei. Durant le IIe siècle, on voit les débris des Hioung nou, occupant les deux extrémités de l'Asie-Centrale, s'agiter et subir de nouvelles convulsions intestines, pronostic d'une ruine irrévocable. Ceux de l'Occident cherchent à entraîner à leur parti les Ouïgours ; mais la discorde détruit cette alliance, et le développement des Sian pi les force bientôt à quitter ces parages et à se diriger vers les monts Ourals. Quant aux Hioung nou de l'est, tributaires de la Chine, une disette les ayant réduits à la misère, ils essayèrent quelques excursions sur les terres de leurs voisins ; vaincus presque aussitôt,
125. ils rentrent promptement dans l'obéissance (125).

Nous avons peu suivi jusqu'à présent les populations tubétaines au milieu de ces commotions. Tant que dura la prospérité des Hioung nou, les

Petits Yue tchi restèrent leurs vassaux ; ils comptèrent même parmi leurs alliés les plus fidèles et ne désertèrent leur cause que lorsqu'une armée chinoise, recrutée parmi les Khiang, autre tribu tubétaine, fondant sur eux, eut rendu toute résistance impossible. Les Grands Yue tchi, toujours plus refoulés vers l'Occident, finirent par se précipiter sur les Alains (100 de J.-C.), et les forcèrent à quitter
les bords du Jaxartes et à s'enfuir dans la direction 155.
de la mer Caspienne. Quelques années plus tard, ces Alains arriveront en Europe entre le Don et le Dnieper.

L'empire chinois se trouvait alors dans un état de grandeur qu'il n'avait point encore connu jusqu'alors ; ses victoires et sa politique lui avaient assuré une influence manifeste sur toute l'Asie-Centrale, et ses relations avec l'Occident prenaient chaque jour plus d'extension. Les peuples voisins de la mer Caspienne, principalement les Asi ou Parthes, leur servaient d'intermédiaires pour introduire leur soie chez les Romains. Ils avaient de ces derniers une si haute idée, d'après les merveilles offertes en échange de leurs marchandises, qu'ils nommèrent leur empire Ta Thsin (grande Chine) (1). Les Parthes ne

(1) Avant de porter chez les Chinois le nom de Ta Thsin, l'empire romain avait été connu sous celui de Li Kian ; au VIIIe siècle, il le fut sous le nom de Foulin.

vendaient pas la soie écrue aux Romains, mais des tissus de cette matière qu'ils fabriquaient eux-mêmes. Craignant de se voir privés de leurs bénéfices, ils s'étaient toujours opposés à ce que des communications directes s'établissent entre la Chine et les Romains. Ceux-ci, possédant des procédés de fabrication, supérieurs à ceux des Parthes, renommés seulement pour la qualité de leur teinture, la vivacité et le brillant de leurs couleurs, avaient, au contraire, le plus grand intérêt à changer leurs habitudes commerciales et à traiter directement avec la Chine, afin de se procurer de la soie écrue.

A cet effet, l'empereur Marc-Aurèle envoya en
165. Chine (165 de J.-C.) une ambassade qui, pour éviter la rencontre des Parthes, s'y transporta par mer et y débarqua par le Tonkin de nos jours. Des relations suivies furent dès lors réglées et continuèrent à subsister entre l'Orient et l'Occident pendant toute la durée de la dynastie des Han, jusqu'au commencement du IIIe siècle. Des expéditions maritimes partaient de l'Égypte et des bords du golfe Persique, pour se rendre, à travers les mers de l'Inde, à Canton ou à tout autre port de la Chine méridionale. C'est à ces expéditions que Ptolémée a dû les renseignements précieux qu'il a laissés sur ces contrées de l'Asie. Après les révolutions qui provoquèrent la chute des Han et morcelèrent l'empire, les relations

entre les deux continents ne furent point interrompues tout à fait : les agitations de la Chine, les événements graves survenus en Occident par suite de l'arrivée des Barbares, les invasions des Arabes en Syrie et en Perse, la culture du ver à soie propagée en Europe les rendirent seulement plus rares. L'histoire a gardé le souvenir des ambassades romaines envoyées en Chine en 284, 530, 642, 719, 742 et 1081. La seconde, accomplie d'après les ordres de Justinien, rappelle un fait important : deux moines attachés à cette expédition rapportèrent des œufs de ver à soie qu'ils firent éclore en Europe.

La fin du IIe siècle de l'ère chrétienne (170) vit éclater en Chine des troubles sérieux dont les Sian pi surtout surent, à l'extérieur, tirer parti. Deux grands corps rivaux s'y disputaient à outrance l'exploitation du pouvoir. Une institution funeste, empruntée aux usages orientaux, s'était propagée : les eunuques, maîtres de l'intérieur du palais, avaient gagné chaque jour du crédit au détriment des Lettrés chargés jusqu'alors de l'administration des affaires publiques. De là l'origine d'une lutte qu'aucune transaction ne pouvait arrêter et qui, durant plusieurs siècles, plongea la Chine dans des calamités affreuses. Secondés chacun par de nombreux partisans, les deux partis finirent par se déclarer ouvertement la guerre. Les eunuques conquirent les premiers avan- 170.

tages et conservèrent la faveur de l'empereur impuissant qu'ils tenaient asservi. Ce n'était point assez pour enchaîner et maîtriser les mécontents ; aussi les Lettrés, à la tête de la partie éclairée de la nation, soulevant toutes les inimitiés contre le despotisme honteux de leurs adversaires, allumèrent au sein de l'empire un vaste incendie. La peste vint encore pendant onze ans ajouter ses ravages à ceux de la guerre civile : elle suscita même une révolte. Un empirique, s'emparant des imaginations malades, parvint à se faire reconnaître chef d'un parti considérable et monta sur le trône, dont il fut du reste bientôt précipité.

189. Tant de malheurs eurent enfin un terme au milieu de ces temps d'orages (189). Thsao thsao déploya de grands talents politiques et militaires ; par sa loyauté, son énergie, il se créa des partisans, à l'aide desquels il se mit en devoir d'arracher son pays à l'anarchie qui le dévorait. Il comprima tout désordre intérieur et prévint les agressions de ses voisins les Hioung nou méridionaux, toujours disposés à profiter des troubles de la Chine. Il abolit le titre de Tchhen yu donné à leur chef, et les réduisit ainsi à l'état de sujets, de tributaires qu'ils étaient. Depuis lors, ces Hioung nou se sont fondus insensiblement avec les populations environnantes, essayant parfois de reprendre leurs habitudes d'indé-

pendance sans y parvenir jamais. La mort de Thsao thsao, prince vraiment supérieur par ses vertus et son dévouement à son pays, fut vivement déplorée; les regrets universels qu'elle inspira, frayèrent à son fils l'accès du trône. Plus ambitieux que son père, le fils de Thsao thsao rechercha avec empressement un titre qui pourtant ne lui communiqua point les qualités dont il manquait; la couronne lui fut offerte publiquement (220), et sa dynastie reçut le nom de 220.
Goei. Cet évènement n'a, au reste, quelque importance aux yeux de l'histoire qu'en ce qu'il clôt l'existence de la famille des Han qui, pendant plus de quatre siècles, avait gouverné la Chine, et à laquelle on dut la révocation de l'acte brutal de Houang ti contre les livres de Confucius, l'agrandissement de l'empire et l'extension du commerce.

La nouvelle dynastie ne régnait que sur la moitié septentrionale de la Chine : on voit figurer parmi ses alliés du nord, la tribu des Y liu, à laquelle elle imposait un tribut de flèches, de pointes de flèches en pierre, d'arcs, de cuirasses en cuir et de peaux de zibelines (1). La partie méridionale de l'empire

(1) Tribu assez nombreuse de la famille des Toung nou (depuis Toungouses) répandus au N. de la *Corée*, sur les bords du fleuve Amour. D'après les annales de l'époque, ces nomades avaient des mœurs d'une grossièreté inouïe; leur saleté était révoltante; ils étaient vêtus de peaux de cochons, enduisaient leur corps en hiver avec la graisse de porc, afin de se garantir du froid, et jouissaient d'une grande réputation comme archers.

était partagée entre deux familles différentes nommées Chou han et Ou, lesquelles, ne pouvant vivre en bonne intelligence, cherchaient constamment à se renverser : ces querelles armées se prolongèrent qua-
265. rante-cinq ans. Une circonstance assez naturelle, qui se reproduit invariablement dans tous les lieux (265) et à toutes les époques, mit fin à cette crise. Un général des Goei, du nom de Szu ma yan, s'étant fait de ces temps de trouble un moyen de fortune et d'élévation, réunit d'abord sous son autorité les Chou han et les Goei, et lorsque après avoir levé tous les obstacles, il jugea plus tard le moment opportun, il ajouta à ses États le royaume des *Ou*, dont la conquête était devenue facile à cause de la cruauté et de la mauvaise administration du prince qui le gouvernait. Szu ma yan rendit à la Chine son unité et sa force; chef et fondateur de la dynastie des Tsin (280), il s'appliqua, durant un règne de vingt-cinq ans, à faire renaître la prospérité sur tous les points de son empire et s'empressa de renouer avec l'Occident des relations momentanément suspendues par suite des derniers troubles. C'est lui qui, en 284, reçut l'ambassade de Théodore, frère de l'empereur Héraclius. Ses successeurs, dépourvus de talents, adonnés aux plaisirs, furent loin de lui ressembler et de tenir d'une main ferme et habile le sceptre qu'il leur avait laissé.

Sans entrer dans des détails insignifiants, examinons succinctement l'emplacement des peuples divers répandus à cette époque dans ces contrées. Les Sian pi exerçaient une domination exclusive en Mongolie et sur toute l'étendue du *Grand-Désert*; les Tubétains orientaux, fractionnés en une foule de petites hordes ennemies, ne constituaient point encore une nation; plusieurs tribus de races différentes, vivaient indépendantes vers la partie occidentale de l'Asie-Centrale; quelques débris des Hioung nou, campés près des sources de l'Irtyche, y séjournèrent jusqu'à la formation des Thoukhiu ou Turcs de l'Altaï auxquels ils se rallièrent. Les nations hunniques ou Finnois orientaux, habitaient les vallées des monts Ourals. Les Khazars appartenant à cette race s'avançaient plus au sud, sur les bords du Volga, et occupaient les côtes N.-O. de la mer Caspienne jusqu'à Derbend. Les Grands Yue tchi, de race tubétaine, avaient alors atteint leur apogée de puissance : ils étaient maîtres de tout le pays compris, d'une part, entre la frontière orientale de la Perse et les monts Thsoung ling, et de l'autre, entre la mer Caspienne et l'embouchure de l'Indus. La Perse, gouvernée par les Sassanides (1), avait, à la

(1) Artaxercès Ier devint le fondateur de cette dynastie, après avoir détruit, en l'an 226 de l'ère chrétienne, la dynastie des Arsacides ou Parthes, qui elle-même conserva pendant quatre cent soixante-seize ans, un pouvoir dont elle avait dépouillé les Séleucides, successeurs d'Alexandre. L'histoire de toutes ces révolutions est loin d'être éclaircie,

fin du IIIe siècle, perdu l'Arménie; ses limites, à l'est, s'arrêtaient au cours de l'Oxus.

290. Vers cette même époque (290), plusieurs petits chefs des Hioung nou de l'Est se révoltèrent contre les Tsin. Ce n'étaient plus alors des Barbares habitant sous des tentes, entourés de leurs troupeaux : leur contact avec la Chine, des mœurs quelque peu policées, fruit d'une administration plus régulière, avaient éveillé en eux des besoins moins grossiers que ceux de leurs ancêtres. Certaines notions de justice avaient modifié leurs idées et leur conduite; une lueur de civilisation, en un mot, venait de les éclairer, en les dotant de l'immense bienfait d'une législation qui, bien qu'imparfaite, substituait du moins des formes juridiques à l'arbitraire et à la violence. Ce lien si puissant avait retrempé leur énergie : ils oublièrent un instant leur faiblesse numérique, et comptant sur l'impéritie des successeurs de Szu ma yan et sur le mécontentement semé autour d'eux, ils entreprirent, sous les ordres d'un chef habile, issu de la famille détrônée des Han,

tant elle est défigurée chez les écrivains indigènes. On a déjà fait observer que les Arabes, vainqueurs de la Perse, avaient anéanti une grande partie de ses documents nationaux anciens; la langue elle-même subit de grandes modifications. Les caractères du persan moderne sont ceux des Arabes, auxquels les Persans ont ajouté quatre lettres, qui existaient sans doute dans l'ancien alphabet et qu'on retrouve dans le zend et dans le pehlvi.

une expédition à la suite de laquelle ils fondèrent, au nord de la Chine (352), un établissement qui, du 352. reste, fut détruit après vingt ans d'existence.

Les mêmes causes engendraient sans cesse les mêmes résultats. Dans le cours des guerres extérieures durant lesquelles les discordes intestines ébranlaient la position des empereurs chinois, il s'élevait, à côté de ces pouvoirs en décadence, d'autres chefs prêts à remplacer les princes dont l'heure fatale avait sonné. Malgré sa prolixité et la masse innombrable de faits qu'elle contient, l'histoire de la Chine ne sort point d'un certain cercle où elle se meut d'une manière presque uniforme : on voit, à chaque pas, l'incapacité, les vices, ou la mauvaise administration du gouvernement provoquer les murmures, puis la révolte du peuple, dont les passions sont, aussitôt le drame consommé, éteintes et disciplinées par de nouveaux chefs. Dans ces successions si fréquentes de dynasties, les mêmes évènements sont produits par les mêmes ressorts : la popularité abandonne un empereur faible et malheureux, et élève la fortune d'un général habile, dont les grandeurs n'ont point encore énervé l'ame et avili le caractère : à des troncs décrépits succèdent des tiges vigoureuses, directrices à leur tour des destinées de la nation, jusqu'à ce que de plus vivaces leur soient substituées. C'est là l'histoire de toutes les monarchies;

c'est plus visiblement surtout celle de la Chine : vingt dynasties y ont successivement régné pendant vingt siècles, s'annonçant toutes sous des auspices heureux, et allant bientôt se briser contre les dangers d'un despotisme aveugle ou systématique ; écueil de tous les pouvoirs qui n'ont plus mission de conduire les peuples.

Après un siècle d'existence, la dynastie des Tsin semble épuisée ; l'histoire représente les derniers empereurs de cette famille comme des princes débonnaires, plongés dans une vie oisive et négligeant le soin des affaires publiques, chaque jour plus compliquées, pour se livrer exclusivement aux pratiques du Bouddhisme ou à l'observance des préceptes de Lao tseu (1). Sur ces entrefaites, un nommé Lieou yu, d'une origine obscure, acquiert quelque gloire en faisant la guerre contre des pirates ; sa bravoure, ses talents et, par dessus tout, son naturel franc et sympathique lui ont promptement conquis la confiance et l'enthousiasme d'une grande partie de la nation. Promu au grade de général, son crédit augmente de plus en plus, et bientôt il monte

(1) Lao tseu existait six siècles avant J.-C. Ses sectateurs étaient désignés sous le nom de Tao sse, docteurs de la raison, parce que leurs dogmes fondamentaux reposaient sur l'existence d'une raison primordiale qui a créé le monde. Beaucoup de superstitions, basées sur la magie, l'astrologie et la nécromancie étaient mêlées à ce culte qui compte encore aujourd'hui un certain nombre d'adeptes.

au trône en qualité d'empereur, à l'aide d'une ré-
volution de palais suscitée par le parti des eunuques.
Sa dynastie reçut le nom de Song (420); comme les 420.
précédentes, son règne ne fut pas de longue durée;
elle ne tarda pas à succomber sous de nouvelles
commotions.

Les Sian pi, successeurs des Hioung nou dans la domination de l'Asie-Centrale, étaient devenus, malgré leurs divisions et les rivalités de leurs propres chefs, assez puissants pour inquiéter les frontières de la Chine et semer le trouble et le désordre dans ce malheureux pays. Vers la fin du IVe siècle (398), on voit se former, au nord de la Chine, un royaume Sian pi appelé Goei (composé, en 439, des cinq provinces septentrionales de l'empire). Secondé par les Khitans, peuplade toungouse dont la fortune commençait à poindre à l'extrémité orientale de l'Asie, autour du fleuve Amour, cet État s'accrût bientôt, à titre de tributaire, de tout le pays entre l'Amour et les monts Thsoung ling, mais il conserva peu son unité et sa prépondérance. De nouveaux groupes, détachés de la souche des Sian pi, fondèrent aussi des établissements considérables qui subsistèrent quelque temps au milieu de la conflagration universelle qui leur avait donné naissance. Les Thou khou hoen quittèrent les monts In chan qu'ils habitaient, et, se précipitant sur les Khiang (Tubétains

orientaux), leur enlevèrent leurs terres entre Turfan et le lac Khou khou noor, et s'y maintinrent jusqu'en 663, époque à laquelle ils furent anéantis ou dispersés par les Thoufan (Tubétains occidentaux). Une autre branche Sian pi, celle des Jeou jan, qui présentait des traces de mélange avec les Hioung nou, se fortifia vers le commencement du ve siècle, dans le pays qu'elle occupait au nord du Gobi, où sont aujourd'hui les Mongols Khalkha, laissant aux Goei la possession du territoire rapproché de la frontière chinoise. Un demi-siècle ne s'est pas
434. écoulé encore (434), que ces Jeou jan, possesseurs d'une étendue de terrain considérable, renfermée entre les frontières de Kharachar, celles de la Corée, les limites septentrionales du Gobi et jusqu'à l'extrémité orientale de la province de Chensi, soutiennent des guerres malheureuses contre les Goei : battus à plusieurs reprises, leur influence s'évanouit insensiblement, et des troubles intérieurs achèvent leur ruine. Les Thoukhiu les subjuguent complètement en 554.

La prépondérance des peuples turcs, abattue depuis plus de quatre siècles par suite de la destruction des Hioung nou, se relève enfin : vers 550, elle s'étend de nouveau sur une grande partie de l'Asie-Centrale. Cet événement explique parfaitement la disparition de la scène, à cette époque, de peuples de races

différentes, en possession du premier plan : les rejetons des Sian pi, les Ou houan, les Thou khou hoen, les Jeou jan, disseminés après cette nouvelle révolution, n'ont plus d'existence nationale. Mis en déroute, ils se fondent parmi les vainqueurs. Les premiers semblent cependant s'être perpétués chez les habitants de la presqu'île de Corée où leurs ancêtres étaient venus s'établir onze siècles avant J.-C. (1).

Sans anticiper sur la marche des événements, nous pouvons dire combien a été heureuse pour l'Asie-Moyenne la reconstruction, au milieu du VIe siè- 554.
cle, de la puissance des Hioung nou, sous le nom de Thoukhiu. En imposant un frein à l'anarchie d'une foule de tribus isolées, ce nouvel empire remplit une mission vraiment providentielle : l'unité dont il fut momentanément une énergique réalisation sut, en disciplinant des instincts déréglés et barbares, préparer l'avénement du Bouddhisme et de l'Islamisme. Grâce à cette diversion, la Chine échappait aussi, de son côté, à des périls intérieurs et exté-

(1) La Corée resta partagée en trois parties distinctes durant les six premiers siècles de notre ère jusqu'à ce qu'épuisée par des rivalités et des guerres extérieures, chacune d'elles implora tour à tour le secours des Chinois et devint successivement une province de cet empire. Le Bouddhisme a été importé vers l'an 372 dans le nord de la Corée ; mais ce n'est qu'au VIe siècle que la presqu'île entière a été convertie à cette religion.

térieurs dont elle avait déjà si souvent déploré le retour. Quelques germes de civilisation, profondément enracinés dans ce sol, parvinrent à triompher des obstacles, et les mœurs, plus encore que l'énergie ou l'habileté de son gouvernement, opposèrent de plus en plus une barrière redoutable aux commotions sociales. Des troupes de nomades pouvaient encore harceler, conquérir même une partie du territoire chinois; il ne leur était plus possible de s'y maintenir qu'en se modifiant immédiatement.

L'instruction s'était propagée et avec elle quelques vertus qui font le citoyen. Les sages préceptes de Confucius répandaient une douce lumière sur une fraction de la population. Un moment arriva (581) où une nouvelle dynastie, celle des Souï, parut comprendre la dignité du pouvoir, et faire fleurir le règne des lois et de la justice : ce fut un éclair de repos dont la nation avait grand besoin. Cet édifice reposait toujours néanmoins sur des bases fragiles : un vice intérieur rongeait les ressorts de l'administration; l'influence honteuse et dégradante des eunuques menaçait encore le pays de bien des jours malheureux. Plusieurs dynasties, presque toutes méprisées et renversées par de fréquentes invasions, ne permirent pas au pouvoir impérial de s'asseoir et de se fortifier, nous n'osons dire de donner une impulsion : aussi le peuple, abandonné

pour ainsi dire à sa nature et à ses goûts, dut se choisir lui-même son code, sa morale. La suspension de la marche de la civilisation en Chine a été, en partie, causée par cette fatale nécessité : ivres de leur souveraineté, les mœurs ne subirent plus désormais la conquête qu'à la condition de l'enchaîner, de la garrotter dans les idées et les coutumes intronisées avant elle. Ces réflexions se présenteront ailleurs avec plus de développement.

Le tableau des évènements que nous venons de décrire nous met en position de conclure déjà, que les bouleversements qui ont ensanglanté l'Asie-Orientale durant les cinq premiers siècles de notre ère sont tous liés les uns aux autres. Nous allons voir la même loi providentielle amener le refoulement des peuples qui, à l'occident, faisaient obstacle à l'expansion des nomades Yue tchi, Hioung nou, Sian pi et Thoukiou : l'agitation générale produite en Asie va retentir jusqu'aux extrémités occidentales de l'Europe et devenir comme le second acte du drame majestueux dont on a, dans le chapitre précédent, esquissé les premières scènes.

V.

SOMMAIRE.

Répartition des populations de l'Asie occidentale. — Les Yue tchi sont précipités par les Hioung nou sur les Alains et ceux-ci sur l'empire romain. — État social des Alains. — Décadence de l'empire romain. — Irruptions des Germains; origine des Francs. — Rencontre des Goths et des Alains; leur alliance. — Les Huns chassés par les Sian pi; leurs mœurs; leurs invasions. — Attila; refoulement des tribus germaniques vers l'Occident; arrivée et installation des Francs dans les Gaules.—Succès d'Attila en Occident; il est vaincu à la bataille de Mauriac; son irruption en Italie; sa mort amène la dispersion des Huns. —Les Avares fuient les Thoukhiu ou Turcs. — Leurs conquêtes en Occident; ils précipitent sur les Gaules de nouvelles tribus germaniques.—Origine de la dynastie carlovingienne. — Les Boulgares et les Khazars, frères d'origine, et continuateurs des Avares. — La puissance des Khazars décline à l'arrivée des Warèghes russes chez les Slaves, en 862.—Coup d'œil sur les révolutions produites par tous ces mouvements de peuples. —(120 de J.-C. — 858.)

CHAPITRE V.

En retraçant la marche vers l'Occident, des peuples de race indo-germanique, nous avons fait observer que tous n'avaient point suivi la même direction : quelques uns, les Ting ling, les Ou sun, s'étaient retirés au nord et à l'est de l'Asie. Une foule d'autres populations, appartenant aussi à cette race, telles que les Parthes, les Bactriens, les Sogdiens, les Gètes, Massagètes ou Alains, etc., s'étaient partagé le pays situé au nord du Caucase, de la mer Caspienne et de l'Oxus. La partie N.-O. de l'Asie

était occupée par les peuples de souche finnoise, appelés Ouraliens, du nom des monts Ourals où ils séjournaient. Ces peuples s'étendaient jusqu'au Pont-Euxin (mer Noire), et comprenaient les Huns, les Avares, les Khazars, etc. Toutes ces nations ne tardèrent pas à ressentir le contre-coup des révolutions opérées au centre et à l'est de l'Asie.

Chaque siècle amenait sur la scène un nouvel essaim qui, presque aussitôt, réclamait par les armes son tour de souveraineté. La Chine était restée l'unique champ de bataille, où tous ces Barbares venaient fondre périodiquement, jusqu'à ce que se fortifiant peu à peu, elle eût mis ses frontières en état de défense. La guerre continua toujours, mais en gagnant de plus en plus du terrain vers l'Occident. Déjà les Hioung nou avaient rejeté à l'ouest (160 ans avant J.-C.) les Grands Yue tchi, qui, après avoir séjourné environ deux siècles au nord des monts Thian chan, sur les rives de l'Ili, ne purent s'établir en Transoxiane (100 de J.-C.) sans refouler les peuples qui occupaient ces contrées; ce fut là la cause de l'invasion des Alains en Europe. Les victoires des Sian pi, en repoussant les Hioung nou au N.-O. de l'Asie, rapprochèrent, quelque temps après, ces Turcs, des peuples finnois, maîtres de ce territoire, allumèrent entre eux des guerres terribles, et précipitèrent les Huns sur l'empire romain; enfin,

lorsque les Thoukhiu, successeurs des Goei et des Jeou jan, parurent sur le théâtre de ces révolutions, une nouvelle explosion, celle des Avares, éclata contre l'Europe. Suivons la marche chronologique de ces évènements.

Ainsi que nous l'avons fait observer antérieurement, les Chinois, lors de leur première expédition en Occident, 120 avant notre ère, avaient rencontré les Alains (Massagètes), possesseurs d'un pays de 80 à 100 lieues de long, au nord-ouest de la Sogdiane, sur les bords de la mer Caspienne ou plutôt de la mer Aral (car à cette époque les deux mers étaient encore réunies) : cette nation, forte d'environ 100,000 archers, vivait sous la domination des Sogdiens. Le nom d'Alan, d'où est venu le mot Alain, remplaça, trois siècles plus tard, celui d'Yan thsai sous lequel les Chinois les connurent d'abord.

L'approche des Grands Yue tchi, battus et dispersés par les Hioung nou, força insensiblement les Alains à se retirer vers l'Europe; ils arrivèrent, au commencement du IIe siècle (120), entre le Don et le 120.
Dnieper, après avoir repoussé les Slaves établis au nord du Pont-Euxin. Ces derniers étaient alors pressés de toutes parts : ceux qui se trouvaient au midi de l'Ister (Danube), dépendaient de l'empire romain : d'autres, occupant la Prusse et une portion de la Pologne, avaient fait place à divers peuples de

race germanique appelés Goths, lesquels avaient quitté la Scandinavie où ils étaient momentanément acculés et tentaient de réagir sur les Slaves (1). Quelques tribus retranchées dans les montagnes de la Bosnie et de la Croatie, quelques familles sarmates (réputées pour leurs cavaliers), des tribus Quades et Hénédes ayant conservé en Pologne une partie de leur ancien territoire, étaient restées seules indépendantes parmi tous les Slaves.

Les Alains commencèrent à attaquer l'empire romain par les plaines inhabitées de la Moldavie. Ammien-Marcellin, qui écrivait vers 360, a laissé sur eux des détails assez intéressants. « Ces peuples, » dit-il, « s'étendent jusque dans l'Asie et occupent » une grande surface de terrain : ils n'ont pas de » maisons et ne connaissent point l'usage de la » charrue. Ils se nourrissent de la chair et du lai» tage de leurs troupeaux. Ils voyagent et reposent » sur des chars, couverts de nattes faites d'écorces

(1) Les Goths étaient partagés en trois divisions : les Visigoths, les Austrogoths et les Gépides ou *Traîneurs*; ils se distinguaient entre tous les peuples de même race, Vandales, Hérules, Lombards et Bourguignons, qui occupaient le centre de la Germanie, par une culture supérieure de l'esprit, des mœurs plus douces et une plus grande disposition à s'avancer dans la civilisation : ils connaissaient les arts utiles, savaient travailler les métaux et se livraient à l'agriculture : ils employaient un genre d'écriture, connu sous le nom de *caractères runiques*, dont on ne faisait guère usage, au reste, que pour les inscriptions sur bois ou sur pierre.

» d'arbres : ces chariots, qu'ils regardent comme
» leurs maisons natales, constituent des villes mo-
» biles, où hommes, femmes et enfants vivent con-
» fondus. Les chevaux sont leur principale richesse;
» aussi en prennent-ils un soin extrême. Dans l'or-
» dre de marche, le bétail précède les chariots,
» autour desquels chaque individu qui n'est pas
» propre à la guerre vient se grouper et s'y ren-
» ferme au besoin comme dans une place légèrement
» fortifiée. Les hommes valides, armés à la légère,
» sont toujours à cheval et forment d'excellents sol-
» dats. Leur physionomie est belle, leur taille bien
» prise, élancée et leurs cheveux légèrement
» blonds (1). Du reste, ils ressemblent aux autres
» nomades de l'Asie; seulement leurs habitudes
» sont moins sauvages et leurs vêtements moins
» grossiers : comme eux, ils recherchent la chasse,
» les émotions des combats et le pillage. Ils n'ont
» ni temples, ni lieux saints : une épée nue, fichée
» en terre, est à leurs yeux l'emblème de la divinité;
» ils la révèrent en cet état, comme d'autres na-
» tions adorent le dieu Mars : ils ont aussi une
» grande foi dans l'art de la divination, dont

(1) Cette description, sur laquelle je prie le lecteur de fixer son attention, établit entre les Alains et les Huns une différence qui suffirait pour ranger ces peuples dans des races distinctes, lors même que la comparaison des langues n'aurait pas déjà constaté le même résultat.

» ils évoquent le prestige par une foule de su-
» perstitions. »

Une attraction mystérieuse semble, à l'époque où nous sommes arrivé, solliciter les peuples, dans toutes les directions, à se rapprocher de la civilisation occidentale. Ceux d'Orient, songent peu à défendre leur sol contre l'envahissement des flots barbares de l'est de l'Asie : un instinct secret les pousse, non à la possession du sol pour le cultiver, mais au pillage des richesses de l'Occident. Les Alains et les Huns ne s'obstinent pas longtemps à résister contre leurs ennemis : il leur faut l'empire romain à dépecer, cet empire que tant de rapports leurs présentent comme une terre chargée de trésors. Leur cupidité est sans cesse stimulée : les nombreux prisonniers qu'ils font à la suite de divers combats, les étonnent par leur adresse et leur habileté; le luxe de leur vie, l'éclat de leurs étoffes ont bientôt achevé de les séduire. Les nomades de l'Asie occidentale ne menacent pas seuls de leurs terribles invasions l'immense empire de Rome (1);

(1) Cet empire avait alors six cents lieues du N. au S., et plus de mille de l'E. à l'O. Depuis Auguste jusqu'à Constantin (306), il eut à peu près cette étendue. Trajan y avait ajouté, au commencement du IIe siècle, la conquête de la Dacie, comprenant, au nord du Danube, le pays entre les monts Krapacks et la mer Noire. Ce territoire fut, après un siècle et demi de possession, abandonné aux Goths qui l'avaient envahi.

les peuples germaniques du nord de l'Europe vont aussi fondre sur cette proie offerte à toutes les violences. Rome est pour eux un point de mire qui appelle leur courage et leur activité : cette cité moribonde enhardit leurs tentatives et les éloigne de toute idée de demeures fixes. Tant que Rome pourra suffire à leurs exigences, tant que les armes leur procureront des moyens d'existence, ils ne songeront pas à demander au sol de les enrichir. Un phénomène singulier domine cependant ces époques de bouleversements : c'est que l'empire romain subit tous les fléaux de la guerre, presque sans agir, sans paraître et semble transformé en un vaste désert. Avant d'aller plus loin, indiquons les causes de cette situation critique, provoquée à l'intérieur par l'avilissement du peuple, l'apathie générale et le despotisme du gouvernement.

Les lois qui avaient servi à faire grandir la république, étaient impuissantes pour la gouverner grande : les besoins de la paix devaient porter un coup de mort à une nation chez laquelle les idées de guerre et de gloire étaient corrélatives et où le commerce et la culture des arts rappelaient la condition de l'esclave. D'un autre côté, une trop vaste réunion de pays se montrait peu favorable au maintien du patriotisme sévère qui avait fondé sa prospérité. La grande quantité d'esclaves, fruit de

guerres longues et heureuses, avait amené une foule d'affranchissements, dont on crut paralyser les effets en créant des colonies. L'extension donnée au titre de citoyen romain, fit perdre dès lors à la métropole son caractère d'homogénéité : ce n'était plus qu'une espèce de fiction, puisqu'on n'eut plus rien de commun, ni magistrats, ni murs, ni dieux; cette prérogative, trop prodiguée, ne suffit plus surtout, pour réveiller le patriotisme. Les idées religieuses n'opposaient plus aucun frein, depuis que la victoire avait donné droit de bourgeoisie à tous les dieux des vaincus : les divinités du paganisme voyaient chaque jour leur culte s'évanouir et la philosophie grecque, longtemps repoussée par Caton, comme un instrument de démoralisation pour les peuples, sapait encore par la base les anciennes croyances. La doctrine de Zénon, le stoïcisme, essaya seul, dans ces temps d'infortune, de remédier à la corruption des mœurs et au mépris de la dignité humaine professé par le pouvoir : il échoua dans cette tentative honorable; on sut mourir, mais non résister.

Un esprit de turbulence inquiétant, survivait néanmoins aux révolutions qui avaient changé la forme du gouvernement. Afin d'éloigner le danger que le peuple inspirait, on commença par le dépouiller de ses droits et par éteindre la force morale

qui lui eût été nécessaire pour repousser les Barbares. Jusqu'à son couronnement, Auguste avait ménagé le soldat au détriment du citoyen; mais, dès qu'il fut sur le trône, il enleva au peuple la puissance de faire des lois et celle de juger les crimes publics. Tibère, continuant à le mener doucement à la servitude, lui ravit à son tour le droit d'élire les magistrats, pour le conférer au sénat, c'est à dire à lui-même. Ce sénat qui, pendant la république, ne jugeait point en corps, les affaires des particuliers, fut saisi de tous les crimes de soi-disant lèse-majesté et l'on sait avec quelle bassesse il accomplit ces nouveaux devoirs. Il n'y eut presque pas d'intervalle entre commander et servir : les citoyens furent traités comme ils avaient traité eux-mêmes les ennemis vaincus et furent gouvernés sur le même plan.

Pour adoucir tant de rigueurs, pour endormir le peu qui restait de sévérité de principes, les empereurs, une fois sur la pente glissante du despotisme, ne surent discipliner les peuples qu'en les énervant, en les rendant vils et méprisables. Tous les souvenirs de la république étant bientôt souillés, il fallut alors gouverner par des jeux et des spectacles ces hommes qui n'avaient plus de tribuns à écouter, ni de magistrats à élire. Des distributions gratuites de vivres engendrèrent successivement la légèreté, la

soif des distractions sensuelles, l'oubli de l'avenir : on poussa si loin l'enivrement et l'absence de la raison, que Trèves fut surprise par les Germains, au moment où la population se pressait dans l'enceinte d'un cirque. Les plus mauvais empereurs n'étaient pas les plus haïs : Néron, Commode, Caracalla, en donnant satisfaction aux goûts de la multitude, captivèrent souvent les applaudissements et les transports. C'était trop de la concentration du pouvoir et de sa dissolution.

Les saturnales, tristes effets de l'oisiveté, aggravèrent de plus en plus la misère des classes inférieures. Accoutumé aux distributions de blé, heureux de vivre sous le patronage d'hommes riches et aimant le plaisir, le peuple négligea de cultiver les terres qui devinrent stériles : les villes s'élevèrent au plus haut degré de luxe et d'opulence; mais les campagnes se dépeuplèrent. L'Italie finit par ne pouvoir plus nourrir ses habitants; qu'importait! L'Afrique asservie était le grenier que l'imprévoyance générale empêchait de voir aussi précaire : qui pouvait penser qu'au ve siècle, les Vandales envahiraient cette terre promise? La condition des colons libres n'était pas moins affreuse; soumis à quelques favoris ou affranchis, ces malheureux végétaient à peu près confondus avec les esclaves, et ne parvenaient à échapper aux mauvais traitements qu'en prenant la fuite.

La diminution des esclaves, depuis que les guerres n'alimentaient plus ce marché, devait rendre la position des autres plus pénible et plus dure : on les faisait travailler avec des chaînes aux pieds; on les épuisait de fatigues et lorsque le hasard leur frayait quelquefois la voie de la liberté, ils brisaient leurs chaînes et inondaient les campagnes où ils exerçaient leurs brigandages sous le nom de Bagaudes. Le peu de sécurité inspirait dès lors un effroi général, à la suite duquel les petits propriétaires, forcés de se défaire à tout prix de leur patrimoine, allaient accroître dans les villes les factions et les troubles. Cet appauvrissement, cette dépopulation eurent pour conséquence inévitable de partager le sol entre un petit nombre de propriétaires : de grands domaines (*latifondia*) échurent aux mains de quelques sénateurs, sans pour cela beaucoup les enrichir.

Tant de vices, tant de causes d'immoralité et de ruine, ne pouvaient être contenus par une armée, en quelque sorte étrangère, depuis que l'esprit de citoyen n'animait plus les soldats. Le dégoût de la vie des camps avait remplacé la noble ardeur des contemporains de Scipion : les citoyens énervés, déposaient leurs armes et perdaient leurs habitudes guerrières. Les rangs diminuaient chaque jour : à la fin du IIe siècle, Marc-Aurèle fut réduit, pour défendre les frontières de l'empire, à enrôler

les esclaves et les voleurs de Rome, et à opérer des levées dans la Gaule septentrionale et sur la rive droite du Danube. L'empereur Probus fut également contraint à enrôler les vaincus (280) et à envoyer ces nouvelles légions combattre loin de leur pays : celle des Francs fut transportée dans le nord de l'Asie-Mineure. Les Germains durent fournir chaque année 16,000 hommes de troupes; mesures extrêmes qui ne sauvaient Rome d'une crise présente, que pour en engendrer de plus graves quelques années plus tard. Une pareille armée, dépourvue de tout sentiment national, était incapable de se plier à d'autres volontés qu'à celles de ses chefs; aussi l'autorité de ces derniers devint peu à peu exclusive et les légions d'orient et d'occident eurent chacune leurs généraux indépendants. On connaît le despotisme des 20,000 hommes, qui, campés aux portes de Rome, sous le nom de Prétoriens, mettaient à chaque instant la souveraineté à l'enchère. Placé sous cette influence capricieuse, le trône n'inspirait plus ni respect ni considération; la terreur seule semblait le soutenir : dans l'espace de 92 ans (192-284), on compta 32 empereurs et 27 prétendants. Quelle pouvait être l'action de ces tyrans d'un jour, continuellement en présence de trois dangers; les invasions, la populace et les soldats qu'il fallait à tout prix satisfaire! Le christianisme

parut au milieu de cette ère de désastres et d'avilissement. Si cette doctrine consolante mit un terme à la prostration d'une foule d'individus, elle ne put cependant rendre au gouvernement son énergie et sa prospérité : nous allons le voir tomber en lambeaux sous les attaques successives des peuples du Nord et de l'Est.

Le caractère providentiel de ces invasions, frappera beaucoup mieux les esprits, maintenant que nous avons déroulé les misères de la nation romaine. Ce n'est plus d'ailleurs un instinct irréfléchi qui préside aux déplacements des masses destinées à régénérer un sol vicié et corrompu : toujours grossières, elles ont acquis néanmoins déjà assez de perspicacité et de prévoyance pour combiner leurs mouvements et ne plus abandonner aux hasards la réussite de leurs expéditions guerrières. Dès le milieu du IIIe siècle (253), les Germains s'avancent en 253.
Italie jusqu'à Ravenne : d'autres, sous le nom de Goths, chassent les Romains de la Dacie, trophée du règne de Trajan ; pillent la Mœsie (Boulgarie et Servie actuelles), ravagent la Thrace (Roumélie) et continuent leurs succès vers l'Est. Une autre fraction de Germains, les Francs, dévaste les Gaules et pénètre même en Espagne et en Afrique.

L'origine de ces Francs est douteuse ; les uns veulent qu'ils aient habité, avant leurs irruptions

dans les Gaules, la Pannonie (Autriche et Hongrie); les autres, vers l'embouchure de l'Elbe. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'ils étaient une confédération de tribus germaines, situées entre le Rhin, le Mayn et le Weser, dont firent partie les Bructères, les Cattes et les Sicambres. Cette confédération de Francs, ou hommes libres, prit naissance, selon quelques uns, après la grande insurrection des Bataves contre Rome, vers l'an 100; selon d'autres, lors de l'expédition de Maximin en Germanie (235-238). La solution de cette question est difficile : nous nous bornerons à faire remarquer, que sous Gordien III (240) le nom de *Franc* se trouve dans une chanson romaine. Depuis cette époque, le goût des aventures, le besoin de pillage, poussent ces peuples à des invasions continuelles, suspendues seulement de temps à autre par des alliances avec les empereurs romains. Réunis en bandes peu nombreuses, sous le nom de Ripuarii, Lœti, ils se gouvernaient d'une manière indépendante, en se servant toutefois de désignations de dignités romaines, telles que Comites, Duces, Magistri militiæ, etc.

Les Germains appelés Goths, rencontrèrent dans leurs mouvements vers l'Est, les Alains, qui, depuis le commencement du siècle précédent (120) occupaient de vastes terrains entre le Don et le Dnieper. Des rapports nombreux d'origine et de race, qui ont

fait donner à ceux-ci le nom de Sarmato-Goths, eurent bientôt amené ces deux peuples à unir leurs efforts et tous deux concoururent à la puissance du grand empire goth qui subsista un siècle environ, jusqu'à l'irruption des Huns (376). Une partie des Alains se transporta alors sur les bords du Danube, fit cause commune avec les Vandales et les suivit dans leurs migrations occidentales jusqu'en Espagne et en Afrique : l'autre portion, la plus nombreuse, s'associa aux Huns et partagea la fortune de ces nouveaux conquérants.

L'empire romain n'était pas non plus sans inquiétude du côté de la Perse. Artaxercès, législateur, philosophe et guerrier, avait, au commencement du IIIe siècle, fondé la dynastie des Sassanides, sur les débris de l'empire parthe des Arsacides. Sapor, son successeur, prétendit continuer les conquêtes de son père; il ravagea la Cappadoce, la Cilicie, la Syrie et se serait rendu maître de toute l'Asie Romaine (273), si Odénat, sénateur de Palmyre, décoré 273.
par Gallien du titre d'Auguste, ne l'eût arrêté sur les confins de l'Arabie. Cet Odénat avait, lui-même, mis en péril la monarchie des Perses, quand il mourut assassiné. Zénobie, sa femme, appelée à lui succéder, se laissa égarer par l'ambition : au lieu de porter les derniers coups aux Sassanides, elle forma avec eux une alliance contre les Romains. Cette trahison

fut, comme on sait, fatale à Zénobie : vaincue par Aurélien, elle contribua à la solennité du cortége de l'empereur, en marchant comme esclave devant son char triomphal.

Des évènements majeurs remplirent la première moitié du IVe siècle. En mettant un moment les frontières à l'abri d'attaques, les prédécesseurs de Constantin, Aurélien, Tacite, Probus et Dioclétien avaient assuré quelque repos à l'empire et retardé la ruine de ce vieil édifice. Dioclétien surtout, soldat illyrien, né de parents esclaves, élevé au trône par sa bravoure, son génie et son habileté dans les affaires, chercha, au moyen d'une organisation nouvelle, à rendre à l'armée son ancienne discipline et crut utile de partager l'empire en quatre préfectures, commandées chacune par un chef, décoré du titre d'Auguste en Italie et en Orient, de celui de César dans les Gaules et en Illyrie. Cette nouvelle division du pouvoir tint quelque temps les Barbares en échec : chacun des chefs pouvant, de son plein gré, prendre toutes les dispositions nécessaires, imprima à la défense de sa portion de territoire une énergie et une activité dont elle avait été privée tant que l'autorité resta entre les mains d'un seul. Quoique garantie au dehors, la situation de l'empire ne tarda pas néanmoins à éprouver au dedans des embarras sérieux, par suite des jalousies, et des riva-

lités, inévitables entre quatre souverains, jouissant à peu près des mêmes droits : un équilibre parfait était impossible au milieu du déchaînement de tant d'ambitions diverses; des tiraillements, chaque jour croissants, aboutirent enfin à une révolution. Après avoir, pendant six ans, administré les Gaules avec succès et s'y être acquis une certaine influence, Constantin, fils de Constance Chlore, écarta violemment du pouvoir son beau-père ainsi que son beau-frère, se fit proclamer chef unique de l'État (306) 306.
et choisit pour capitale la chétive bourgade de Byzance, qui s'agrandit promptement.

Constantin, sentant d'abord le besoin de s'appuyer sur des idées morales autres que les traditions épuisées du polythéisme, offrit aux néophytes chrétiens, de venir se fixer près de lui, dans sa nouvelle cité. Cette croyance passa tout à coup d'un état de persécution à la souveraineté : mais pour en cimenter l'intronisation, l'empereur ne craignit pas de verser le sang d'hommes distingués, entre autres celui de ses proches; rendant à cette religion de patience et de résignation le mauvais service de lui donner la violence pour auxiliaire. La protection impériale devint funeste au christianisme : en cherchant à ranimer une force matérielle qu'il était de son essence de condamner, il fut attiré vers des idées exclusives, puis tomba dans des divisions et des schismes où il se

corrompit, et s'énerva. A peine rendu puissant, il méconnut son origine et perdit cette unité, cette communauté d'efforts auxquels il avait dû jusqu'alors son action morale. De nombreuses sectes élevèrent presqu'en même temps leurs bannières, et l'ambitieux réussit à exploiter ces éléments dissidents, comme, à une époque où la lâcheté était moins générale, il avait tenté la voie des armes. Nous retrouverons de plus en plus les tristes effets du couronnement de cette croyance au milieu d'une société vicieuse et dégénérée.

La seconde moitié du IVe siècle, non moins sinistre, vit éclater une conflagration générale qui mit l'empire romain à deux doigts de sa perte. La grande nation finnoise, campée autour des monts
376. Ourals, fut rejetée vers l'Occident, par le développement dans l'Asie orientale et centrale des peuples de race Sian pi. Les luttes ne s'engagèrent pas tout d'abord : souvent des tribus intermédiaires, repoussées de l'Orient, s'arrêtèrent dans les vallées fertiles de l'Oural et se fondirent avec les peuplades finnoises qu'elles y avaient trouvées. Ces mélanges accrurent la force de cette nation et expliquent en partie la terreur causée, en Europe, par le spectacle de l'irruption de ces hordes jugées innombrables. Nous ferons observer d'ailleurs, que les migrations des populations nomades ne doivent en aucune manière être

comparées aux expéditions guerrières des peuples civilisés. Chez les premières, tous les individus mâles, capables de porter les armes, sont soldats et marchent en combattant : la nation entière est en mouvement, ne fixant sa demeure que là ou elle trouve des pâturages pour ses bestiaux et n'attachant à la possession de la terre d'autre valeur que celle du présent. On comprend, d'après cela, comment des peuplades, proportionnellement peu nombreuses, ont pu inquiéter et renverser des États qui semblaient redoutables et florissants.

La nation des Huns, organisée d'après un pareil mode, parut à son tour sur les terres de l'empire romain. L'impossibilité de défendre plus longtemps son territoire, peut-être aussi le désir secret d'imiter les Alains et les Goths, dans leurs entreprises heureuses, décidèrent son ébranlement (376). Avant 376.
de décrire ses conquêtes, nous croyons utile de bien fixer son origine, et de rectifier les erreurs commises à ce sujet par des savants qui, privés de documents ethnographiques, ont établi presqu'au hasard la filiation des peuples.

Certains auteurs ont voulu reconnaître dans les Huns, les Mongols et les Kalmucks de nos jours; oubliant que ces descriptions vagues de la figure des premiers, peuvent s'appliquer aussi bien aux Finnois, aux Samoyèdes, aux Toungouses actuels

qu'aux Mongols. Nous savons d'ailleurs positivement qu'à l'époque de l'invasion des Huns, les tribus appartenant à la race mongole, habitaient les unes dans la Sibérie orientale près du lac Baïkal, les autres, à l'extrémité septentrionale de la Mongolie : elles étaient séparées par les tribus nombreuses des Turcs et par les peuplades indo-germaniques, Kian kuen, Ting ling et Ou sun, des Huns campés au nord de la mer Caspienne. L'opinion de De Guignes le père est que ces Huns ne sont autres que les débris des Hioung nou, repoussés par les Sian pi, d'abord en Sogdiane, et plus tard au N.-O., vers le steppe des Kirghiz actuels. Cette parenté semblera très problématique, si l'on se rappelle que la portion des Hioung nou, refoulée à l'Occident en l'an 91, s'arrêta dans l'Asie-Centrale au nord de Koutche, et y fut connue sous le nom de Yue pan. Une seconde différence entre les Huns et les Hioung nou, c'est que ceux-ci, d'après le témoignage de tous les auteurs chinois, vivaient sous des tentes de feutre et non sur des chariots traînés par des bœufs : enfin une dernière objection, péremptoire selon nous, c'est que les noms hunniques n'offrent presque pas de ressemblance avec les dialectes turcs (1). Tout porte à croire au

(1) De Guignes le père, savant très versé dans la connaissance du chinois, a essayé, en s'appuyant sur les recherches des pères Gaubil

contraire que les Huns, les Avares (1), les Boulgares, les Khazars, les Hongrois (2), étaient les Finnois Orientaux, retirés au N.-O. de l'Asie, depuis le passage en Europe du premier essaim d'hommes, dont nous avons antérieurement exposé la marche : par suite de leur mélange avec d'autres nations, tous ces peuples parlaient des dialectes distincts et aussi différents entre eux que l'allemand, le danois, le sué-

et Visdelou, missionnaires, d'éclaircir les ténèbres qui couvrent l'origine des peuples venus d'Asie en Europe; il a échoué, car il lui manquait une chose essentielle ; une idée juste de la parenté des langues asiatiques. Il a confondu ensemble les nations turques, mongoles, toungouses, finnoises et autres, et s'est gravement trompé en concluant, d'après une simple ressemblance de noms, que les Huns étaient le même peuple que les Hioung nou. Rien chez les auteurs chinois n'autorise cette conjecture; aussi De Guignes, dans son *Histoire des Huns*, où se trouvent déposés d'ailleurs tant de matériaux précieux, n'appuie son assertion sur aucune preuve ; il se borne à énoncer le fait sans la moindre explication.

(1) Théophylacte, qui écrivait vers 610, dit : «Les Avares sont Huns d'origine ; ils habitent sur l'Ister (Danube) ; c'est le peuple le plus perfide et le plus avide de tous ceux qui mènent la vie pastorale.» Ménandre, dans son livre sur les ambassades, et d'autres auteurs appuient de leur témoignage, cette opinion : que les Huns et les Avares formaient deux branches d'une même nation. De Guignes se trompe évidemment quand il indique les Sian pi pour ancêtres des Avares : il commet une erreur analogue à celle qu'il a commise à l'égard des Huns. Il a méconnu l'existence d'un peuple intermédiaire entre les Sian pi, vaincus et refoulés par les Thoukhiu, et les populations répandues sur le territoire de l'empire romain. On trouve encore aujourd'hui, dans le Caucase, une tribu de Lesghi appelée Avar, chez laquelle on reconnaît des noms correspondants à ceux des anciens Huns.

(2) Nicétas, Léon le grammairien, George Monachus disent que les Hongrois étaient des Huns : Cinnamus, chroniqueur hongrois, les désigne sous le nom de Huns occidentaux. Quoique formant aujour-

dois, l'anglais. Nous ajouterons, au reste, qu'à l'époque de l'invasion des Huns sur les terres de l'empire romain, plusieurs tribus d'Asie appartenant aux races indo-germaniques, turques et même Sian pi, avaient dû probablement être absorbées et faire corps avec ces Huns, avant que de nouvelles commotions les rejetassent hors de leur territoire.

Denis le Périégète, géographe distingué du IIe siècle, est le premier des auteurs occidentaux qui fasse mention des Huns. Il nomme quatre peuples qui se succédaient du nord au sud, sur la côte occidentale de la mer Caspienne : les Scythes, les Huns, les Caspiens, les Albaniens. Divers historiens, entre autres, Ptolémée qui écrivait vers le milieu du IIIe siècle, et Moïse de Khorène prouvent aussi qu'on connaissait ces Huns avant leurs invasions en Europe. Les contemporains

d'hui une nation belle et de taille élevée, ils ont bien pu descendre d'ancêtres petits et contrefaits. La tribu finnoise des Hongrois a été mêlée à tant de peuples d'origine turque, slave et germanique, qu'elle s'est totalement régénérée par cette fusion : sa langue actuelle a conservé, au reste, des traces de ces contacts. Les Avares du Caucase et les Ottomans de l'Asie-Mineure présentent le même phénomène : leurs relations avec des esclaves de l'Occident ont modifié leurs traits et en ont fait même une race d'un très beau physique. Comment nier l'influence du climat et des habitudes hygiéniques sur la constitution extérieure d'un peuple, et ne pas admettre que des mélanges multipliés de race doivent, en peu de siècles, modifier considérablement l'aspect physique d'une population, si, surtout, elle quitte la vie sauvage pour se fixer et passer à un état stable et régulier ?

les peignent sous des traits effrayants. Jusqu'alors les guerres extérieures n'avaient amené sur le territoire romain que les Francs, les Germains, les Goths, les Vandales et les Alains, dont la physionomie différait peu de celle des nations européennes : lorsque la race finnoise sortit avec impétuosité des monts Ourals, son apparition produisit un effroi et une consternation qui contribuèrent beaucoup au portrait hideux qu'en ont tracé les historiens de Rome, portrait copié depuis lors servilement, par les écrivains des siècles suivants. Ammien Marcellin, contemporain de ces Huns, signale leur férocité extrême : « Ils sont, dit-il, trapus et mal » faits, ont des membres vigoureux et des têtes » énormes. Leur figure est extraordinaire : ils ne » portent point de barbe; dès qu'un enfant vient » au monde, on lui fait avec un fer chaud des » incisions profondes aux joues; ce qui ajoute à » la laideur de leur visage. »

La manière de vivre de ces Huns était celle de tous les peuples nomades et sauvages : ils se nourrissaient de racines crues et de chair d'animaux, qu'ils mangeaient sans assaisonnement, après l'avoir fait simplement mortifier entre la selle et le dos de leurs chevaux. Ils établissaient leurs campements, selon la saison, dans les vallées des montagnes ou sur les bords des rivières : des troupeaux consti-

tuaient leur unique fortune. Des chariots traînés par des bœufs servaient d'habitations mobiles à leurs familles. Les femmes s'occupaient du soin des enfants et de la confection des vêtements, façonnés avec de la toile ou avec les fourrures d'animaux tués à la chasse. Les hommes portaient un casque et des bottines de peaux de bouc, d'un usage difficile pour la marche ; aussi restaient-ils presque toujours montés sur leurs chevaux, petits, mais légers et infatigables. Comme tous les peuples orientaux, leur tactique consistait à fondre sur l'ennemi en poussant des cris affreux, et à recommencer une charge impétueuse, chaque fois que l'occasion se présentait de reprendre l'offensive. Leurs armes se composaient de flèches, garnies d'os durs et pointus qu'ils lançaient avec une adresse extrême, même par derrière, en fuyant : ils portaient aussi des cimeterres et des filets, au moyen desquels ils cherchaient à envelopper l'ennemi. La famille la plus considérée avait le privilége de charger la première dans les combats. Ces peuples étaient du reste sans culture : cent ans après leur arrivée en Europe, ils n'avaient encore aucune idée de l'art d'écrire et n'envoyaient que des propositions verbales aux princes avec lesquels ils voulaient traiter.

Ainsi que nous l'avons vu au chapitre 3, les Huns se subdivisaient en plusieurs tribus dont les princi-

palés portaient le nom de Huns proprement dits, d'Akatsires (ancêtres des Khazars); d'Ephtalites ou Huns blancs, campés dans le Kharizm; de Koutrigoures (les Boulgares des siècles suivants), d'Outourgoures, Saragoures, Ougours (Hongrois) et enfin d'Avares. Les premiers, les Huns proprement dits, formant la fraction la plus considérable, quittèrent les bords du Volga, suivis des Akatsires: profitant du moment où l'empereur Valens réprimait les courses des Barbares dans l'Asie-Mineure et songeait à porter la guerre en Perse, ils franchirent, vers l'an 376, le Palus Mœotis (mer d'Azof). 376.
Parvenus sur les bords du Don, ils rencontrèrent les Alains, établis dans ces contrées, et faisant partie de l'empire goth, créé un siècle auparavant. Hors d'état de résister au nouvel ennemi qui se précipitait sur eux, ces Alains furent promptement dispersés : un certain nombre se décida pour les vainqueurs et grossit leurs armées. Parmi les tribus de cette nation qui ne s'associèrent pas à la fortune des Huns, les unes se rejetèrent à l'Est, où se trouvaient encore des familles de leur race : établissant leurs campements entre le Palus Mœotis et la mer Caspienne, elles recommencèrent, à l'instar de leurs ancêtres les Massagètes, des expéditions contre les provinces septentrionales de la Perse. Une troisième fraction, se retira à l'Ouest : après avoir séjourné

quelque temps aux environs de l'Ister (Danube), elle se joignit aux Suèves et aux Vandales, au commencement du ve siècle, et vint, avec ces peuples germaniques, ravager le pays jusqu'aux extrémités occidentales de l'Europe.

Secondés par les Alains, leurs nouveaux auxiliaires, les Huns envahirent les terres des Austrogoths, malgré la résistance des deux rois Hermanrich et Vithimir, qui périrent successivement. Atharich, chef des Goths appelés Thervinges, ne fit pas meilleure contenance sur les bords du Dniester. Les Austrogoths, ne conservant plus d'espoir, traitèrent alors de leur soumission, et les Visigoths, au nombre de 200,000, se replièrent sur le Danube et demandèrent à Valens la permission de se retirer dans la Thrace. L'empereur était peu en mesure de s'opposer à cette invasion déguisée. Bientôt cette permission arrachée à la faiblesse et qui serait une faute impardonnable, si elle n'eût été dictée par la nécessité, ouvrit à ces peuples germains le chemin de la Grèce, des Gaules et enfin de l'Espagne, où ils fondèrent un royaume important. Les Huns devinrent ainsi maîtres des pays au nord du Danube, depuis un siècle et demi entre les mains des Goths, et en formèrent le noyau d'une vaste domination qui dura 77 ans.

Enhardi par de premiers succès, Belamir, à la tête

de ses Huns (380), porte la dévastation au milieu des provinces romaines, détruit plusieurs villes, et ne consent à suspendre ses ravages que sur la promesse d'un tribut annuel de 19 livres d'or (près de 35,000 francs). Dès lors fut consacrée l'humiliation des Romains : après avoir imposé des lois à une grande partie du monde connu, ils achetaient à leur tour aux Barbares quelques jours de repos; trève précaire, faussement décorée du nom de paix, car la paix ne peut s'acheter, celui qui l'a vendue n'en étant que plus en état de la faire acheter encore. Réduits chaque jour à une situation plus critique, les empereurs songèrent à s'attacher ces Barbares et à gagner l'appui de leurs troupes aguerries, en vue d'autres dangers éventuels. Ces renforts, qui ne s'élevaient d'abord qu'à la moitié des troupes nationales, finirent par être presque les seuls à défendre les frontières. Les armées romaines avaient subi la décadence générale : afin d'assurer le triomphe de sa révolution, Constantin avait employé ses soldats à contenir l'intérieur où ils s'amollissaient et participaient aux idées de corruption et d'apathie qui épuisaient la nation. « Les habitudes guerrières, dit Végèce, qui avaient fait la force des anciens corps de troupe furent peu à peu abandonnées (1) :

380.

(1) Les fameuses légions anciennes avaient disparu : la gymnastique ne faisait plus une partie essentielle de l'éducation des soldats; on ne

les légions, fortes, à l'origine, de 12,500 hommes, en comptaient à peine la moitié. La cavalerie, qui n'était d'abord que le onzième de la légion, augmenta de jour en jour, comme chez les peuples qui ont perdu toute confiance dans leur énergie. »

Le nouveau service des Huns, à titre d'auxiliaires, était trop opposé à l'instinct naturel de tels peuples pour qu'ils s'en contentassent longtemps. Dès 425,
425. une troupe de ces Barbares traverse le Danube, pille la Thrace et s'avance sur Constantinople : la mort de Roïlas leur chef, tué par accident, termina brusquement cette expédition. Peu d'années après, un autre chef, nommé Roua, informé que Théodose II, à qui il avait vendu la paix, moyennant une somme annuelle de 350 livres d'or (environ 600,000 francs), cherchait à opérer une diversion et à lui susciter des ennemis, menaça de rompre les traités existants, si on ne se hâtait de désavouer ces nouveaux alliés. Attila et Bléda, succédèrent l'année suivante à leur oncle Roua (433), et maintinrent le traité conclu avec Théodose; élevant toutefois le tribut annuel à 700 livres d'or (1,200,000 francs). Comme on le voit, la paix était chaque année obtenue à des

les accoutumait plus au poids des armes et à la marche, tandis qu'aux *époques de triomphes et de gloire, la guerre,* dit Josèphe, *était une méditation et la paix un exercice; on redoutait l'oisiveté plus que les ennemis, et la saignée était une punition.*

conditions plus dures, en même temps qu'elle permettait aux Huns de combattre avec avantage les peuples disséminés sur d'autres points. Leurs succès allèrent toujours croissant, et Attila, s'étant débarrassé de son frère Bléda (444), fut proclamé seul chef des Huns, des Alains, des Gépides, des 444.
Goths ou Austrogoths, restés en Pannonie (Autriche et Hongrie), des Suèves et d'une foule d'autres peuples, qui n'avaient pas eu le temps d'effectuer leur retraite.

Une commotion violente, ressentie presque immédiatement dans l'Europe entière, avait suivi de près l'entrée des Huns sur le territoire romain : des refoulements successifs avaient eu lieu, et dès le v[e] siècle, plusieurs peuples germaniques s'étaient précipités vers l'Occident. Les Visigoths, sous la conduite d'Alaric, avaient quitté la Pannonie et s'étaient jetés en Italie, où ils mirent Rome au pillage en 410. Ils passèrent de là avec Ataulphe, successeur d'Alaric, dans la Gaule méridionale et y fondèrent un royaume qui comprit bientôt toute l'Espagne. Les Suèves et les Vandales, auxquels s'étaient réunies quelques tribus d'Alains, avaient, de leur côté, ravagé plusieurs provinces de la Germanie, traversé la Belgique et envahi les Gaules, où profitant de la faiblesse des empereurs romains, ils avaient dévasté plusieurs villes. Quelques années après (411),

une partie de ce corps franchit les Pyrénées, tandis que l'autre continua à occuper les Gaules, particulièrement la Normandie et la Bretagne.

Pendant que les Suèves, et les Vandales se partageaient en Espagne, l'*ancienne* Galice; les Alains, la Lusitanie et la province de Carthagène; d'autres peuples germains, fuyant également la domination des Huns, se rapprochaient de l'Occident pour y chercher un refuge. Les Bourguignons se jetèrent entre la Moselle et le Rhône; les Allemands s'emparèrent de la partie orientale de la Suisse : enfin, après avoir séjourné quelque temps en Belgique, de nouvelles tribus de Francs traversant le Rhin en 419, vinrent dans les Gaules, jeter les fondements d'une puissante monarchie.

Tous ces peuples eurent des destinées diverses. Le rôle des Francs fut dans l'origine moins brillant que celui des Goths, des Bourguignons, des Vandales; car leurs incursions furent partielles et successives : les uns prirent parti pour les Romains, les autres contre. Leur établissement fut lent, incohérent et n'eut point le caractère d'une invasion vaste et subite d'une nation compacte. Bientôt cependant, la lutte subsistant toujours, plusieurs tribus, principalement celles du Nord et de l'Est, se rallièrent autour de Clovis, dont la prépondérance était accrue sans cesse par les renforts qu'il recevait de la Germanie. La Gaule ne put opposer une

longue résistance et tomba entièrement au pouvoir des Francs qui lui donnèrent leur nom.

Les Alains et les Suèves furent successivement incorporés à l'empire des Visigoths qui brilla d'un vif éclat dans le midi de la France et en Espagne jusqu'en 711, époque à laquelle il disparut, détruit par les Arabes, après la bataille de Guadalite. Les Vandales luttèrent avec plus de ténacité contre les Visigoths : secondés par la trahison du comte Boniface, jaloux du général romain Aétius, ils s'élancèrent en Afrique et s'y établirent aux dépens des Romains. Cet événement porta le dernier coup à l'empire d'Occident, car on considérait l'Afrique comme le grenier de Rome et de l'Italie : c'était le seul pays dont la défense n'avait jusqu'alors coûté aucune peine, le seul d'où l'on tirât de l'argent, des armes et des soldats sans en renvoyer jamais.

Revenons à Attila. Plus irrité que satisfait, après son glorieux début, ce conquérant ne pouvait rester inactif ; étranger à l'art d'administrer, il ne savait que vaincre et étendre ses conquêtes : il résolut donc d'entreprendre une nouvelle expédition (447) 447.
contre l'empire d'Orient. Il s'occupa d'abord de faire rentrer dans le devoir les Akatsires, campés sur les bords du Volga inférieur, que Théodose II avait détachés de lui, et afin de les mieux contenir, il

leur envoya pour chef, un de ses fils. Poursuivant ensuite sa marche triomphante, semant la mort et la dévastation autour de lui, il s'avança jusqu'aux portes de Constantinople. Abandonné de ses alliés de l'Est et des Romains occidentaux affamés eux-mêmes par les Vandales et menacés par les Goths, perdant tout espoir de relever sa fortune par les armes, le malheureux Théodose mendia une paix qu'il n'obtint qu'en payant au roi des Huns 6000 livres d'or (environ 10 millions de francs); promettant en outre un tribut annuel considérable, plus une rançon pour chaque prisonnier romain, rentré sans avoir été racheté. Tant de désastres, tant d'humiliations achevèrent de démoraliser les esprits et d'arracher des cœurs tout sentiment de dignité : les conseils de la peur et de la lâcheté furent seuls écoutés et deux ans après on n'eut pas honte de s'arrêter à un crime affreux : on s'adressa à Edekon, ambassadeur d'Attila, qui, moyennant une somme d'argent, consentit à assassiner son maître. Cette conspiration fut découverte et Attila, n'écoutant plus aucune pitié, saisit cette occasion pour extorquer de nouveau de l'or à des peuples si bas et si pervers.

L'historien Priscus, auquel on doit le journal d'une ambassade envoyée au chef des Huns, nous a conservé des détails intéressants sur leurs mœurs ;

à cette époque, les Huns s'étaient quelque peu civilisés, et avaient adopté plusieurs coutumes que la prospérité traîne toujours après elle. La résidence d'Attila était située au dessus de la Theiss supérieure, affluent du Danube, non loin de Belgrade : son palais consistait en un grand bâtiment construit en planches de bois bien polies et surmonté de tours ; une enceinte semblable dessinait son pourtour dans un but d'embellissement plutôt que comme moyen de défense ; les maisons des autres chefs étaient élevées sur le même plan, mais avec moins de luxe. Quand Attila rentrait à sa résidence, il était reçu par une troupe de jeunes filles qui chantaient des vers à sa louange. Les ambassadeurs, dont Priscus raconte la réception, ayant été invités à un grand festin, furent introduits dans un appartement garni de siéges. Entouré de ses enfants, Attila occupait le milieu, assis sur un lit, et près de cette espèce de trône se trouvait un escalier conduisant à sa chambre à coucher, garnie de rideaux blancs et de tapis. Des toasts furent d'abord échangés, puis on servit divers mets sur des plats d'or et d'argent. Attila dont les vêtements simples n'attiraient l'attention que par leur propreté et la finesse des tissus, mangea et but dans des vases de bois, voulant ainsi témoigner son mépris pour les superfluités offertes à ses convives. Après le repas, deux

chanteurs célébrèrent les victoires du roi et un bouffon termina cette fête par des récits plaisants et grotesques, qui du reste, ne purent enlever à Attila sa gravité imperturbable. Cet homme, né pour le commandement, avait tous les traits extérieurs de sa race, la figure basanée et sans barbe, une grosse tête, le nez aplati, une poitrine large et la taille petite : la guerre semblait sa seule passion, la gloire son rêve de tous les instants (1).

La mort de Théodose ayant suspendu les traités exis-
450. tants (450), Marcien son successeur, se hâta d'entrer de nouveau en arrangement avec les Huns. Honoria, sœur de Valentinien, faillit même devenir un gage de paix : trop heureux d'assurer par tous les moyens, quelque tranquillité à ses peuples, Marcien avait offert cette princesse en mariage à Attila qui exigea, pour dot, une partie de l'empire. Après de longues négociations, restées infructueuses, le roi des Huns se désista pourtant de ses prétentions, et de plus en plus dominé par des idées de conquête, il entreprit

(1) De Guignes s'est encore trompé dans son histoire des Huns, lorsqu'il avance (sur la foi d'écrits chinois) qu'Attila, enivré de sa puissance, recherchа vivement l'alliance des Chinois, afin d'étendre ses conquêtes à l'Est. A cette époque, la Chine menacée par ses voisins les Goei, les Jeou jan, les Khitans, se trouvait dans une situation critique : son amitié présentait peu de ressources. Nous avons vu, en outre, combien était faible la dynastie des Tsin, alors régnante : toute l'attention d'Attila ne devait-elle pas être d'ailleurs dirigée vers l'Europe qui regorgeait de trésors et de richesses?

une expédition contre Théodoric roi des Visigoths. L'année suivante, il pénétra dans les Gaules à la tête (dit-on), d'une armée de 5 à 700,000 hommes et mit tout à feu et à sang. Trèves, Mayence, Strasbourg, Metz, Toul, Langres et une foule d'autres villes, tombèrent en sa puissance : il fit trembler Paris et courut assiéger Orléans qu'il força à capituler. Aétius et Théodoric s'élancèrent à sa poursuite et vinrent lui livrer bataille dans les vastes plaines de Mauriac près de Châlons-sur-Marne. Cette rencontre fut fatale au chef hun : complètement battu, il se vit obligé de rétrograder et de revenir en Germanie chercher des forces nouvelles. Une seconde campagne ne lui réussit pas davantage : une armée de Goths et d'Alains arrêta sa marche et le contraignit à battre 453.
en retraite (453).

Dans l'intervalle de ces deux expéditions, Attila tenta une irruption en Italie, ravagea la Gaule cisalpine, s'empara d'Aquilée, et ordonna le pillage des villes de Milan et de Pavie. Les habitants de la Vénétie, saisis d'effroi, se réfugièrent dans les bas-fonds, sur des îles à moitié inondées : ce fut là l'origine de cette superbe Venise, si fière et si opulente au moyen âge, lorsque le grand mouvement des croisades la rendit un riche entrepôt de commerce entre l'Orient et l'Occident. Le pape Léon Ier, armé du courage que lui inspirait son ministère, put seul

arrêter Attila, qui avait ajouté lui-même à son nom le titre *de vengeur de Dieu, terreur de l'univers.* A la vue du vénérable pontife, dont la figure calme et la marche assurée révélaient toute la force morale, le roi des Huns, se sentant ému, consentit à épargner Rome. Une influence aussi instantanée de la part du chef de l'église chrétienne, sur le cœur d'un barbare, dont les croyances religieuses se réduisaient à d'étroites superstitions, est loin d'être invraisemblable : il y aurait lieu effectivement d'être surpris de cette modération d'un vainqueur en délire, si l'on ne savait qu'Attila n'avait rencontré jusqu'alors que vices et pusillanimités, et que c'était la première fois, peut-être, qu'un accent empreint de dignité venait frapper ses oreilles. Sans se rendre compte du sentiment religieux qui désarmait sa fureur, il avait l'ame assez noble pour apprécier un tel courage.

Cet évènement acheva de ruiner à Rome le pouvoir des chefs temporels et contribua par contre-coup à grandir celui du clergé chrétien. La fondation de Constantinople, la conquête de l'Afrique par les Vandales, présageaient depuis longtemps à l'ancienne cité impériale une catastrophe qui ne tarda pas à se consommer entièrement. L'administration faible et incapable d'empereurs tels qu'Arcadius, Honorius et Valentinien III, était livrée aux intri-

gues des femmes et des eunuques : chaque gouvernant ne pouvant plus rien pour sa gloire, ni même pour sa sécurité, laissait les rênes de l'État flotter au gré de ses caprices et de ses passions. Tous sentiments de patriotisme, de nationalité, s'éteignirent ; pour soutenir son parti, Eudoxie, veuve de Valentinien III, eut même l'infamie de réclamer le secours des Vandales d'Afrique : ceux-ci empressés d'exploiter ces divisions, se présentèrent devant Rome, pillèrent cette ville et retournèrent à Carthage, chargés de butin et emmenant une foule de prisonniers. Le pouvoir succomba sous de telles crises et après une succession de dix empereurs, la dignité impériale fut supprimée en Occident. Odoacre, porté au trône par une révolte de ses troupes, composées d'Hérules et de Goths, admis dans les rangs de l'armée romaine en qualité d'auxiliaires, chargea le sénat en 476 de renvoyer à Zénon, empereur de Constantinople, les ornements impériaux qui ne représentaient plus aucune idée de souveraineté et conserva le gouvernement de l'Italie avec le titre de Patrice. Il resta seul maître de cette province jusqu'en 492, époque à laquelle les Ostrogoths vinrent, sous la conduite de Théodoric leur roi, y fonder un nouveau royaume.

Attila mourut cette même année 453, où il avait 453.
promené ses armes victorieuses en Italie jusqu'aux

portes de Rome. Se trouvant à Aquilée, pour y célébrer son union avec une nouvelle femme, nommée Ildico, il expira, frappé d'un coup de sang la première nuit de ses noces, à la suite de nombreuses libations. Cette perte plongea ses troupes dans un morne désespoir : personne n'ignorait que les destinées de son empire tenaient au génie et à la vaillance du chef. On lui fit de magnifiques funérailles, accompagnées de somptueux festins, suivant l'usage de presque tous les peuples anciens et ses restes furent déposés dans une bière d'or, contenue dans deux autres d'argent et de fer. On l'enterra avec ses armes, mystérieusement pendant la nuit : on égorgea même, ainsi que cela se pratiquait à l'égard de hauts personnages, les divers serviteurs qui aidèrent à cette cérémonie, afin que le lieu de sa sépulture fût un secret pour tout l'univers.

La mort d'Attila annonça le signal de la dissolution du vaste empire des Huns. Ses fils se disputèrent le trône : le spectacle de leurs discordes rendit leurs voisins entreprenants. Les Gépides, les premiers, attaquèrent les Huns dans un combat sanglant qui coûta la vie à Ellakh, fils aîné d'Attila, et les mirent complètement en déroute : secondés par d'autres tribus germaniques, ils leur enlevèrent la Dacie (pays situé entre les monts Krapacks et la mer Noire). L'histoire mentionne vers cette époque, l'établisse-

ment des Sarmates en Illyrie et celui des Ostrogoths en Pannonie (Autriche et Hongrie).

Les frères d'Ellakh n'échappèrent à une mort certaine que par la fuite : l'un deux, continua quelque temps la guerre dans les montagnes de Hongrie; mais ayant échoué en plusieurs rencontres contre les Ostrogoths (461), il se replia vers l'Est. Toute 461.
la nation des Huns fut dès lors dispersée : une partie ayant repassé le Danube, reçut des Romains, à titre de *Fœderati*, des terres dans la Dacie riveraine et sur les bords du Pont-Euxin. Ce peuple disparaît ainsi peu à peu de l'Europe centrale. Quant aux Akatsires, et autres tribus hunniques liées entièrement à la fortune d'Attila, de plus en plus resserrés à l'Est, ils se réunirent aux Saragoures et Outourgoures et opérèrent de concert avec eux une invasion en Ibérie et en Arménie. Ils trouvèrent d'abord le défilé de Derbend (ou portes Caspiennes), fermé et défendu par les Perses et durent chercher un autre passage plus à l'Occident : traversant à la fin la chaine du Caucase au dessus de Tifflis, ils se répandirent avec impétuosité en Arménie et ravagèrent en tous sens cette malheureuse province.

Pendant quelque temps, ces tribus finnoises jouissent d'une certaine importance : elles interviennent au milieu des dissentions de la Perse et servent d'auxiliaires à une foule d'ambitieux qui as-

pirent au trône. Phirouz, roi de ce pays, tombe entre leurs mains en 488, et Kobad, son successeur, n'obtient la couronne qu'à la condition de leur payer un tribut. Un demi-siècle plus tard, Khosrou Anouchirwân, roi à son tour (531-579), cherche d'abord à se ménager l'alliance des Avares contre les Huns, et profite ensuite d'une trève avec les Thoukhiu, ennemis déjà fort redoutables, pour construire la fameuse muraille de Derbend, destinée à protéger les provinces septentrionales de la Perse contre les irruptions des peuples nomades acculés dans le Caucase. On trouve encore aujourd'hui les ruines de ces travaux de défense.

Les Koutrigoures (depuis Boulgares), habitant entre le Palus Mœotis (mer d'Azof) et le Kouban, tentèrent de relever l'empire d'Attila. Après avoir soumis une partie des Akatsires, ils passèrent le Da-
487. nube (487), et furent complètement battus par Théodoric, roi des Ostrogoths. Ils reparurent quelques années après, sous le règne de Zénon et portèrent le ravage en Thrace. Plusieurs de leurs expéditions ayant été couronnées de succès, on voit ces peuples, au commencement du VIe siècle, servir comme auxiliaires, dans les armées romaines, puis devenir les compagnons des Avares, tant que dure leur prédominance, c'est à dire 80 ans (558-638).

Ces Avares appartenaient, comme nous l'avons

dit, à la race finnoise orientale : ils avaient les mœurs des Huns et parlaient leur langue. Leurs migrations vers l'Occident sont à proprement parler un second acte de celles des Huns, et méritent au même titre, une place particulière dans les récits de l'historien : comme les précédentes, elles se lient à une révolution, qui a éclaté au sein de l'Asie, et dont on a déjà exposé le sommaire. Nous avons fait entrevoir, en effet, que vers la première moitié du VIe siècle, un nouveau peuple surgissait sur la scène asiatique : les Thoukhiu ou Turcs, débris et vengeurs des Hioung nou, leurs devanciers, avaient tout à coup, à leur exemple, refoulé ou vaincu les populations éparses autour d'eux. Moins entraînés pourtant que les Huns, par l'appât du pillage des trésors de l'empire romain, les Avares n'abandonnèrent point les contrées ouraliennes tant qu'ils n'y furent pas forcés; l'histoire apprend positivement, que ce fut pour se soustraire à la domination des Turcs, qu'ils se ruèrent sur l'Occident, et que l'époque de leur entrée en Europe suivit de très près celle de l'élévation des Thoukhiu.

Ainsi c'est toujours la continuation du même phénomène : des tribus, originaires de l'Asie-Centrale, trouvent dans une seule victoire qui les rend maîtresses d'une vaste étendue de terrain, ouverte de tous côtés, les moyens de réduire à l'obéissance

les populations environnantes ou de les rejeter à l'ouest. Les Huns, chassés par les Sian pi (successeurs eux-mêmes des Hioung nou, en qualité de souverains d'une partie de l'Asie), ont porté le retentissement d'événements lointains au cœur de l'Europe, et jusqu'aux limites occidentales et méridionales de ce continent : par une succession de faits, dont l'enchaînement est incontestable, ils ont déjà amené le premier établissement des Germains dans les Gaules. Nous allons voir maintenant les Avares, dépouillés de leur territoire par les Thoukhiu (héritiers de la puissance des Ou houan, des Thou khou hoen, des Jeou jan, peuples Sian pi), s'enfuir en Europe et devenir la cause de l'avènement en France de la branche carlovingienne, en précipitant sur ce pays de nouvelles tribus de Germains.

Huit ans environ après la formation en Asie de
558. l'empire thoukhiu (558), les Avares franchirent le Volga, dont ils occupaient la rive orientale. Deux tribus de cette famille, les Ouar et les Khounni, appelées du nom commun Ouarkhonites, pénétrèrent seules au centre de l'Europe. 20,000 de leurs familles avaient quelques années auparavant, été soumises au Khakhan (roi) des Thoukhiu : afin d'échapper à ce joug, elles se réfugièrent en Europe, entrainant avec elles plusieurs tribus hun-

niques, entre autres les Outourgoures et les Koutrigoures. Les anciens historiens font mention de la figure extraordinaire de ces Avares. Leurs vêtements ressemblaient à ceux des Huns : leurs cheveux tombaient sur leurs épaules en tresses ornées de rubans; c'était même là le signe caractéristique qui les distinguait. Comme leurs prédécesseurs, ces peuples proposèrent leur amitié à la cour de Byzance, moyennant un tribut annuel et des terres fertiles pour nourrir leurs troupeaux. Justinien, espérant opposer ces nouveaux nomades aux armées hunniques, qui ne cessaient d'inquiéter les frontières, les prit à sa solde. L'empire était toujours plongé dans une situation déplorable. Les campagnes heureuses de Bélisaire en Afrique et en Italie, avaient bien un instant rendu quelque prestige au nom romain : les bienfaits n'en furent pas de longue durée : des hostilités s'étaient de nouveau engagées dès 535 en Italie, entre le général de Justinien et Vitigès, roi des Ostrogoths, durant lesquelles Rome fut tour à tour prise et reprise, et avaient continué à ensanglanter la Péninsule, jusqu'à ce que Vitigès, battu complètement, se vit contraint de subir la loi du vainqueur. Lorsque plus tard, vers 552, Totila revint en Italie, à la tête des Goths, pour reconstituer leur souveraineté, Narsès était encore immédiatement parti avec de nouvelles troupes, pour réprimer ces

entreprises, effacer tout vestige du royaume des Ostrogoths, et fonder le gouvernement des Exarques de Ravenne, lequel ne dura que 16 ans. Ces succès chèrement achetés avaient considérablement diminué les forces disponibles de l'empire.

Quelques victoires ne suffisent pas à une nation pour la relever d'une pusillanimité séculaire; aussi, malgré les conquêtes de Bélisaire et de Narsès, les frontières orientales restaient, comme par le passé, exposées aux envahissements des barbares et la population de Byzance dépensant dans les disputes du cirque, entre les cochers verts et les cochers bleus, le peu d'enthousiasme qu'elle avait conservé, envisageait sans émotion les périls dont elle était menacée. Pour remédier à cet état d'affaissement, Justinien se hâta donc de contracter une alliance avec les nouveaux barbares, que les commotions de l'Asie refoulaient sur son territoire. Toujours en proie à la frayeur que leur inspirait le joug des Thoukhiu, auquel ils venaient d'échapper, les Avares servirent quelque temps avec docilité, la politique de l'empereur, contre les autres tribus finnoises : leurs succès les ayant bientôt rendus à leur instinct primitif, ils tentèrent, à l'aide de menaces, d'exiger un plus haut prix de leurs services; mais Justinien ne se laissa pas intimider et sut les contenir. N'osant pas encore commencer ouvertement les hostilités, em-

portés d'ailleurs par leur naturel inquiet, ces Avares se décidèrent bientôt à abandonner les frontières orientales de l'empire et divisés en deux fractions, ils reprirent cette vie de déprédations et de courses, leur élément de prédilection. Le premier corps se répandit à travers les montagnes de la Circassie : le second traversant la Pannonie (Autriche et Hongrie), arriva en 566 sur les bords de l'Elbe, où 566.
Sigebert, fils de Clovis, roi d'Austrasie, le força à demander la paix, après une défaite sanglante. Repoussés de ce côté, ces nomades se rapprochèrent des Lombards, de la race des Vandales et ravagèrent en commun les contrées voisines du Danube, alors au pouvoir des Gépides.

La mort de Justinien survenue peu de temps auparavant (565), devait, comme tous les événements de cette nature, à une époque d'intrigues, susciter de graves embarras. Les Avares ne tardèrent pas à les accroître : se détachant des Lombards, qui s'étaient fixés en Lombardie et au nord de l'Italie (573), 573.
ils reparurent aux portes de l'empire d'Orient, attaquèrent et mirent en déroute les Romains, et ne suspendirent leur marche victorieuse que sur la promesse d'une somme de 80,000 livres d'or (environ 130 millions). Huit ans après, l'histoire les montre faisant une irruption chez les Slaves, ha-

bitant la partie orientale de la Germanie (1), qui eux aussi, essayaient de s'enrichir aux dépens du colosse en ruines. Dès l'année suivante (582), les Avares ennuyés d'un pillage aussi modique que celui des terres slaves, recommencèrent contre les Romains une guerre qui promettait un meilleur butin : l'empereur Tibère, éperdu, implora de toutes parts l'intervention de ses voisins : il s'adressa même à Tourouxanth, prince des Thoukhiu, déjà fort puissant en Asie comme nous le verrons au chapitre suivant; mais celui-ci refusa avec fierté de secourir une nation à laquelle les Ouarkhonites, ses anciens esclaves, avaient, disait-il, imposé des conditions humiliantes.

La prospérité des Avares grandissait de jour en jour : presque tous les ans, ils exigeaient une augmentation de tributs, sans pour cela cesser de harceler les frontières et de dévaster les campagnes. A la fin du VIe siècle, ils avaient complétement subjugué les Slaves et s'étaient avancés jusqu'au pays à
600. l'est de l'Elbe (600). Bientôt, renforcés des restes des Ouar et des Khounni, que le développement en Asie des Thoukhiu refoulait de plus en plus vers l'occident, les Avares firent la conquête de la Dal-

(1) Les limites des Slaves, à l'ouest, pouvaient être alors figurées par une ligne tirée de l'Adriatique à la mer Baltique, à travers les monts de la Carinthie et de la Bohème.

matie, puis pénétrant en Italie, ils n'épargnèrent même pas les Lombards, leurs anciens alliés. Toujours plus riches et plus audacieux, ils accouraient chaque année, à la tête de nouvelles forces, fondre sur une nation qui consacrait d'inutiles sacrifices à obtenir la paix : cette rançon périodique, offerte par la lâcheté, servait de prime d'encouragement pour de nouvelles invasions.

Les Avares accompagnés des Slaves, des Koutrigoures (Boulgares) et des Gépides, se présentèrent en 626 devant Byzance, dont le trône était occupé 626.
par Héraclius. Jamais situation ne fut plus alarmante : tous les ressorts sociaux étaient détendus ou brisés. Malgré l'or et le pouvoir, peut-être même à cause de cette funeste protection, le christianisme n'avait trouvé dans la capitale de l'Orient que des vices dont elle était souillée, et de beaux esprits qui le dénaturaient ; aussi n'avait-il pu s'élever au dessus de misérables querelles théologiques. Des dissentions religieuses éclataient de toutes parts : accessible à ces seules passions, le peuple fermait les yeux à tout autre danger. La multiplicité et l'intolérance des sectes, semaient sur leurs pas le fanatisme et le désespoir : leurs débats puérils ne rendaient aux esprits ni la moralité, ni l'énergie qui leur eussent été si nécessaires pour repousser l'ennemi. Les Ariens, les Nestoriens, les Monophysites, les Mono-

thélites, les Eutychéens, les Jacobites, avaient tour à tour abusé de la puissance : chacune de ces sectes, dans son règne d'un jour, se hâtait d'écraser ses adversaires. Les Nestoriens surtout avaient souffert de cruelles persécutions, sous le règne de Justinien, protecteur des Monophysites : un grand nombre d'entre eux s'étaient réfugiés en Perse; quelques uns passèrent de là dans l'Asie-Centrale, où nous reconnaîtrons plus tard des traces de leur séjour (1).

Électrisés à la voix de Mahomet, les Arabes parcouraient alors leur carrière de gloire et de conquêtes. La Syrie comprise dans l'empire d'Orient, et la Perse avaient été asservies des premières : Héraclius et Yezdegerd n'avaient pu résister à ces terribles attaques où le sentiment religieux se montrait si étroitement uni à l'audace et à l'intrépidité. Le roi

(1) Les Ariens croyaient aux deux natures : les Nestoriens poussaient encore plus loin les opinions professées par les Ariens. Les Monophysites regardaient la divinité comme ayant été l'ame qui animait le corps humain de J.-C., et admettaient l'union des deux natures complètes : les Monothélites prétendaient en outre que cet être double était subordonné à la volonté de l'ame divine. Les Eutychéens, les plus zélés des Monophysites, niaient que l'ame divine eût été revêtue d'un corps humain : la persécution les obligea à se réfugier en Arménie où leur église existe encore de nos jours. Les Jacobites étaient une secte mitigée des Monophysites.

Les débris de ces sectes rivales se sont répandus au loin : les Monothélites ont cherché un refuge dans les montagnes du Liban, sous le nom de Maronites ; les Monophysites retirés en Égypte, y ont fondé la secte des Coptes, à laquelle s'est ralliée la masse de la nation.

de Perse chercha bientôt à réparer ses pertes et à se venger sur les Romains, mais Héraclius sembla se réveiller : pendant six ans ce prince manifesta une énergie qui, en toute autre circonstance, eût rendu quelque force à son gouvernement. Cet éclair de fortune ne fit alors que retarder quelques instants la chute de ce corps souffrant et moribond : durant les quatorze dernières années de son règne, Héraclius retomba dans son apathie et perdit tout ce qu'il avait gagné.

Chez les Barbares nomades, l'unité de pouvoir repose sur des moyens limités, et ne peut s'étendre au delà d'un certain horizon : de plus, les victoires qui accroissent l'autorité du chef, développent en même temps la fortune de ses lieutenants. Ceux-ci, une fois heureux sur les champs de bataille, deviennent comme le chef qu'ils se sont donné, dignes du commandement absolu, car ils possèdent les mêmes titres, le *succès*. Parvenus à l'apogée d'élévation auquel ils pouvaient prétendre, les Avares éprouvèrent à leur tour les conséquences de cette loi : et ils s'affaiblirent peu à peu au milieu de divisions intestines : abandonnés de leurs alliés (638), ils perdirent insensiblement 638.
la prépondérance dont ils étaient en possession depuis près d'un siècle. Ils continuèrent néanmoins à infester de temps à autre les provinces grecques, et incommodèrent surtout les peuples voisins du Da-

nube et de la Pannonie qui tentaient de s'affranchir. Ce fut pendant cette période, que pressés eux-mêmes par les Boulgares (Koutrigoures) et les Khazars (Akatsires), qui avaient recouvré leur indépendance et fondé à l'est un commencement de puissance, les Avares refoulèrent les populations de l'Occident et rejetèrent diverses tribus germaniques dans la partie des Gaules appelée Austrasie. L'arrivée de ce nouvel élément plus vivace, contribua à changer la face de ce pays : les idées furent modifiées; et la dynastie des Carlovingiens monta sur le trône (751). Voici indépendamment les évènements qui favorisèrent cette révolution.

Peu de temps après la mort de Clovis (511), des guerres s'étaient allumées entre les quatre principautés provenant du partage des États de ce prince. La Neustrie et l'Austrasie eurent bientôt effacé et absorbé les royaumes d'Aquitaine et de Bourgogne. La première, comprenant le pays entre la Loire et la Meuse, représentait la civilisation romaine, et portait le nom de *Francia romana;* l'autre, renfermant le territoire situé entre la Meuse et le Rhin, était incessamment en proie aux fluctuations de l'émigration germanique et s'appelait *Francia teutonica.* La lutte finit par se concentrer dans ces deux provinces, rangées sous des drapeaux si différents : son intensité même s'accrut, car si l'état avancé des

Neustriens excitait la convoitise de leurs voisins, ceux-ci à leur tour étaient continuellement retrempés, par le contact de nouveaux colons, fuyant les barbares de l'Est, dans les mœurs et les habitudes de la Germanie, leur ancienne patrie. A la fin du VIe siècle, les rivalités éclatèrent plus vives entre Frédégonde et Brunehaut, et devinrent fatales à cette dernière qui ne put parvenir à dompter l'aristocratie homogène et compacte des *Francs Austrasiens*. Ce fut alors que les maires du palais, créés primitivement par les rois, pour contenir les grands, trouvèrent plus sûr de se faire l'instrument de ces derniers et que l'affluence toujours plus considérable, en Austrasie, de nouvelles peuplades de Francs, refoulées par les Avares et attachées à leurs institutions, amena dans ces contrées une révolution inévitable. Pendant la première moitié du VIIIe siècle, tandis que la Neustrie était livrée à l'anarchie, les Francs d'Austrasie se trouvèrent au contraire ralliés autour de la famille influente de Charles Martel, qui avait fondé sa célébrité en servant, dans les fonctions de maire de palais, les intérêts des nouveaux venus et surtout en défendant le pays contre les Arabes qui s'étaient avancés jusque sur les rives de la Loire. Cette famille étant montée sur le trône en 751, on vit renaître les institutions germaniques, dégénérées depuis deux siècles.

Charlemagne, appelé à régner, affermit la nouvelle dynastie, et s'empressa de consacrer la restauration des idées de la mère patrie (1). Inquiété de plus en plus par les Saxons et par d'autres tribus germaniques, harcelées elles-mêmes par les nomades de l'Est, il transporta le siége de son empire à Aix-la-Chapelle, afin d'être plus en mesure d'opposer une barrière énergique à des envahissements trop fréquents. Nous ajouterons, pour compléter cette espèce de digression, qu'ayant passé l'Ems en 791, l'empereur des Gaules prit l'offensive et alla semer la terreur au milieu des Avares. Cinq ans après, Henri, duc de Frioul, profitant de la désunion de ces nomades, s'empara de leur principal campement appelé Ring, et y trouva des trésors considérables. Un de leurs chefs, nommé Teudon, se retira près de Charlemagne, qui le rendit à la liberté après lui avoir fait embrasser le christianisme. Ce chef étant dans la suite revenu à ses pratiques idolâtres, les Francs le mirent à mort, soumirent tout le pays depuis la Drave jusqu'au Rab et repoussèrent au delà de la Theiss les débris des Avares dont le rôle était

(1) Charlemagne s'appliqua à faire revivre sa langue natale. *Eginhard* nous apprend que ce prince avait commencé une grammaire de la langue tudesque, et donné des noms, pris de cette même langue, aux vents, aux mois. En 813, on voit les évêques obligés de faire traduire des livres latins en langue tudesque, pour les rendre intelligibles à cette multitude d'habitants de la Germanie que Charlemagne avait à sa cour.

fini. Cet évènement mit le comble à la gloire de Charlemagne : quelques années auparavant (774), ce prince avait préludé à ces conquêtes, en renversant la monarchie des Lombards, dont le règne de 206 ans en Italie, ne fut pas sans éclat et sans utilité. Ainsi disparurent deux empires qui s'étaient élevés au milieu du VIe siècle, en se prêtant un mutuel appui.

Pour apprécier d'une manière plus exacte encore le refoulement des Avares sur les Germains et indiquer toutes les causes de l'avènement en France de la dynastie carlovingienne, il importe d'étudier la marche des peuples finnois, Boulgares et Khazars. Dès 638, les premiers, à l'instigation de l'empereur 638.
Héraclius, avaient rompu tout lien de dépendance envers les Avares. Ils ne surent pas longtemps rester maîtres d'eux-mêmes : leurs chefs dévorés d'une folle ambition, imitèrent les Avares dont ils venaient de secouer le joug. L'autorité fut fractionnée entre plusieurs de ces chefs ; et l'un d'eux, à la tête de sa troupe, accourut ravager les frontières de l'empire d'Orient. La faible résistance qu'on opposa à ces Boulgares, n'était point capable de les arrêter ; aussi poursuivant le cours de leurs dévastations, ils passèrent le Danube (678), firent la conquête de la Mœsie inférieure, refoulèrent les populations à l'ouest, et enlevèrent aux Avares la domination des Slaves qui

habitaient ce pays, connu depuis sous le nom de Boulgarie. Cette portion de Boulgares ne formait qu'environ le cinquième de la nation entière : le reste partagea le sort des Avares et se fondit plus tard au milieu d'eux ou fut absorbé par les populations indigènes. Quant à ceux qui n'ayant jamais quitté les parages orientaux, s'étendaient depuis le Don jusqu'à la mer Noire, ils participèrent aux expéditions des Khazars auxquels s'étaient joints les débris des anciens Huns.

Ces Khazars ou Khozars (1), les mêmes que les Akatsires, compagnons des Huns, parurent sur la scène de l'Europe orientale dès le commencement
700. du VIII[e] siècle (700), avec la prétention de relever à

(1) Quoique ces Khazars appartinssent à la grande souche finnoise, plusieurs raisons font penser qu'ils étaient gouvernés par une famille d'origine turque : leur roi s'appelait khan, et leurs *Grands*, Beghs; or ces titres sont turcs. Il se pourrait très bien que les Thoukhiu ou Turcs, alors dans toute leur puissance, aient installé chez eux, pour les commander, une famille de leur race. Les historiens de Byzance, se fondant néanmoins sur la ressemblance des noms de dignités, donnèrent à ces peuples le nom de Turcs orientaux, que quelques auteurs modernes ont accueilli sans examen. M. Klaproth lui-même avait d'abord partagé cette opinion ; il l'a depuis abandonnée, éclairé par ses recherches philologiques. Ce sont effectivement de pareils travaux qui impriment à l'histoire son plus grand caractère de certitude : ils nous mettent en garde contre des hypothèses qui ont séduit nos prédécesseurs, et démontrent, par exemple, qu'il n'est pas plus juste de donner le nom de Turcs aux Khazars, parce qu'ils étaient gouvernés par un Khan et des Beghs, qu'aux Francs celui de Romains, parce qu'ils avaient créé des charges et des dignités administratives copiées sur celles de Rome.

leur profit l'empire des Avares, entièrement détruit à l'est, à cette époque. Ils avaient d'abord tenté de se glisser à travers le Caucase, mais les Arabes, maîtres de la Perse, les ayant vigoureusement repoussés au delà des portes Caspiennes, gardaient depuis lors soigneusement, ce défilé; forcés bientôt de fuir à l'ouest, par suite de la pression exercée sur eux par les Thoukhiu, ces Khazars s'emparèrent d'une grande partie de la Crimée, occupée jusqu'alors par des tribus ougouriennes (finnoises) et devinrent ainsi voisins des Slaves, répandus entre le Dnieper et le Don. Ceux-ci, ainsi que d'autres peuples de race différente, ne pouvant lutter avec avantage, se reconnurent tributaires des Khazars, lesquels, enivrés de leurs premiers succès, s'avancèrent de plus en plus vers l'occident et fondèrent un royaume, depuis les monts Karpathes jusqu'au Pont-Euxin (pays alors connu sous le nom de Dacie).

Les Khazars ne tardèrent pas à se rapprocher de l'Est; ils étaient désireux de reprendre une revanche éclatante contre les Arabes. Après avoir franchi le Caucase et traversé l'Arménie (728), ils atteignirent 728.
les provinces occidentales de la Perse, et y remportèrent une victoire signalée. L'empereur Léon l'Isaurien, voulant se faire un appui de ces nouveaux conquérants, demanda en mariage, pour son fils

Constantin, héritier du trône de Byzance, la fille du Khan des Khazars. Cette union rendit à Léon un service éminent et amena une paix qui ne fut presque pas troublée un seul instant. Les guerres des Arabes et des Khazars, durant tout le VIIIe siècle, furent en outre la meilleure garantie de cet instant de sécurité, accordé à l'empire d'Orient. Ces guerres prolongées affaiblirent les Khazars, en même temps que le contact des croyances religieuses du Judaïsme, du Mahométisme et du Christianisme modifiait leurs mœurs et tendait à les détacher de la vie nomade. Constantin de Thessalonique, l'apôtre fervent des Moraves et des Boulgares, auquel on doit l'invention de l'alphabet esclavon, implanta définitivement chez les Khazars, au milieu du IXe siècle
858. (858), la religion chrétienne et les initia ainsi à des habitudes pacifiques, à des institutions un peu régulières.

La puissance de ce peuple commence à décliner lors de la fondation de la monarchie russe des Warèghes en 862. Dans le chapitre suivant, nous le verrons à la même époque, allié des Turcs Ouzes (Polovtses ou Comans), soutenir des guerres contre les Petchénèghes, autre peuplade turque, repoussée à l'ouest après l'anéantissement des Thou-khiu occidentaux. Chassés de leur territoire par ces Petchénèghes, les Khazars perdent vers le XIe siècle

la Crimée, appelée d'après eux Khazarie : fondus alors au milieu de leurs vainqueurs ou dispersés dans les vallées du Volga inférieur, leur nom disparaît insensiblement de l'histoire.

Telle a été la marche des révolutions qui du IVe au IXe siècle, ont précipité les peuples finnois sur le territoire de l'empire romain, sur les Slaves et les Germains, dont les déplacements forcés ont produit des commotions, ressenties jusqu'aux extrémités occidentales et méridionales des Gaules. Nous avons indiqué précédemment la première partie de ce drame colossal, en racontant la destinée des divers peuples, tour à tour dominateurs dans l'Asie-Centrale ; il nous restait ici à rendre à ces mouvements toute leur majesté, toute leur importance, en suivant ces refoulements de peuples jusqu'à leurs dernières limites. Avec quelle admiration et quelle surprise ne voit-on pas la civilisation triompher au milieu de tant de catastrophes et de ruines ! Tant de désastres, tant de guerres aboutissent à de véritables progrès. Des tribus, jusqu'alors nomades, ont senti leur existence enchaînée au sol : les Germains, les Francs, envahissent des territoires où l'influence romaine ne pénètre plus; ils y apportent leur énergie native, et désarmés par une religion, vierge comme eux de toute souillure, ces missionnaires armés déposent sur une terre viciée ou peu cultivée

des semences qui porteront bientôt des fruits admirables.

De nouvelles invasions menacent bien encore d'anéantir les peuples qui les subissent ; mais l'arbrisseau a grandi : ses rameaux forts et vigoureux ont poussé en tous sens. La civilisation ne peut plus périr : une nation surtout est constituée, où les hommes liés entre eux par les sentiments, par les intérêts, sauront opposer aux envahissements extérieurs un rempart infranchissable, et travailler d'une manière continue au développement de toutes les vertus, de tous les besoins sociaux. Les Arabes, maîtres de l'Espagne, avaient essayé d'étendre leur domination sur une partie des Gaules, lorsque Charles-Martel secondé par les populations germaniques, que les Avares avaient refoulées en Austrasie, prépare aux champs de Poitiers la consécration d'une nouvelle dynastie et dote l'édifice social, de la France, de principes gouvernementaux, non plus basés comme autrefois, sur des rapports exclusivement personnels, mais sur le lien de chaque individu avec le sol.

A un demi-siècle de là, Charlemagne met pour toujours ses frontières du Nord et de l'Est en défense contre les barbares précipités dans ces directions : sa main puissante relie toutes les parties de son vaste empire, et propage, autant que le siècle le

comporte, des sentiments de nationalité. Un tel état n'est pourtant point définitif : il suffit il est vrai pour réunir les hommes d'armes autour d'un même drapeau, les animer d'une haine commune contre l'ennemi extérieur, développer dans leurs cœurs l'attachement au sol, l'amour de la propriété ; mais ces progrès accomplis, on sent le besoin d'un classement plus équitable de la population, d'une répartition plus juste des charges et des bénéfices de l'association. C'est alors que la féodalité, devenue une institution usée et rétrograde, accourra d'elle-même à la tête des croisades religieuses des XIIe et XIIIe siècles, au devant de la mort. Ainsi, les peuples d'Asie ne cessent d'intervenir, comme auxiliaires, au milieu de nos transformations sociales ; seulement leur sphère d'action semble se rétrécir de plus en plus à mesure que l'on avance. Au IXe siècle, la France et une partie de la Germanie n'ont déjà plus rien à redouter de leurs agressions directes : ces pays où l'agriculture et l'esprit de nationalité ont prévalu, sont désormais à l'abri de dévastations étrangères.

Trop faibles pour s'affranchir, trop peu agglomérés pour combiner une résistance énergique contre leur féodalité intérieure, les Slaves restent les seuls peuples en Europe exposés aux débordements des populations nomades. A l'époque où

nous sommes arrivés, ils font des essais d'organisation : les Waręghes introduisent chez eux (862) quelques formes de gouvernement. Une fois ces notions acquises, une fois l'homme enchaîné à la terre, les entraves partielles, protectrices de leur enfance, devront disparaître : les invasions mongoles du XIIIe siècle, comme un nouvel instrument providentiel, contribueront alors à rappeler au cœur des Slaves des sentiments communs de vengeance, puis de nationalité.

VI.

SOMMAIRE.

Les Thoukhiu ou Turcs, descendants des Hioung nou. — Leur puissance en Asie, par suite du fractionnement de l'empire Sian pi, et bientôt leurs divisions. — Avènement et succès des dynasties chinoises Souï et Thang. — Cette dernière soumet les Turcs Hoeïhe (débris des Turcs Ouïgours) qui avaient recueilli l'héritage des Thoukhiu. — Les Hakas succèdent, dans l'Asie-Centrale, aux Hoeïhe, au milieu du IXe siècle. — Décadence des Thoufan (Tubétains) après deux siècles de puissance. — Agitations en Chine. — Despotisme des eunuques. — Les Khitans, vainqueurs des Hakas, fondent au nord de la Chine un empire qui dure plus de deux cents ans. — La dynastie des Soung, secondée par les Lettrés, remplace les Thang sur le trône impérial de la Chine. — Luttes des Khitans contre les Ju tchin. — Triomphes de ces derniers en 1115. — Durant cette lutte, la Chine intervient au Tubet, pour arrêter l'anarchie, et soumet ce pays à ses lois. — (516—1125.)

CHAPITRE VI.

Vers le milieu du VIe siècle, peu de temps avant l'apparition des Avares en Europe, et leur domination dans ces contrées, l'Asie était livrée à des révolutions analogues : un peuple, nouveau par son nom plutôt que par son origine, s'élevait à l'aide de la commotion produite autour de lui et allait soumettre la plus grande partie de l'Asie-Centrale ; nous voulons parler des Thoukhiu ou Turcs, dont les descendants couvrent encore de nos jours les trois plus anciens continents connus. L'empire des Sian pi

fondé au nord-est de l'Asie, s'était fractionné à la fin du IVe siècle : les Thoû khou hoen, les Jeou Jan, les Goei, avaient fondé des principautés indépendantes, entre lesquelles la guerre s'était presque aussitôt allumée avec acharnement. Les deux derniers surtout, les Jeou Jan et les Goei, malgré leur origine commune, soutinrent l'un contre l'autre une lutte terrible, qui en les affaiblissant, décida la haute fortune des Thoukhiu, maîtres déjà d'un territoire considérable par suite du refoulement à l'ouest de plusieurs tribus avares (1).

Lors des défaites des Hioung nou, quelques hordes appartenant à cette race s'étaient retirées à l'ouest, vers le lac Dzaizang. Un certain Assena, conservé miraculeusement par les soins d'une louve (fable qui sert de base à l'origine de tous les peuples de ces contrées), fut proclamé chef d'une petite tribu qui, s'accroissant promptement des débris de la nation vaincue, se répandit dans les vallées de l'Altaï. Le principal campement du chef, fut établi au pied d'une montagne appartenant à cette chaîne, non loin des sources de l'Irtyche, environ vers le 47e de latitude et le 90e de longitude orientale. Comme

(1) Dans une matière déjà obscure, où la rapidité de la narration doit faire promptement oublier une foule de détails, j'ai pensé qu'il était souvent opportun de me répéter et de rester clair, même au détriment d'autres qualités.

cette montagne présentait la forme d'un casque, le mot *Thoukhiu* ou *Turc*, qui désignait cette armure, devint le nom générique affecté à la nation entière (1).

(516) Ces Thoukhiu étaient alors tributaires des Jeou Jan, maîtres de la partie septentrionale de l'Asie-Centrale : ils excellaient dans l'art de forger les armes. Leur chef, nommé Theou men, ayant battu les Turcs Kao tche (branche la plus considérable des Ouïgours, et répandue sur les rives de l'Orkhon de la Selinga et de la Toula) (2), demanda en mariage la fille du roi des Jeou Jan. Irrité d'un refus 516.

(1) Quelques auteurs ont cru reconnaître le mot *Turc* dans le Targiatos d'Hérodote et le Togharma de l'Écriture : cette opinion est trop hasardée pour que nous la prenions sous notre responsabilité. Quant au nom de *Thoukhiu*, ce n'est que le mot *Turc*, altéré par la prononciation chinoise. Le contact ancien des Turcs et des Chinois est constaté par la grande quantité de mots chinois retrouvés dans le dialecte turc de Constantinople. Les étendards des Ottomans, formés de queues de cheval, rappellent aussi ceux dont les Chinois se servent comme insignes du commandement militaire : ils sont tout à fait semblables ; seulement, ceux des Chinois sont surmontés de queues de bœuf. Des auteurs byzantins ont aussi confondu les Thoukhiu de l'Asie-Centrale avec les Huns. Ménandre, dans son livre sur les ambassades, combat cette erreur, et établit entre ces deux peuples une distinction, confirmée depuis par la comparaison des langues ; car la plupart des noms hunniques conservés, tels que Blédas, Skotta, Apsikh, etc., sont des mots qu'aucun Turc ne peut prononcer à cause de l'accumulation des consonnes qui se suivent sans être séparées par des voyelles. (Klaproth.)

(2) On leur avait donné, au IIIe siècle, le nom de *Kaotche* ou de *chariots élevés*, à cause, sans doute, de l'élévation des roues de leurs chars. Leur dialecte était un peu différent de celui des Hioung nou :

humiliant, Theou men s'adressa à l'empereur des Goei, qui, pour s'assurer une alliance avantageuse, s'empressa de lui accorder la main d'une princesse chinoise (1). Cette coalition formidable rendit imminente la ruine des Jeou Jan. Serrés de près, par des ennemis forts de leur nombre et de leur audace, ces nomades ne purent résister; ils furent défaits en diverses rencontres, et leur Khan se tua de désespoir (552). Theou men prit dès lors le titre de Khakhan
552. et se fit appeler Il Khan. Telle a été l'origine de cet empire des Thoukhiu, si prépondérant durant la seconde partie du VIe siècle, et l'un des plus vastes qui aient existé dans toute l'Asie-Moyenne. Ces peuples, ainsi que ceux dont il a été question précédemment, étaient nomades : ils se nourrissaient du laitage et de la chair de leurs troupeaux : leur religion se réduisait à quelques pratiques assez simples; ils honoraient le feu, l'air, l'eau, mais semblaient n'adorer qu'un seul Dieu auquel ils sacrifiaient des chameaux, des moutons et des bœufs. Ils se sont convertis plus tard au culte de Bouddha, puis à l'Islamisme.

ils avaient, du reste, les mœurs et les habitudes des peuplades turques. Ils changèrent plus tard leur nom contre celui d'*Hoeï he*, puis d'*Hoeï hou*. La portion des Ouïgours, campée à l'ouest du lac Balkachi, était connue vers 550 sous le nom de *Thiele*.

(1) Les États de Goei se composaient, comme nous l'avons vu, des cinq provinces septentrionales de la Chine.

Le fils de Theou men, continuant à accroître l'empire des Thoukhiu, s'étendit surtout aux dépens des Khitans (1) et des Jeou Jan : il enleva à ces derniers le Mawarannahar (Turkestan) qu'ils avaient conquis sur les Grands Yue tchi. Mou kan khan., autre fils de Theou men, acheva de dissiper entièrement les restes des Jeou Jan : profitant ensuite des troubles que suscitait en Chine la rivalité de deux dynasties, et y entretenant une désunion favorable à sa politique et à son ambition, il parvint à subjuguer tout le pays compris entre l'océan oriental et la mer Caspienne, et depuis la Chine et le Tubet jusqu'au lac Baïkal. Il créa dans ces contrées une organisation qui assura à ses possessions quelque consistance. Sous son règne (562), des relations s'établirent avec les empereurs de Constantinople : Askel, gouverneur des provinces 562.
turques de l'Ouest arrachées aux Avares, invita Justin II à refuser des terres dans l'étendue de l'empire à ces tribus finnoises qu'il considérait comme ses esclaves et sur lesquelles il prétendait avoir des droits. Des ambassadeurs furent également envoyés à Anouchirwân, roi de Perse, afin d'obtenir que les Sogdiens, tributaires des Turcs, eussent la liberté de vendre de la soie aux Mèdes, vassaux de la Perse.

(1) Les Khitans appartenaient à la race toungouse qui occupait le N.-E. de la Chine.

Ces envoyés ayant été mis à mort, une violente inimitié éclata entre les deux peuples.

La guerre fut aussitôt déclarée : Anouchirwân, voulant prévenir les agressions des Turcs, sollicita l'alliance de Hiao wouti, dernier empereur de la dynastie chinoise des Goei, et le pria d'opérer une diversion. Les intrigues qui tiraillaient continuellement le gouvernement de ce prince, ne lui permirent pas d'accueillir la demande du roi de Perse et de prendre parti dans une guerre étrangère (1). De son côté, le khan des Turcs, instruit de la rivalité des Perses et des Romains, conçut le projet de rechercher l'amitié de Justin II et de le séduire par l'offre d'un traité de commerce, relatif à la soie, afin de ruiner cette branche de l'industrie persane. Le nom romain avait alors repris quelque éclat : le long règne de Justinien, une des époques les plus brillantes de l'histoire de l'empire d'Orient, venait de finir. Des guerres heureuses avaient aussi été soutenues contre les Perses, et le souvenir de ces succès récents, était un titre de considé-

(1) L'évènement ne tarda pas à justifier cette triste situation de Hiao wouti. Son empire fut partagé en deux portions, gouvernées chacune par une dynastie particulière, l'une chinoise, l'autre sian pi. Cette division amena, comme on le pense bien, des luttes affreuses qui, pendant le reste du VI[e] siècle, plongèrent le pays dans une confusion que l'historien chercherait vainement à éclaircir. On sait seulement que la dynastie sian pi succomba.

ration, que les Turcs ne pouvaient oublier, dans le choix de leurs alliés. Maniakh, prince des Sogdiens, chargé par Mou khan khan de cette importante négociation, se rendit donc à Byzance, où l'empereur le reçut avec distinction. La politique conseillait en même temps aux Romains de saisir cette occasion de se faire un appui contre les invasions incessantes des nomades d'Asie. Justinien avait, il est vrai, repoussé les Avares vers l'Occident; mais ceux-ci, réunis momentanément aux Lombards, pour ravager les terres voisines du Danube, menaçaient de revenir bientôt attaquer l'empire.

Un traité d'alliance défensive fut conclu; et pour répondre aux invitations de Mou khan khan, Justin II lui envoya Zemarkh, préfet des villes d'Orient (569). 569.
Ce personnage rencontra les Turcs en Sogdiane: afin de détourner *les malignes influences*, il se prêta aux cérémonies superstitieuses de leurs prêtres appelés Chamans et arriva à la résidence du Khakhan, située dans les vallées de l'Altaï. Mou khan khan lui donna audience dans sa tente, placée sur un chariot, suivant la coutume de sa nation. Cette habitation était remarquable par sa somptuosité: elle était toute resplendissante de soie: on y voyait des tapis, un lit doré, des meubles précieux ornés de figures d'animaux en argent. Tant de richesses firent d'abord supposer que ce peuple avait atteint un

haut degré de civilisation : on reconnut plus tard, qu'elles étaient le produit du pillage, ou des relations commerciales établies depuis plusieurs siècles en Asie, entre les Romains et les Chinois. Une expédition contre les Perses fut décidée, mais elle n'eut aucun résultat sérieux. Zemarkh marcha quelque temps à la suite du Khakhan, et revint à sa préfecture, accompagné d'une esclave de la nation des Kian kuen (1), qu'il avait reçue en présent. Le reste de son voyage se termina sans accidents : il sut éviter les embuscades des Perses, près du Kouban, obtint du chef des Ougors, tribu finnoise tributaire des Turcs, des outres remplies d'eau, pour subvenir à ses besoins pendant sa route à travers les plaines arides situées au nord du Caucase; puis, après avoir franchi le pays des Alains, il arriva à Trébisonde et de là à Byzance.

572. (572) Mou khan khan désigna pour son héritier Thobo khan son frère. Ce choix fut dignement justifié : ce prince surpassa en puissance son prédécesseur et se rendit redoutable à tous ses voisins, sans en excepter la Chine, alors victime des rivalités de plusieurs dynasties. Il accomplit au milieu de ses peuples une

(1) Nation indo-germanique habitant primitivement entre les monts Tian chan et Altaï, jusqu'à l'Irtyche et l'Ob. Les Turcs qui la subjuguèrent s'étant mêlés avec elle, il en est résulté un nouveau peuple qui sont les Kirghiz de nos jours.

grande révolution, en introduisant parmi eux le culte de Bouddha, déjà pratiqué sur quelques points du Tubet depuis près de deux siècles, et connu à Khotan bien avant l'ère chrétienne. Il manda de l'Inde, des prêtres avec les livres sacrés de cette religion, fit construire plusieurs temples et quelques couvents. L'installation du Bouddhisme, chez ces tribus nomades presque barbares, a sans doute dans l'origine fait peu de sensation, car les évènements transitoires ne nous sont point parvenus, tant ils ont paru insignifiants. C'est ainsi que l'histoire montre à chaque instant, dans ces contrées, de simples tribus, atteignant presque subitement une prospérité inouie, et diverses religions accueillies également sans la moindre opposition par des populations soumises à une même autorité.

Il faut se garder de juger de semblables faits avec nos idées actuelles : chez les peuples modernes, les idées religieuses ont une profondeur qui décèle tout d'abord dans ceux qui les adoptent une certaine culture de l'intelligence, unie à une grande conviction. Dans l'Asie-Centrale au contraire, le culte grossier, limité comme les besoins, a jusqu'à présent, offert peu de résistance à de nouvelles doctrines ; et le changement de religion n'a pu être que la substitution d'un-culte, favorable aux appétits matériels, à un sentiment vague et mal défini. En Eu-

rope, là où l'esprit de l'homme a déjà conquis une certaine prescience, la morale se présente la première et donne plus tard naissance au culte; tandis que, chez les peuples peu avancés en civilisation, des pratiques extérieures, des réglements, en quelque sorte corporels, assouplissent d'abord les instincts sauvages et fécondent peu à peu les semences de la morale. Les cérémonies du Bouddhisme, les lois hygiéniques émanées de cette religion, étant seules capables de toucher des cœurs ignorants, Thobo khan dut s'en servir comme d'un simple moyen administratif. L'histoire de la Russie fournit un exemple semblable de cette espèce de conversion *matérielle*. Le grand prince Vladimir voulant, à la fin du xe siècle (988), faire adopter le christianisme à ses sujets, les réunit sur les rives du Dnieper, et à un signal donné, les fit plonger dans ce fleuve, où ils reçurent ainsi collectivement le baptême.

581. (581) Che thou, appelé à succéder à son oncle Thobo, commença par réprimer la rébellion du fils de Mou khan, qui réclamait la souveraineté; puis il monta sur le trône, sous le nom de Cha po lio khan. Comme ses prédécesseurs, il fixa sa résidence dans une des gorges de l'Altaï, près du mont Thoukin. Il partagea ses terres en divers apanages et les distribua à ses parents, à titre de fiefs : le fils de Mou

khan reçut, avec le nom d'Apo khan, un certain nombre de tribus : Ngan lo, fils de Thobo, revêtu de la qualité de vice-khan, alla camper sur les rives de la Toula, et un oncle de Cha po lio, fut envoyé vers l'occident, avec le titre de Ta theou khan.

Immédiatement après la division de l'empire turc entre ces quatre khakhans, la dynastie chinoise des Soui, secondée par une révolution (582), succéda à 582.
la branche occidentale des Goei, appelée Heou tcheou. Les liens de famille qui unissaient Cha po lio à la dynastie vaincue, l'entraînèrent dans une manifestation hostile contre la Chine : à la tête d'une armée nombreuse, il franchit la grande muraille et ravagea les provinces des Souï. Ayant tenté l'année suivante, de renouveler ses incursions, il fut vaincu et mis en fuite : la disette et la peste achevèrent de détruire ses troupes. Ces évènements consolidèrent la nouvelle dynastie chinoise; Wenti son fondateur, porté au trône à la suite de troubles violents, s'y maintint par son talent et son génie : ses victoires sur les Turcs, rallièrent momentanément tous les partis, et assurèrent son triomphe. Il parvint à semer la désunion parmi les Turcs : Ngan lo et Apo khan se détachèrent de Cha po lio et se reconnurent vassaux de la Chine. A quelques années de là, Cha po lio fut lui-même contraint de traiter de sa soumission et dès lors les possessions orientales des Thoukhiu

marchèrent de jour en jour à une prompte décadence.

Les successeurs de Ta theou khan, étaient plus heureux à l'Occident : campés à l'ouest de la chaîne de l'Altaï, vers la partie méridionale du Steppe des Kirghiz actuels, leurs succès contre les Perses leur fournirent les moyens de se fortifier et de retenir leurs alliés sous leur dépendance. Ces chefs turcs avaient soumis les Ogors, Finnois orientaux, ainsi que les Ou sun, répandus au nord du Jaxartes, depuis que les Hioung nou les avaient chassés de l'Asie orientale, leur patrie primitive. Les Turcs occidentaux étaient aussi maîtres des terres conquises antérieurement en Sogdiane (fraction du Turkestan) par les Grands Yuetchi (Tubétains occidentaux) lors de leur refoulement (100 de J.-C.), et s'avançaient jusque sur le territoire de l'empire byzantin.

588. Wenti rendit au gouvernement chinois (588) son unité et sa force : après avoir doté ses sujets d'un code de lois qui porte l'empreinte de son habileté et de sa sagesse, il mourut victime de l'ambition de son second fils Yang ti. Celui-ci continua l'œuvre d'agrandissement commencé par son père ; il parvint à soumettre les Khitans (1), anciens vassaux

(1) Ces peuples de race toungouse atteindront, dans la suite, une grande puissance : nous les retrouverons au Xe siècle, formant une vaste agrégation, comprenant, sous le nom de royaume de Liao ou empire des Khitans, le pays des Mantchous et la Mongolie actuelle.

des Turcs, étendit ses conquêtes dans la presqu'île orientale de l'Inde, dans les royaumes de Tonkin et de Siam; facilita les entreprises de commerce, encouragea les lettres, donna un soin particulier à l'accroissement de la bibliothèque de sa capitale et éleva le nombre de ses volumes à 54,000; fit enfin recouvrer à la Chine son ancienne prépondérance. Tant de bienfaits n'avaient pu cependant être obtenus sans des sacrifices énormes : en surchargeant le peuple d'impôts, les guerres extérieures excitèrent un mécontentement que les ennemis de la dynastie des Souï surent habilement exploiter, en réveillant la haine contre les innovations introduites dans les mœurs et dans la législation. Des révoltes partielles, on passa à un soulèvement général, à la suite duquel plusieurs chefs, adversaires acharnés de toute unité gouvernementale, et toujours disposés à se mettre à la tête de quelque parti, se déclarèrent indépendants.

Après plusieurs années de troubles et d'anarchie, une nouvelle dynastie (619), celle des Thang, fut investie du pouvoir impérial. Wen wouti, second empereur de cette famille, employa tous les moyens pour accroître l'importance de la Chine : la dissolution des possessions turques favorisa merveilleusement ses projets. Afin d'assurer son influence sur l'Asie-Centrale, il créa, dans les provinces comprises entre 619.

les chaînes neigeuses du Thsoung ling et du Thian chan, quatre Tchin, ou gouvernements militaires, dont les siéges furent Koutche, Picha, près de Khotan, Kharachar et Kachgar : cet établissement lui servit de base d'opération pour s'étendre à l'ouest et au N.-O. Ainsi se trouva constituée une vaste souveraineté, composée de plusieurs États feudataires, dont les chefs, quoique revêtus du titre de gouverneurs chinois, en vertu d'un diplôme impérial, n'en conservaient pas moins une indépendance absolue. L'administration intérieure leur appartenait entièrement : comme vassaux de l'empereur, ils n'étaient tenus seulement qu'à lui envoyer de temps en temps des ambassades et des présents. La prospérité de la Chine gagna considérablement à cet état de choses : son commerce avec l'Occident, assuré d'une haute protection, put traverser en toute sécurité ces pays lointains.

Le règne de Wen wouti figure dans l'histoire de l'Asie-Orientale comme un des plus brillants et des plus heureux : ce prince devint l'appui de toutes les infortunes, le point de mire de toutes les espérances : Phirouz, fils de Jezdedjerd, roi de Perse,
638. chassé de ses États (638) par les Arabes, conquérants d'une partie de l'Asie-Occidentale, accourut se réfugier sur un territoire dépendant de la Chine. A peine débarrassé des agressions des

nomades asiatiques, l'empire romain, redoutant les farouches prosélytes de l'Islamisme, rechercha également à cette époque l'alliance des Chinois, dont les possessions à l'ouest atteignaient presque la mer Caspienne, et ce fut par suite de ces relations, qu'Olopen, prêtre nestorien, originaire de l'empire romain, apporta en Chine les premières notions du christianisme. Wen wouti accueillit ce missionnaire avec bienveillance et ordonna qu'on mît à sa disposition les moyens de propager son culte. Ce fait est constaté par l'érection d'un monument, retrouvé en 1625, sur lequel se trouvent rapportés le motif et la date de son élévation.

Tandis que le Christianisme apparaissait en Chine, le Bouddhisme se développait avec bien plus de succès chez les Thoufan, Tubétains occidentaux établis autour d'H'lassa et dont les frontières étaient reculées au S.-O., jusqu'à devenir limitrophes de l'Inde : un Dzanphou (roi) de ces Thoufan (632), chargea un de ses ministres de 632. visiter les bords du Gange et d'y étudier la doctrine de Chakia mouni dans toute sa pureté. De retour à H'lassa, ce personnage instruit, composa un double alphabet adapté aux sons de la langue des Tubétains : l'usage de l'écriture se répandit alors promptement. Le même Dzanphou fit en outre construire dans la capitale un temple magnifique en l'honneur

de Bouddha. Déjà et depuis le commencement du v[e] siècle, des religieux bouddhistes, venus de Khotan, avaient fondé quelques monastères au Tubet : cette religion y avait fait jusqu'alors peu de progrès ; elle n'y acquit une importance réelle et bien sensible qu'à partir du VII[e] siècle.

Les Thoufan formaient une fraction de la race tubétaine. Nous avons vu antérieurement que, mis en déroute par les Hioung nou, 160 ans av. J.-C., les Yue tchi s'étaient partagés en deux corps : les Grands Yue tchi, refoulés à l'occident jusqu'en Transoxiane et les Petits Yue tchi, qui se retirèrent au sud des monts Nan chan situés entre leur ancien pays et le Tubet et en chassèrent les Khiang, leurs frères d'origine. Ces tribus de Khiang profitant en 566 de la chute des Goei (Sian pi), dont ils étaient vassaux, s'emparèrent du Tubet occidental et s'y établirent sous le nom de Thoufan ou Thoupo; d'où les noms de Tubet et Thibet. Leur chef prit le titre de Dzanphou (1) et fixa sa résidence près de H'lassa. Ces peuples étaient nomades; leur nourriture ordinaire consistait en laitage, en chair de bœuf et de mouton, et en grains torréfiés : leurs vêtements, qu'ils fabriquaient eux-mêmes, étaient en feutre et en drap de laine. Quand un Thoufan mourait, on tuait sur sa tombe des chevaux, des

(1) Littéralement, *Héros*.

bœufs et on les enterrait avec lui. L'usage de l'écriture fut chez eux longtemps inconnu : on se servait de bois crénelés et de cordelettes nouées, pour rappeler des dates, conserver des souvenirs, et on comptait les années par la crue et la chute des feuilles : un siècle plus tard seulement, quelques germes de civilisation parurent. Ces faits, dont l'authenticité est irrécusable, indiquent qu'il faut désormais renoncer à placer dans le Tubet le berceau du genre humain ; à en faire descendre les religions de l'Inde ; à y voir le peuple primitif et à y trouver des traditions antérieures à l'histoire, ainsi que l'ont prétendu légèrement des écrivains du XVIII[e] siècle. Il est bien avéré maintenant que les Tubétains, ainsi que les autres nomades de l'Asie, sont restés fort ignorants jusqu'à ce que des missionnaires indiens devinssent, au VII[e] siècle, leurs instituteurs en morale et en littérature ; aujourd'hui encore, ce peuple est très peu avancé en civilisation.

Sous le Dzanphou, protecteur du bouddhisme au Tubet en 632, les Thoufan, qui pouvaient, dit-on, mettre sur pied une centaine de mille hommes bien aguerris, donnèrent de l'extension à leur puissance et conquirent une grande prépondérance dans l'Asie intérieure. Son successeur s'étant reconnu vassal de l'empire chinois, la demande qu'il fit de la main d'une princesse de ce pays entraîna, par son refus,

un commencement d'hostilités. Le gouvernement chinois revint bientôt à des dispositions moins hautaines : craignant les conséquences d'une guerre malheureuse, il accéda à l'alliance proposée, et la
641. princesse fut conduite à H'lassa en grande cérémonie (641).

Les Kao tchang, débris des Turcs Ouïgours et les Kao tche, les plus orientaux de ces Ouïgours, s'étant réunis pour recueillir l'héritage des Thoukhiu, ils fondèrent en commun dans l'Asie-Centrale, au milieu du VIIe siècle, une nouvelle puissance appelée empire des Hoeïhe, du nom d'une tribu orientale qui acquit la prééminence. L'empereur des Thang (640) Wen wouti, eut bientôt occasion de se plaindre d'eux : ils entravaient le commerce avec l'occident, en retenant les marchands chinois et en empêchant les ambassades des peuples occidentaux de se rendre à sa cour. La guerre éclata et favorisa Wen wouti. Le pays des Ouïgours, qui avait 80 lieues de l'est à l'ouest et 50 du nord au sud, fut dès lors déclaré province vassale de la Chine : on y établit un chef militaire et des tribunaux. La capitale, aujourd'hui Turfan, reçut un nouveau nom, celui de Si tcheou (ville occidentale).

650. La mort de Wen wouti (650) amena en Chine un changement funeste : son fils ne sut point défendre sa couronne contre l'ambition de sa femme. Celle-ci

régna en souveraine absolue jusqu'à la mort de son mari et fit déposer son propre fils pour se substituer à sa place. Les Thoufan eux aussi, avaient profité de la faiblesse du successeur de Wen wouti et s'étaient jetés sur les provinces voisines de leur pays : dès 692, ils s'étaient rendus maîtres de Koutche, 692.
de Khotan, de Kachgar. Ils ne conservèrent pas longtemps néanmoins ces conquêtes : à la tête d'une armée d'expédition, le gouverneur chinois de Si tcheou repoussa ces Tubétains et rentra dans la souveraineté des quatre gouvernements militaires précédemment fondés au centre de l'Asie. Les frontières du *N.-E.* de la Chine furent également inquiétées à cette époque par les Khitans, que l'empereur Yang ti avait déjà réduits à l'obéissance, un siècle auparavant. Les Hoeïhe, vassaux des Chinois, accourus à leur secours, dispersèrent les Khitans et ne mirent bas les armes toutefois qu'après quelques excursions sur le territoire septentrional de l'empire.

Une révolution de palais porta au trône (705) le 705.
petit-fils de Wen wouti. A l'exemple de son père, ce prince, adonné à la mollesse et à l'indolence, abandonna à sa femme les rênes de l'État. Des abus criants surgirent de toutes parts : on trafiquait publiquement des emplois publics : les faveurs, la remise des châtiments étaient livrées à

l'enchère. La pusillanimité du monarque enfanta le mépris général, et bientôt, l'impératrice, déjà adultère, encouragée par la disposition de l'opinion publique, fit mettre à mort son propre mari. De tels crimes ne restèrent pourtant pas impunis : le pouvoir, rêvé par cette femme ambitieuse, lui échappa, et il ne resta de tant d'intrigues qu'une crise qui ébranla la Chine jusque dans ses fondements. Les Thoufan (715), toujours prêts à saisir les occasions
715. favorables, profitèrent de ce moment d'anarchie : alliés aux Arabes alors possesseurs du Mawarannahar (Turkestan), ils tentèrent à l'est quelques expéditions qui du reste, furent promptement repoussées.

L'Asie-Moyenne était à cette époque divisée en sept empires principaux : à l'Est celui de la Chine : au Sud celui des Yun nan, comprenant, indépendamment de la province chinoise de ce nom, une grande partie de l'Inde au delà du Gange ; à l'occident, l'empire des Khalifes; au centre de l'Asie, entre les monts Kuen lun et Himalaya, celui des Thoufan, chaque jour plus considérable : au Nord de ce dernier, celui des Hoëihe, vassal de la Chine et borné à l'ouest par les possessions des Thoukhichi ou Turcs occidentaux, s'étendant depuis la rivière d'Ili jusqu'au Volga : enfin au *N.-E.* se trouvaient les Khitans dont la fortune ascendante me-

naçait, de concert avec les Thoufan, de détruire le système feudataire, au moyen duquel le gouvernement chinois tenait en respect une partie de l'Asie-Centrale.

(716) Les Turcs occidentaux, formés des débris des 716. Thoukhiu, ne jouirent pas longtemps des avantages qu'ils avaient remportés sur les Ou sun et sur les Perses. Fiers de leurs premiers succès, ils voulurent ressaisir leur ancienne prépondérance à l'est, et comptant sur l'alliance des Arabes et sur celle du Dzanphou des Thoufan, se disposèrent à attaquer les contrées de l'Asie-Intérieure, dont la suzeraineté était acquise aux Chinois. Ceux-ci eussent infailliblement succombé en présence d'une coalition aussi menaçante, s'ils n'eussent réussi à resserrer les liens qui leur assuraient les services des Hoeïhe. Ils restèrent à ce prix, vainqueurs dans cette lutte, où l'Asie-Moyenne tout entière, était partagée en deux camps : une foule de tribus (environ 70,000 ames) s'empressèrent d'accepter la domination des Chinois, et leurs auxiliaires, les Hoeïhe obtinrent, pour récompense de leur concours, la soumission de plusieurs tribus turques occidentales, appartenant à l'empire des Thoukhichi. Quant aux Thoufan, les défaites (740) que leur fit essuyer ce 740. choc impétueux, suspendirent quelques années leurs agressions contre la Chine.

Le reste du VIIIe siècle s'écoula au milieu des mêmes éléments de désunion et d'hostilités. Les Khitans, nomades et barbares, qui avaient fait de la partie orientale de la Mongolie le siége de leur puissance, inquiétaient alternativement les frontières de la Chine, et ravageaient les terres des Hoeïhe. Les Tubétains, ennemis toujours acharnés des Chinois, fondaient aussi sur eux à chacune de leurs commotions intérieures : ils parvinrent même,
750. dans un de ces moments de troubles (750), à s'emparer de leur capitale et à la livrer au pillage. Ces conquêtes n'offraient, il est vrai, que le caractère de la dévastation : après avoir ravagé une province, le vainqueur se retirait, sans songer qu'il y eût avantage pour lui à la conserver et à l'administrer : c'est qu'il fallait, pour occuper le territoire envahi, une somme de lumières et de ressources matérielles que des populations nomades étaient loin de posséder ! A tous ces malheurs qui accablaient la Chine, se joignirent bientôt les expéditions maritimes des Arabes et des Perses. Leur flotte se présenta devant Canton, fit le siége de cette ville, et reprit le large après l'avoir saccagée.

Le gouvernement chinois n'était point à la hauteur des dangers qui compromettaient sans cesse son existence : les intrigues multipliées augmentaient sa faiblesse : les femmes, les eunuques exerçaient une

funeste influence sur les affaires publiques qui, dans ces moments difficiles, réclamaient pourtant des mains habiles et fermes. On attendait tout des alliés Hoeïhe, leur appui semblait l'unique force qu'on pût implorer : amis des Arabes, auxquels appartenait le Mawarannahar, ils escortaient leurs caravanes et les empêchaient d'être dévalisées. L'histoire a conservé de ces caravanes, des nomenclatures qui donnent une haute idée de leurs richesses et de leur magnificence. Ces Hoeïhe s'étaient acquis en outre une réputation de bravoure bien méritée : après la soumission d'une partie des Thoukhichi (759), ils avaient opéré celle des Kian kuen, famille indo-germanique, originaire de la portion de l'Asie-Centrale, située entre les monts Thian chan et Altaï, jusqu'aux sources de l'Ob et de l'Irtyche (1). Ils appelèrent ces Kian kuen du nom de Hakas (2). Par suite de leur mélange avec les Hoeïhe, les Hakas finirent par prendre la langue et l'écriture de cette peuplade turque : leur alphabet s'est perdu lors-

(1) A un siècle de là, vers 846, nous verrons ces Kian kuen ou Hakas, se relever, disperser les Hoeïhe eux-mêmes, et forcer leurs débris à se réfugier chez les Toungouses, ou à se précipiter sur les Tubétains. Leur puissance fut de courte durée ; ils s'affaiblirent insensiblement par suite des progrès des Khitans dans la Mongolie orientale. L'histoire cesse de s'occuper d'eux jusqu'au règne de Tchinghiz khan ; alors connus sous le nom de Kirghiz, ils sont entraînés dans les courses de ce conquérant.

(2) En hoeïhe, *visage jaune* ou *rougeâtre*.

qu'ils embrassèrent le mahométisme après le XII[e] siècle; ils adoptèrent alors, comme la plupart de leurs coreligionnaires, le système de l'écriture arabe.

Voici sur ces Hakas quelques détails transmis par les historiens chinois des siècles postérieurs. Leur roi, disent-ils, portait le titre d'*Ojé* qui était aussi son nom de famille. Les membres de sa propre horde étaient habillés d'étoffes rouges : des garnitures de martres-zibelines ornaient les vêtements des personnages riches. L'Ojé portait en hiver un bonnet de fourrure, et en été, une autre coiffure pointue, faite en filigrane d'or : tous ses sujets avaient un bonnet de feutre blanc; ils étaient armés de sabres et une pierre à aiguiser pendait à leur ceinture. Les vêtements des femmes étaient de drap, de serge et de divers tissus en soie, que les Hakas achetaient des marchands arabes du Mawarannahar ou de ceux établis à Koutche. Le campement principal de l'Ojé se trouvait dans une vallée de l'Altaï sur la gauche de l'Ienisei, à son entrée en Sibérie : il était entouré de palissades. Les tentes étaient en feutre; celle du chef se distinguait naturellement par des dimensions plus grandes : en hiver, on les couvrait toutes d'écorces d'arbres. L'administration civile et militaire était répartie entre six classes d'officiers : les impôts se payaient en martres-zibelines et en petit-gris.

Les Hakas vivaient habituellement de la chair de leurs troupeaux, et pour boisson faisaient fermenter du lait de jument : l'Ojé seul se nourrissait de mets apprêtés avec de la farine et du riz cuit. Ces peuples connaissaient quelques instruments de musique, tels que la flûte, le tambour, l'orgue chinois, les cymbales et les clochettes : des combats d'animaux et les exercices de danseurs de corde composaient leurs divertissements. Leurs richesses consistaient en chevaux d'une espèce fort grande et très forte, en chameaux, en bœufs et en moutons à grosse queue. En fait de culte religieux, rien n'était chez eux régulièrement fixé ; ils offraient, selon les évènements, des sacrifices aux génies protecteurs des rivières et des prairies, et à l'imitation des anciens peuples asiatiques, ils brûlaient leurs morts.

Pendant que les Hoeïhe travaillaient à affermir leur domination à l'ouest et à réduire les Hákas, de graves évènements se passaient en Chine (755). 755.
Un Turc réfugié, nommé Ngan lou chan, qui avait fait preuve de talents et d'habileté, gagna la confiance de l'empereur et fut élevé au poste de commandant de province. Dévoré d'ambition, ce chef turc se mit à la tête d'un parti, afin, prétendait-il, de soustraire son maître à la tyrannie de ses ministres; son audace, son désintéressement simulé

groupèrent autour de lui une foule de partisans dont il se servit dans son propre intérêt ; ses premières opérations ayant réussi, il parcourut diverses provinces, escorté d'une armée nombreuse et se fit, l'année suivante, proclamer empereur. Si cet usurpateur avait eu assez de bravoure pour conquérir le trône, il manqua des qualités essentielles pour le conserver et exaspéra les populations, en ne sachant imposer aucun frein à l'avidité et aux violences de ses soldats. Incapable de sauver l'État au milieu d'une telle crise, l'ex-empereur se résigna à abdiquer la couronne en faveur de son fils. Cet acte de sage politique ramena la confiance : les alliés secoururent la dynastie légitime; les Hoeïhe, les Arabes même envoyèrent contre ces rebelles des troupes auxiliaires qui les dispersèrent entièrement. Ngan lou chan, mis en fuite, succomba sous le fer d'un de ses propres serviteurs.

A cette pacification succéda un instant de prospé-
788. rité (788) : des relations, des échanges commerciaux furent rétablis. On signale les Arabes et les Perses comme faisant un commerce assez étendu à cette époque, à Canton, appelé alors Tsing hai, et l histoire a conservé le souvenir de l'ambassade envoyée en Chine par le khalife *Haroun al Raschid* : plusieurs traités d'alliance furent conclus. Le khakhan des Hoeïhe éprouva particulièrement la reconnaissance de l'em-

pereur chinois qui lui devait en partie sa couronne; il devint son gendre et obtint la faveur de changer le nom de sa nation en celui de Hoeïhou, promettant, de son côté, de marcher au secours de la Chine chaque fois qu'il y aurait urgence. Ces alliances, basées sur une saine politique, ne produisirent cependant pas les avantages que leur sincérité semblait présager. Les Arabes, occupés dans le Mawarannahar, ne présentaient presque aucune ressource, et les Hoeïhou, parvenus à l'apogée de leur puissance, allaient aussi bientôt, en combattant les Hakas, s'affaiblir et entrer dans une ère de décadence. Loin donc de se laisser intimider par une coalition peu formidable, les Tubétains, toujours entreprenants, s'emparèrent de la presque totalité des possessions chinoises de la petite Boukharie : Si tcheou (Turfan) et une partie du pays des Ouïgours tombèrent promptement en leur pouvoir.

Réduite à une fâcheuse extrémité, la Chine eût dû chercher dans son sein des moyens de résistance plutôt que de compter sur des secours étrangers. Mais le gouvernement était alors le jouet de mesquines passions; les empereurs se succédaient inhabiles ou du moins dominés par de funestes influences qui compromettaient leur considération personnelle, lorsqu'elle ne rendait pas impossible toute manifestation d'autorité. Peu touchés de cette

paralysie, de cette corruption du pouvoir qui encourageaient de plus en plus les agressions des Barbares, les Chinois vivaient retranchés au milieu de leurs mœurs et de leurs coutumes. Indifférents à toute espèce de forme gouvernementale, pourvu qu'on respectât la souveraineté primitive de la famille, idée si chère aux peuples d'Asie, ils ne songeaient point à former un faisceau autour d'un gouvernement national dont les exemples, les inspirations eussent fait germer dans les esprits, des idées et des sentiments que la vie étroite de famille n'avait pu faire éclore.

Les lettrés et les eunuques s'agitaient sans cesse, traînant chacun sur leurs pas un despotisme hostile à tout progrès réel. Entre ces deux forces également malfaisantes, les Chinois restèrent faibles, inactifs, sans esprit de cohésion et de nationalité : ils acceptèrent sans beaucoup d'opposition tout joug étranger, pourvu qu'on s'engageât à respecter le culte du passé, le seul que comprissent des individus déshérités d'une foi religieuse, vive, éclairée et privés d'une direction gouvernementale intelligente. Quelle action civilisatrice pouvaient exercer sur la moralité du peuple, le régime avilissant et corrupteur des eunuques, ou bien l'égoïsme et l'isolement des lettrés, dont les travaux roulent exclusivement sur certains textes, ignorés de la foule et formulés dans

une langue qu'eux seuls ont le loisir d'étudier? Les travaux des savants sont sans résultat, si la langue écrite n'est pas répandue et la même pour tous, et les hommes instruits font des efforts stériles, tant qu'ils négligent d'entretenir des points de contact avec les masses et de s'inspirer de leurs idées, de leurs besoins. Nous reviendrons ailleurs sur les vices intellectuels des lettrés chinois.

Une suite de malheurs et de calamités continuaient à accroître les embarras de la Chine. La mauvaise administration, la faiblesse des empereurs, la jalousie des subalternes, le tiraillement du pouvoir, les intrigues des femmes, des lettrés et des eunuques provoquaient constamment des troubles dont les Tubétains surtout savaient tirer parti pour renouveler leurs excursions. En vain, après chaque campagne, obtenait-on la paix par d'immenses sacrifices, les hostilités recommençaient l'année suivante et n'étaient pas suivies de paix mieux observées : une d'elles cependant (821) sem- 821.
bla présager un repos plus durable, et afin d'en conserver le souvenir, on éleva, au milieu du temple principal de H'lassa, un monument en pierre, qui existe encore aujourd'hui, sur lequel fut gravée la formule du traité convenu. L'instinct de turbulence qui domine l'esprit des peuples barbares dégoûta bientôt les Tubétains d'une situation qui

contrariait leurs penchants : onze ans s'étaient à peine écoulés depuis la conclusion d'une paix jugée définitive, qu'ils se virent de nouveau entraînés par une force irrésistible, dans cette carrière d'agitations et de combats où viennent tour à tour s'essayer tous les peuples, à leur apparition sur la scène du monde.

Une diversion opérée à propos sur un autre point, sauva la Chine de ces dangers pressants. Les Hakas
840. se trouvaient alors en état de secouer le joug (840) des Hoeïhou dont ils étaient tributaires depuis près d'un siècle. Ils avaient jeté les fondements de leur fortune en protégeant, à l'imitation de leurs maîtres, le commerce des Arabes, si actif et si florissant au VIIIe siècle dans toutes ces contrées : défenseurs armés des caravanes, ils les escortaient et les garantissaient du pillage des Hoeïhou et des Thoufan (Tubétains). Ces occupations leur ayant fourni les moyens d'acquérir quelque puissance, de nouvelles tribus accoururent chaque jour se rallier à eux et implorer leur appui. Les Hakas grandirent rapidement : après vingt années consécutives de guerres
846. et de succès, ils brisèrent (846) la suprématie des Hoeïhou, qui datait de deux siècles, et les remplacèrent dans la domination des pays situés au sud du lac Baïkal, depuis le lac Balkachi jusqu'aux monts In chan et aux sources du fleuve Houang ho, c'est à dire, de la portion septentrionale de l'Asie-Centrale

comprise entre les monts Altaï et Thian chan. Leur chef quitta le nom d'Ojé pour prendre celui de Kha khan : il poursuivit et dispersa la fraction des Hoeïhou, retirée chez les Chy goeï, campés sur les bords du Non, au nord des Khitans, leurs frères d'origine (1). Quelques tribus de ces Hoeïhou se réfugièrent sous la protection de la Chine vers la province de Chensi et essayèrent en vain de reconquérir leur ancien territoire. D'autres se jetèrent au midi, et saisissant l'occasion d'une guerre survenue entre le Dzanphou des Thoufan et le roi de Yun nan, ils s'emparèrent de la ville de Si tcheou (Turfan) et d'un territoire considérable aux environs de Koutche, d'Aksou et envahirent même les provinces septentrionales du Tubet. Depuis ce moment, les Hoeïhou n'ont cessé d'entretenir avec les Arabes des relations suivies et ont peu à peu adopté leur croyance. Convertis en totalité à l'islamisme durant le xe siècle, ils sont devenus propagateurs zélés de cette religion ; de là le nom de Hoeï hoeï (revenus sur leurs pas), donné par les Chinois à tous les musulmans.

(1) Les Chy goeï, appartenant à la race Toungouse, parlaient la même langue que les Khitans. Ils habitaient un pays froid, humide, et peu fertile ; ils logeaient dans des excavations souterraines et avaient les mœurs sauvages des peuples de leur race. A l'instar des Turcs, leurs tentes, en feutre, étaient posées sur des chariots ; ils élevaient surtout des bœufs et des cochons, possédaient peu de chevaux et n'avaient aucuns moutons. Les tribus Toungouses, actuellement disséminées dans la Sibérie-Orientale, descendent en partie des Chy goeï.

L'élévation des Hakas qui se lie intimement à la décadence des Hoeïhou, eut pour double résultat d'amener la chute des Thoufan et d'accorder à la Chine
866. quelques instants de sécurité (866). Ces Thoufan si intrépides, si valeureux, souverains d'une partie de l'Asie-Centrale pendant 200 ans, se virent enfin dépouillés d'une portion de leur territoire : leurs provinces du nord furent la proie des Hoeïhou : le roi d'Yun nan s'empara de celles du sud-est, et l'établissement, au nord ouest de la Chine, d'un royaume nommé *Hia* acheva leur ruine. L'histoire garde le silence sur ces Thoufan durant un siècle et demi ; ils ne reparaissent qu'en 1015 en qualité d'alliés des Chinois, alors en guerre contre le royaume d'Hia ; un siècle plus tard, épuisés par des dissentions intérieures, ils invoquent contre eux-mêmes le secours des Chinois et deviennent leurs vassaux.

L'empereur de la Chine, Wou tsoung, rassuré par le spectacle des guerres allumées entre les Hakas, les Hoeïhou et les Tubétains, consacra quelques soins à l'administration de ses États. Livré cependant, comme ses prédécesseurs, aux suggestions des eunuques, il crut à leurs rapports sinistres au sujet des progrès du Bouddhisme et de la situation critique où cela pouvait entraîner l'empire. S'imaginant que des mesures énergiques remédieraient

au mal (850), il ordonna de démolir tous les temples du culte bouddhique, à l'exception de quelques uns réservés à l'usage des grandes villes; fit sortir de leurs couvents les religieux des deux sexes et les renvoya dans leurs familles. Les biens immenses de ces monastères furent assujettis aux impôts, et leurs serfs incorporés à la masse du peuple. Le rapport qui avait motivé cet acte sévère ayant omis de signaler les autres religions, telles que le christianisme, le judaïsme, l'islamisme, l'empereur promulgua un second édit qui frappa ces croyances de la même proscription : leurs cloîtres furent fermés et les sectaires rendus à leurs familles, pour être traités comme des sujets ordinaires. Les ministres de ces différents cultes, qui n'étaient pas Chinois d'origine, reçurent l'ordre de partir sur-le-champ, et on chargea les commandants de frontières du soin de faire diriger ces étrangers vers leurs pays respectifs. 845.

Le dénombrement auquel ces mesures donnèrent lieu, fait connaître qu'il existait en Chine, à cette époque, 4,600 temples ou couvents et 40,000 fondations particulières : le nombre des religieux des deux sexes s'élevait à 260,500; celui des prêtres chrétiens et des mages y entrait pour environ 3,000. Depuis longtemps, le gouvernement était justement alarmé d'une tendance des esprits qui lui enlevait

le concours d'une foule de citoyens : à chaque désastre, à chaque révolution intérieure, des milliers d'individus se retiraient dans des établissements religieux et se détachaient ainsi de la vie publique. Wou tsoung n'hésita pas à attaquer un tel abus, dont il était urgent de prévenir les conséquences. Les convictions étaient d'ailleurs peu enracinées : une telle persécution qui, en Europe, eût été accompagnée de vives réclamations, peut-être même de révoltes, ne parut, en Chine, qu'une simple mesure administrative; quelques habitudes, quelques intérêts matériels furent seuls froissés. Le silence des historiens sur les suites de cet acte gouvernemental, prouve qu'il ne s'agissait point d'un débat moral et que l'unique but de l'empereur avait été de fournir au trésor de nouvelles ressources, en plaçant sous le droit commun un plus grand nombre de terres et de bras. Le successeur de Wou tsoung se relâcha néanmoins de cette sévérité et autorisa la réédification de plusieurs temples.

Tandis que les peuples de l'Asie-Centrale sont engagés dans des guerres sérieuses, l'histoire de la
860. Chine est exclusivement concentrée sur son existence privée et ses embarras intérieurs (860). On voit se croiser, presque sans interruption, les fils d'une foule d'intrigues, et le despotisme des eunuques s'appesantit de plus en plus et paralyse tous les ressorts

sociaux. Entre les mains de ces vils tyrans, l'empe-
reur n'est qu'un instrument passif : à la moindre
résistance, le fer ou le poison tranche sa vie, et le
trône devient le prix de la docilité et de l'abnégation
les plus honteuses. En ruinant le trésor, en provo-
quant des abus de pouvoir, les exactions multipliées
aboutirent enfin à une révolution. Houang tchhao,
homme d'une audace remarquable, parcourt plu-
sieurs provinces à la tête de quelques milliers de
mécontents; puis, enhardi par des succès faciles, il
poursuit son but, ralliant à lui toutes les populations
accourues sur son passage [redacted] Maître de la capi-
tale, il s'y fait proclamer empereur, donne à sa dy- 881.
nastie le nom de Tsi et célèbre son avènement en
ordonnant la mort des membres de la famille
impériale qui n'avaient pu fuir, et en destituant tous
les mandarins (fonctionnaires) des classes supé-
rieures.

La prise de la capitale ne livra pourtant pas à Houang tchhao le reste de l'empire : les hostilités continuèrent avec le même acharnement. Deux chefs turcs, qui avaient quitté le service de la Chine, à la suite d'une disgrace et s'étaient réfugiés chez les Tata ou Tatars, horde mongole alors campée sur le versant méridional de la chaîne des In chan, formèrent un corps de 10,000 hommes et vinrent au secours de leur ancienne patrie. Après avoir grossi

leur corps d'armée de plusieurs tribus hoëihou, auxquelles les empereurs Thang avaient accordé l'hospitalité sur leurs frontières, ils marchèrent contre Houang tchhao, l'atteignirent et le mirent en dé-
883. route dans une bataille sanglante (838). La défection acheva de disperser le parti de cet usurpateur, lequel, voyant ses espérances ruinées, mit lui-même fin à ses jours.

La mort d'Houang tchhao remédia faiblement à l'anarchie qui n'avait jamais été aussi désastreuse en Chine depuis la fondation de la dynastie des Thang. L'empereur Hi tsoung était remonté sur le trône, sans recouvrer la puissance : son indolence le fit retomber entre les mains des eunuques, tandis que les gouverneurs de provinces, en proie à un esprit d'indiscipline extraordinaire, méprisant les ordres du souverain, ne songeaient qu'à leurs rivalités mutuelles. Ces malheurs tenaient, au reste, à des causes plus profondes que l'existence efféminée
888. d'un empereur de nom; aussi, à la mort d'Hi tsoung, la discorde civile, se rallumant avec plus d'intensité, puisa dans cet événement un nouvel aliment (888). Un désordre général s'empara du pays : les Hoeïhou, les Tatars, alliés de la Chine, essayèrent vainement d'arracher le successeur d'Hi tsoung des mains des eunuques ; leurs tentatives n'aboutirent qu'à irriter ces despotes intraitables.

Il serait difficile de préciser sur quelle partie de la nation s'appuyaient ces conseillers dominateurs et de dire quelles idées ils représentaient : l'histoire chinoise, dénuée entièrement de réflexions et de considérations philosophiques, ne dit rien de l'origine et de la portée des révolutions dont elle conserve la trace : enregistrant simplement les faits, sans y ajouter aucun commentaire, elle laisse l'esprit de critique, abandonné à lui-même, exposé aux périls d'une fausse route. Il y a lieu de présumer cependant, que les eunuques, arbitres absolus des affaires publiques, pendant les trois siècles du règne de la dynastie des Thang, étaient l'expression dégénérée des mœurs antiques aux prises avec le système moins choquant des lettrés. Ceux-ci ont été à leur tour vainqueurs, vers le milieu du siècle suivant (960), lors de l'avènement d'une nouvelle dynastie, celle des Soung, et se sont perpétués au pouvoir, presque sans interruption, jusqu'à nos jours. L'histoire de la Chine exige, pour être appréciée exactement, une manière de voir spéciale : toute division par dynastie y est secondaire. Ses phases principales remontent plus haut : elles comprennent, jusqu'au VIIe siècle, le développement simultané de la puissance des eunuques et de celle des lettrés : leurs luttes acharnées et l'empire des premiers pendant trois siècles ; enfin la prédominance des lettrés.

Revenons à la marche chronologique des faits.

La Chine avait vu ses frontières considérablement resserrées par suite des crises qui l'avaient affaiblie : ses voisins, ennemis et même alliés, saisissaient toutes les occasions d'agrandir leur territoire à ses dépens [redacted]. Les Khitans, en possession déjà du N.-E. de l'Asie, s'étaient emparés à l'ouest,
907. du pays dont les Hakas avaient hérité des Hoeïhou un demi-siècle auparavant (846) et avaient réduit ces Hakas à une nullité politique complète (1). Ils chassèrent également les Hoeïhou campés sur les frontières de la Chine, où ils occupaient le Tangout et la partie occidentale de la province de Chensi, et les refoulèrent jusqu'à cette partie du Grand Gobi, située vers le 40e degré de latitude et le 80e de longitude. Ces Hoeïhou fondèrent sur ce territoire une petite principauté appelée royaume de Cha tcheou, lequel passa au XIIIe siècle sous la domination des Mongols qui rendirent à ces peuples leur nom primitif d'Ouïgours. A pao khi, chef des Khitans, choisit pour capitale de ses États, Yan, aujourd'hui Péking, et prit le titre de Houang ti (empereur auguste). L'influence de ses successeurs s'accrut au point de les rendre, en quelque sorte,

(1) L'histoire ne parle plus des Hakas jusqu'au règne de Tchinghiz, au commencement du XIIIe siècle : ils portaient alors le nom de Kirghiz.

dispensateurs du trône de la Chine : leur empire, comprenant sous le nom de royaume de Liao, la Mongolie actuelle et le pays des Mantchous, subsista pendant près de 200 ans : il fut renversé, au commencement du XII[e] siècle, par les Iu tchin (1) issus, comme les Khitans, de la race toungouse.

Une série de catastrophes amena vers 960 l'anéan- 960.
tissement de la dynastie Thang, qui, depuis longtemps, ne conservait sous la tutelle des eunuques que le vain simulacre de la dignité impériale : une nouvelle famille, celle des Soung, fut portée au pouvoir par un mouvement révolutionnaire que dirigèrent les lettrés. Ne pouvant faire recouvrer immédiatement à la Chine son ancienne supériorité, cette dynastie s'appliqua du moins à cicatriser ses blessures et à restaurer peu à peu les bases de la fortune publique si profondément ébranlée : ses premiers soins furent de renouer avec l'Occident des relations, suspendues depuis les troubles intérieurs. Les empereurs Soung ont reçu fréquemment des ambassades de Khotan, des khalifes arabes et de plusieurs pays de l'Inde : l'histoire mentionne en 1081 celle de Michel Ducas, empereur de Constantinople.

Les rapports commerciaux avec l'Orient subirent

(1) Ce sont les *Niu-tche* de de Guignes.

à cette époque de graves modifications. L'établissement du royaume khitan de Liao, au nord de la Chine, rendait très difficiles les communications entre les Soung et les divers peuples de l'Asie-Centrale : les Iu tchin, Toungouses orientaux, tributaires des Khitans depuis la chute de la dynastie Thang, avaient, de leur côté, envahi les provinces septentrionales de l'empire et ajouté à son état de malaise. La Chine, alors fort restreinte (car elle atteignait à peine les 35° de latitude), n'avait plus d'autre ressource, pour réparer ses désastres, que d'appeler le commerce étranger sur ses côtes. Les Soung poursuivirent avec succès cette politique nouvelle : ils créèrent habilement des relations avec les Arabes, excellents navigateurs dont les entreprises embrassaient une grande partie du continent asiatique. Le mouvement commercial devint actif et important sur plusieurs points du littoral de la mer de Chine : les navires des Arabes, des peuples maritimes de l'Inde, ceux de Sumatra, de Java, de Bornéo et des Philippines affluèrent dans les ports chinois. La route continentale cessa d'être en usage jusqu'à l'avènement au pouvoir de la famille de Tchinghiz khan. Nous verrons sous le règne de cette dynastie, Marco Polo et d'autres voyageurs européens parcourir l'Asie-Orientale, et les caravanes et les communications politiques reprendre l'ancienne voie de terre, proté-

gées par la puissance des empereurs mongols.

La guerre entre les Hakas, les Hoeïhou et les Thoufan, au milieu du IXe siècle, avait un instant laissé respirer la Chine : des circonstances analogues vinrent encore protéger ce pays sous le règne de la dynastie des Soung (960-1256). Dépouillés d'une partie du territoire de leurs prédécesseurs, occupés, en outre, continuellement à étouffer des révoltes intérieures, les empereurs chinois eussent été infailliblement écrasés par les Khitans du royaume de Liao, si les Iu tchin, vassaux de ces derniers, n'eussent réclamé sérieusement l'attention de leurs farouches suzerains. Originaires des contrées situées à l'est du fleuve Sounggari, au nord de la Corée, ces Iu tchin, ainsi que leurs ancêtres les Toung nou (Toungouses), étaient braves et experts dans l'art de lancer des flèches. Ils consacraient tous leurs moments à la guerre ou à la chasse des cerfs dont ils savaient parfaitement contrefaire le cri : ils se nourrissaient de la chair de ces animaux et composaient, avec le lait des femelles, une boisson fermentée. Des bœufs et des mules servaient aux usages domestiques. Lors des mauvais temps, ces peuples se vêtaient de peaux de bœufs non tannées; leurs huttes étaient couvertes d'écorces de bouleau.

Comme les Khitans, comme tous les nomades leurs devanciers, les Iu tchin s'élevèrent par leur

bravoure et restèrent puissants tant que leurs chefs vécurent unis et modérés dans leurs désirs d'indépendance. Ils furent en état de se mesurer avec les Khitans dont ils subissaient le joug depuis un demi-siècle (960). Ces deux peuples ont été, pendant le XIe siècle, les seuls rivaux importants de l'Asie-Orientale : alors les Tubétains, les Hoeïhou, les Hakas avaient disparu comme nation, et la dynastie des Soung travaillait à réparer ses pertes, à affermir son autorité au dedans, et à faire prospérer son commerce au dehors.

A la tête des hordes Iu tchin, Agoutha brisa définitivement tout lien de dépendance envers les Khitans : après les avoir défaits en plusieurs rencontres et avoir porté un coup mortel à leur domination dans ces contrées, il se fit proclamer empe-
1115. reur en 1115 et donna à sa dynastie le nom de Kin (Or) (1). Sans se déclarer ostensiblement pour un parti, les Chinois avaient fomenté la mésintelligence entre ces deux peuples toungouses et encouragé la révolte des Iu tchin, leur promettant vaguement de les secourir. Ceux-ci reconnurent fort mal ces témoignages d'amitié et s'approprièrent bientôt toute la partie septentrionale de la Chine jusqu'au fleuve Houang-ho. Ils furent alors à leur tour les

(1) Les Mongols, qui l'ont détruite, l'appelèrent Altoun : ses chefs sont les Altoun-khan des écrivains mahométans.

souverains de l'Asie-Moyenne Orientale, comme l'avaient été antérieurement les Hioung nou, les Sian pi, les Jeou jan, les Thoukhiu, les Hoeïhou, les Hakas et les Khitans. Quatre ans après la fondation de la dynastie des Kin, les Iu tchin tentèrent un premier pas hors de la barbarie : ils se composèrent, sur le modèle de ceux des Khitans, des caractères propres à écrire leur langue : on ne connaît plus rien de ce système graphique. L'empire des Kin subsista plus d'un siècle ; Tchinghiz le détruisit en 1234.

Durant la lutte des Iu tchin et des Khitans, les Chinois cherchèrent à ressaisir leurs anciens droits sur l'Asie-Centrale. Tout favorisait leurs prétentions : les Tubétains, si longtemps leurs ennemis opiniâtres, étaient depuis leur chute comme nation en 866, livrés à une anarchie déplorable. Recourant à la plus affreuse extrémité, un parti crut devoir solliciter le secours des Chinois, et réclamer l'intervention d'une armée qui parvint à rétablir l'or- 1125.
dre (1125). Pour prix d'un tel service, l'empereur soumit à sa domination ce royaume, qui n'a cessé depuis lors d'être rangé au nombre des tributaires de la Chine ; car, dans le partage de l'empire mongol entre les membres de la famille de Tchinghiz, le Tubet échut à la branche qui occupa le trône de Péking.

VII.

SOMMAIRE.

Guerres des Turcs occidentaux avec la Perse ; pressés entre les Arabes et les Hoeïhe, ils se dispersent. — Migrations en Europe des Ougri (Hongrois).—Les Hoeïhe, alors appelés Hoeïhou, rejetés vers l'Occident, servent d'auxiliaires aux Arabes, désunis par suite de schismes.—Aèvnement des dynasties Turques, Ghaznevide et Seldjoukes.—Succès de la dernière en Perse et en Asie-Mineure.— Les croisades ; luttes de l'Orient et de l'Occident. — Chute des Seldjoukes.— Saladin sur le trône d'Égypte.—Les Turcs Kharizmiens sont refoulés en Syrie par les Mongols.— La première expédition de saint Louis est la conséquence de cette nouvelle irruption.— Révolutions en Égypte.— Les victoires du sultan Bibars jettent l'alarme dans toute la chrétienté. — Saint Louis tente une seconde expédition ; il meurt à Tunis. — Situation malheureuse des chrétiens en Syrie.—Réflexions sur les croisades. —(569—1291.)

CHAPITRE VII.

Nous avons fait voir au chapitre précédent l'empire des Thoukhin ou Turcs s'élevant vers le milieu du VIe siècle, et après un éclat de peu de durée, partagé en quatre parties qui, bien que soumises, en apparence, au même chef Cha po lio, reconnu grand khan, ressentaient entre elles les atteintes d'une rivalité dangereuse et marchaient vers une séparation inévitable. Ce vaste empire suivait ainsi la loi de ceux qui l'avaient précédé : des moyens efficaces de centralisation et d'unité manquaient pour retenir

longtemps dans une même sphère d'action tant de peuples disséminés depuis le Caucase jusqu'à la mer Orientale. Les ruptures, les guerres sont imminentes là où des intérêts variés ne viennent point lier les individus les uns aux autres et rendre leur existence commune sur un grand nombre de points. La violence, l'instinct de la dévastation, l'amour du pillage avaient rallié les Turcs sous un seul chef : or, loin d'être satisfaits de leurs conquêtes, ces peuples étaient de plus en plus poussés en avant par l'effet d'une activité momentanément heureuse. Lors donc que Cha po lio khan éprouva des revers sur les frontières de la Chine (582), cet évènement fut le signal d'une désunion générale : chacun y vit le symptôme de son indépendance, peut-être même l'origine d'une fortune plus grande.

On sait les tristes résultats de ces calculs d'une ambition étroite et irréfléchie. L'empereur Wenti, soufflant avec habileté la discorde au milieu des chefs ennemis, parvint sans peine à triompher d'eux séparément : toute résistance fut inutile ; chacun se résigna à subir la suzeraineté du gouvernement chinois. Les débris de ces Thoukhiu reparurent environ un siècle plus tard et fondèrent un nouvel empire. Sous les noms de Hoeïhe et de Hoeïhou, ils jouèrent pendant deux cents ans, au centre de l'Asie, un rôle assez brillant, soit par eux-mêmes,

soit comme alliés de la Chine contre les Khitans et les Thoufan, et ne succombèrent qu'au milieu du IXe siècle (846), sous les coups des Hakas, ainsi que nous venons de le raconter. Il nous reste maintenant à décrire la marche des peuples turcs vers l'Occident, les révolutions auxquelles ils prirent part, et leurs envahissements successifs qui amenèrent l'intronisation de la tribu d'Othman à Constantinople.

Les conquêtes des Thoukhiu, en Asie, au VIe siècle, avaient refoulé sur le territoire de l'empire romain les Avares, qui à l'exemple des Huns, leurs frères d'origine, se vengèrent par le pillage, de la perte des terres qu'on venait de leur arracher. Les Turcs travaillèrent d'abord à mettre en défense leurs nouvelles possessions; mais bientôt les chefs se laissant égarer par un fatal esprit d'indépendance, méconnurent l'union qui avait assuré leur prédominance et s'isolèrent les uns des autres. Ceux d'Orient restèrent alors seuls, pour faire face à des ennemis supérieurs en civilisation et plus habiles à diriger une guerre un peu longue. Déjà nous avons vu qu'avant le fractionnement des Thoukhiu, Mou khan khan avait porté toute son attention sur la politique occidentale et pris un soin tout particulier de gagner la confiance et l'amitié de l'empereur 569.
de Constantinople, afin de l'opposer à la Perse, qui

avait défendu aux Mèdes de continuer leurs relations commerciales avec les Sogdiens tributaires des Turcs (569).

Cette circonstance est à nos yeux d'un intérêt majeur, et l'histoire orientale n'eût point négligé d'y rattacher des considérations d'un ordre élevé, si, au lieu de s'en tenir à un simple enregistrement de faits, elle eût embrassé les évènements de ces contrées d'un point de vue philosophique. Le rapprochement des Thoukhiu et des Romains a modifié en partie les invasions des Nomades, et a été, selon nous, une des causes de la dérivation vers les provinces du Midi, des irruptions de ces peuples. On ne saurait nier pourtant que les refoulements antérieurs n'eussent commencé à produire une réaction : les populations européennes, obéissant à la nécessité, s'étaient agglomérées et concentrées; plusieurs même avaient fondé des établissements, désormais impérissables, puisqu'ils reposaient sur l'alliance de l'homme avec le sol. L'empire romain, momentanément rendu à la prospérité par les victoires des généraux de Justinien, pouvait néanmoins encore tenter la rapacité de nouveaux barbares; aussi ce fut un bonheur pour l'Occident, en même temps que le signe certain de l'intervention de la Providence dans l'accomplissement des destinées de la famille humaine, qu'un germe d'inimitié venant à surgir entre les Perses et

les Turcs, ceux-ci aient recherché l'appui des Romains au lieu de se répandre sur leurs terres, à l'imitation des Huns et des Avares. Nous ne redirons pas quel soin Justin II prit de faire réussir cette politique. Rien ne fut ménagé, comme on sait : on envoya Zemarkh, préfet des villes de l'Orient, avec mission d'accompagner Mou khan khan jusqu'à la rencontre des armées persanes, que les Romains avaient autant d'intérêt à détourner de leurs frontières, que les Turcs eux-mêmes mettaient d'empressement à les attaquer. Cette diversion prévint une nouvelle invasion sur le territoire de l'empire de Byzance, et, quelques années plus tard, une autre cause contribua à rassurer l'Europe contre de pareilles alarmes. En se rendant tout à coup maîtresses des champs de bataille de l'Asie, les armées arabes devinrent pour les Turcs occidentaux des ennemis formidables qui réclamèrent tous leurs efforts; et lorsqu'après ces chocs terribles, une légère fraction du peuple turc envahit l'Europe orientale, il n'existait plus de nation turque compacte ; quelques tribus faibles, agissaient isolément et sans ensemble ; leurs agressions n'offraient plus rien de redoutable.

(570) Cédant à la fois à son instinct particulier et aux instances des Romains, l'armée de Moukhan khan se disposa à attaquer les Perses; mais cette expédition 570.

n'eut pas tout le succès qu'on en attendait. Plus valeureuses qu'habiles, les troupes turques furent bientôt hors d'état de poursuivre l'ennemi, et l'on se hâta de conclure la paix ou plutôt une trêve. Ce premier choc jeta néanmoins parmi les Perses de vives inquiétudes, et Anouchirwân, leur roi, employa ce moment de répit à faire construire à l'entrée du Caucase, par où avait pénétré Mou khan khan, la grande muraille dont on retrouve encore aujourd'hui les vestiges, non loin de la ville de Derbend (passage fermé) (1). Un tel fait suffit pour constater les succès des Turcs et la terreur qu'ils causèrent à leurs ennemis, en se portant sur la rive droite du Volga. Ils avaient alors atteint l'apogée de leur puissance; une des vallées de l'Altaï formait le centre de leurs vastes États.

Le partage de l'empire turc en quatre principautés, opéré peu d'années après (581), entraîna les conséquences les plus funestes : une guerre malheureuse dans l'Est, fit d'abord passer une partie de ces Turcs sous la domination des Chinois. Les tribus occidentales campées à l'Ouest du lac Balkachi, réunies aux Ouïgours appelés Thiele, et à d'autres populations vassales, telles que les Sogdiens, les Ou sun, et quelques restes des Yue tchi, cherchèrent à

(1) Les Turcs appellent encore ce lieu *demir capi*, porte de fer.

se maintenir sur ces points; connues sous le nom de Thoukhichi, elles y fondèrent un empire qui eut surtout peu d'unité. Ce fut pendant leurs travaux d'établissements en Occident, que les Turcs soumirent les Ogors (1) (597). Ce peuple de race finnoise, 597.
très nombreux et très brave, n'avait pas jusqu'alors abandonné ses anciennes habitations des contrées Ouraliennes, appelées alors Yougrie : c'est lui qui a donné naissance aux Hongrois, dont l'arrivée en Europe s'est effectuée en deux corps. Une portion se mit en mouvement vers 750, lors de la prospérité des Hoeïhe et du refoulement des Turcs occidentaux : la dispersion complète de l'empire turc des Thoukhiehi a rejeté en Europe, à la fin du IXe siècle (883), la seconde fraction, laquelle s'est convertie au christianisme un siècle plus tard (973) (2).

(1) Les écrivains byzantins et les chroniques russes ont à tort confondu ces Ogors ou Ougors avec les Ouïgours de l'Asie-Centrale. La comparaison des langues a depuis rectifié cette erreur et fait cesser une confusion produite par la seule ressemblance des dénominations. L'Ougorien était de la famille des langues finnoises, tandis que les Ouïgours parlaient le dialecte turc.

(2) Nestor, le plus ancien chroniqueur russe, mort en 1112, appelle les Hongrois *Ougri*. D'autres écrivains postérieurs rapportent que la Yougrie avoisinait la chaîne de l'Oural, et que ce fut de là que sortirent les Huns, les Avares, et les Hongrois. Le nom de Madgyar, que les Hongrois se donnent, provient du nom de tribu Megeri, identique à celui de Baschkirs (les labiales *M* et *B* étant souvent confondues chez les peuples asiatiques) : or ces Baschkirs habitent une grande partie de l'ancienne Yougrie. Au reste, les Hongrois vivant en nomades et ne possédant, avant le XIe siècle (quoique arrivés en Eu-

L'époque de la puissance des Turcs occidentaux était aussi le moment de la plus haute fortune des Avares. Chaque jour, ces derniers s'emparaient de nouvelles terres en Europe, et à la fin du VIe siècle, ils étaient maîtres d'une partie de la Germanie, jusqu'au cours de l'Elbe. D'un autre côté, les Perses soutenaient des guerres terribles contre les Arabes. Jezdedjerd, dernier roi de la dynastie des Sassanides, fondée par Artaxercès, fuyant la fureur des sectateurs de l'islamisme, se réfugia chez les Turcs, où il trouva la mort : son fils Phirouz n'échappa au même sort qu'en se plaçant sous la protection de
625. la Chine (625), dont l'influence, fruit des conquêtes de Wen wouti, deuxième empereur de la dynastie des Thang, avait alors assez de poids. La Chine usa sans doute de sa prépondérance dans ces contrées pour empêcher les Turcs de rétablir leurs affaires et de profiter des embarras des Perses. L'esprit de désordre, d'indépendance, produisait de plus en plus la désunion parmi les éléments dont se composait cet

rope depuis plus de deux siècles), aucune notion d'écriture, n'ont pu fournir sur leur origine des renseignements précis : les livres de leurs voisins ont seuls éclairci ce point. La première apparition des Hongrois en Europe date de 750. Chassés par suite de la puissance des Hoeïhe en Asie et de la dispersion des Turcs occidentaux, ils passèrent le Danube et s'avancèrent jusqu'en Suisse. Ils prirent ensuite part aux guerres des Boulgares et des Grecs de Byzance : un siècle plus tard, on les retrouve parmi les ennemis de Louis le Germanique. En 883, une seconde migration de ce peuple eut lieu, et fut amenée par une cause analogue à la première.

empire turc : un instant, vers le milieu du VII[e] siècle, un chef audacieux tenta de rallier toutes ces hordes isolées et sans force, et parvint à soumettre quelques contrées du Khorassan ; mais bientôt, hors d'état de rien entreprendre en son nom, il se borna à intervenir, à titre d'auxiliaire, dans les querelles de ses voisins. Un autre échoua aussi (686) en essayant 686.
de rendre à sa race son unité et son ancienne suprématie. Les Chinois, qui entretenaient avec soin des rivalités parmi les chefs turcs, recueillirent à la fin, les avantages de cette astucieuse politique : ils obtinrent la haute main dans la nomination de leur Khan, et 70,000 de ces nomades passèrent même directement sous leur autorité.

Les événements du Midi allaient également modifier les relations de ces différents peuples. A la tête d'une armée arabe (720), Catiba s'était avancé de 720.
victoire en victoire jusque dans le Mawarunnahar (Turkestan), et s'en était emparé sans difficulté. Trop faibles pour opposer la moindre résistance, les Turcs occidentaux subirent les effets d'une attaque aussi brusque : harcelés de toutes parts, pressés entre les Arabes et les Hoeïhe, alliés des Chinois, ils se virent réduits à une situation affreuse, aggravée encore par leurs divisions. Le faible empire toukhichi, qui un moment s'étendit depuis la rivière d'Ili jusqu'au Volga, succomba, et ses frag-

750. ments ajoutèrent en partie à la puissance des Hoeïhe, maîtres de l'Asie-Centrale à cette époque (750).

La chute des Toukhichi dut inévitablement engendrer une crise au milieu des populations environnantes, et nous n'hésitons pas à lier à cet évènement la première migration en Europe, des Ougri ou Hongrois, fixée à l'an 750. Un demi-siècle après ce refoulement (800), l'histoire montre un des principaux débris des Turcs occidentaux, que les auteurs slaves et byzantins appellent Petchenèghes ou Patsinakites, occupant les Steppes entre le Jaïck (Oural) et le Volga, à l'Est des Khazars (les anciens Akatsires de race finnoise), établis sur les rives du Palus-Mœotis (mer d'Azof). Les Turcs Ouzes ou Comans (1), désignés dans les chroniques russes sous le nom de Polovtses, se trouvaient au sud et au sud-ouest des Petchenèghes, au nord du Caucase, sur les bords occidentaux de la mer Caspienne. Ces Ouzes (860), ayant dans la suite contracté une
860. alliance avec les Khazars, nomades les plus puissants de ces contrées, battirent les Petchenèghes, et les forcèrent à se déplacer de nouveau : une partie se soumit aux Ouzes et contribua à leur agrandissement; les autres remontant un peu au nord, se précipitèrent sur les populations slaves d'Occident.

(1) Les tribus de cette famille, voisines de la Perse, ont été désignées sous le nom de *Gouzz* et de *Turcomans*.

Parvenus entre le Don et le Dnieper, ils firent la rencontre du premier essaim des Ougri (Hongrois), et après plusieurs victoires lui enlevèrent ses pâturages : le restant des Ougri, qui survécut à ce désastre, se réfugia plus à l'ouest, passa le Dnieper à Kief, franchit les monts Carpathes, appelés de là monts Ougouriens, et atteignit les rives du Danube, à peu près à l'époque de l'entrée en Europe du second corps des Ougri (883), qui furent refoulés sur 883.
les Petchenèghes par les Khazars et les Ouzes, coalisés depuis environ 23 ans.

Nous avons vu précédemment comment les Hakas enlevèrent peu à peu aux Hoeïhou le territoire dont ils étaient possesseurs au IXe siècle. Campés à l'ouest des monts Altaï, favorisés sans doute par les Arabes dont ils servaient les intérêts commerciaux, ces Hakas rompirent tout lien de dépendance envers les Hoeïhou, dont ils étaient tributaires (846), et acculèrent quelques unes de leurs tribus à l'extrémité orientale du désert Gobi, dans le Tangout, où elles vécurent quelque temps sous la protection des Chinois. Les Khitans Liao s'étant dans la suite emparés des provinces septentrionales de la Chine, repoussèrent à leur tour (907), à l'occident, ces 907.
Hoeïhou, lesquels fondèrent, à peu près au centre du grand désert, le petit royaume de Cha tcheou. La fortune toujours croissante des Liao et des Iu-

tchin au nord-est de l'Asie, l'avènement au trône de la Chine, de la dynastie Soung, qui avait brisé la puissance des eunuques, si fatale à la famille des Thang, laissaient de ce côté peu de chances aux Hoeï-hou : ce fut donc naturellement vers l'ouest que ces tribus cherchèrent à se répandre. Hors d'état d'agir en masse, elles formèrent d'abord des corps peu nombreux qui se contentèrent de servir comme auxiliaires chez d'autres peuples afin d'avoir quelques occasions de pillage.

L'invasion des Arabes, si heureuse les armes à la main, avait été suivie bientôt de divisions et de troubles intérieurs. Des schismes nombreux affaiblissaient chaque jour les États mahométans : plusieurs dynasties avaient même disparu dans cette tourmente. L'empire des Khalifes était devenu la proie d'une foule
933. de petits souverains ou émirs (983). Les Ommiades
régnaient en Espagne : les Fatimites (1) possédaient depuis le commencement du xᵉ siècle, la Syrie, l'Egypte, une partie de l'Arabie et de l'Afrique : la Mésopotamie, l'Assyrie, le Kurdistan, étaient gou-

(1) Abdallah, descendant prétendu d'Ismaël, et rallié au dogme schiite, fonda, au commencement du xᵉ siècle, en Égypte, la dynastie des Fatimites, rivale de celle des Abassides. Le Caire fut fait la capitale de ce musulmanisme nouveau, qui, par des affidés secrets, étendait ses racines en Syrie et en Perse. Une grande école, connue sous le nom de *Maison de sagesse*, formait dans cette ville le foyer principal de l'ismaélitisme. C'est de là que sortit le fameux Hassan, chef de la secte des Assassins.

vernés par les Hamadanites : la Perse occidentale appartenait aux Bouïdes (1) : le Mawarannahar, le Khorassan et la partie septentrionale de la Perse étaient depuis 874 sous la domination des Samanides (2) : les provinces au sud et à l'ouest de la mer Caspienne, comprenant le Thabaristan, le Mazanderan, le Ghilan et le Chirwan, alors appelé Dilem, obéissaient aux princes Dilémites. Il ne restait aux khalifes abbassides que Bagdad et quelques provinces environnantes. Dans cette confusion de principautés, chaque gouvernant travaillait à recruter le plus de troupes possible, soit pour attaquer ses voisins, soit simplement pour se défendre. Les Turcs, achetés comme esclaves ou gagnés comme auxiliaires, rendirent au milieu de ces circonstances d'immenses services : ils grossirent les rangs des Arabes et devinrent comme eux, sectateurs implacables du koran. Leur énergie native s'accommoda facilement de dogmes qui autorisaient la violence, qui faisaient presque un devoir des émotions de la guerre, et

(1) Bien avant la conquête des Arabes, la Perse formait deux grandes divisions : la Perse proprement dite, comprise entre l'Euphrate et l'Indus, était désignée sous le nom d'Iran : on donnait celui de Touran au pays situé au delà de l'Oxus, sur la rive droite de ce fleuve.

(2) Plusieurs dynasties arabes se sont succédé dans ces contrées ; les trois dernières ont été les Thabérides, les Soffarides et les Samanides : celle-ci régnait depuis cent vingt-huit ans lorsqu'elle succomba sous les coups des Turcs.

une nécessité du pillage et de la dévastation. Tant de motifs durent achever promptement la conversion de ces peuples ; aussi l'histoire ne mentionne-t-elle de leur part aucune résistance à l'adoption de l'islamisme.

La coutume des chefs arabes de recruter des auxiliaires parmi les esclaves turcs, entraîna pour chacun des conséquences graves : ce fut un amas de poudre dont une étincelle allait produire l'explosion. Il ne faut point oublier non plus que cette exploitation de l'homme par l'homme n'avait en Asie aucun des caractères de celle des temps modernes ou même de l'empire romain. Chez des nations sans liens avec le sol, où l'industrie et l'agriculture étaient peu développées, l'esclavage ne pouvait être qu'un simple compagnonnage militaire ; comme la piété et la bravoure constituaient d'ailleurs les seules distinctions aristocratiques, consacrées par la loi de Mahomet, les talents ou l'adresse avaient bientôt fait disparaître chez l'esclave toute empreinte flétrissante de subalternité, ainsi que le prouve à chaque pas l'histoire des peuples musulmans. C'est ce qui advint pour Alp teghin, esclave
950. turc des Samanides (950) : destiné d'abord aux plaisirs d'Ismaël, second prince de cette dynastie, en qualité de sauteur, son esprit souple et délié lui valut son affranchissement. Ayant, quelque temps

après, obtenu le grade de général et l'emploi de gouverneur du Khorassan, il déploya dans ce poste une habileté qui le mit à même d'acquérir une considération et une influence telles, qu'à la mort d'Ismaël il se crut en état de s'opposer à l'élévation au trône, de Mansour, frère du prince décédé. Traité de rebelle, on lui déclara la guerre; mais après plusieurs combats heureux (976), Alp teghin parvint à 976. s'emparer de Ghazna, dont il fit sa capitale. Un de ses esclaves nommé Sebek teghin, devenu son gendre et son successeur, donna à sa principauté assez de consistance pour que les Samanides ne pussent refuser plus longtemps de reconnaître son indépendance.

Sebek teghin, ayant entrepris une expédition dans l'Inde, propagea par la violence, ainsi qu'il l'avait vu pratiquer, les préceptes de l'islamisme : il détruisit les temples et les pagodes des autres cultes et revint dans sa capitale, couvert de gloire et gorgé de butin. Il s'occupa ensuite à mettre ses frontières septentrionales à l'abri des invasions de quelques tribus hoeihou, dont nous ne tarderons point à parler, et mourut, laissant le gouvernement du Khorassan en litige entre ses deux fils. Des dissensions affreuses déchirèrent ce pays durant sept mois; l'un des compétiteurs, Mahmoud, l'emporta enfin (1000), et devint le fondateur de la dynastie

1000. connue sous le nom de Ghaznevide. A la même époque, une autre fraction de Turcs hoeïhou posait les bases d'une nouvelle principauté, et préparait l'avénement de la dynastie des Seldjoukes ou Seldjoucides, qui renversa la famille arabe des Bouïdes, maîtresse de la partie occidentale de la Perse, le long du Tigre, jusqu'à Ispahan, et finit même par détruire les Ghaznevides.

Les débats survenus entre les fils de Sebek teghin appelèrent sur la scène du combat, Seldjouk, chef d'une tribu de Hoeïhou des environs de Boukhara et lui donnèrent de l'importance. Mahmoud ayant gagné à son parti, Mikhaïl, fils de Seldjouk, parvint, grâce à ce renfort imprévu, à s'asseoir sur le trône de Ghazna. Cette alliance décida à la fois la fortune des deux tribus turques, et fut l'origine de la fondation des dynasties Ghaznevide et Seldjouke. Celle-ci apporta plus de temps à compléter son élévation : aussi sa puissance s'accrut de cette circonstance même, car agissant sur des masses de même race qu'elle et déjà concentrées, elle acquit une vitalité qui ne put être le partage des Ghaznevides, établis au milieu des débris de nations diverses.

Mahmoud, reconnu souverain du Khorassan, redoutait avec raison que quelque émir audacieux ne s'emparât du pouvoir pour le tourner contre lui; il

se décida donc à tenter une diversion, en intervenant au milieu des querelles de ses voisins. Cette politique présentait dans son exécution peu de difficultés. Le pays des Samanides étant livré à l'anarchie, Mahmoud y envoya des troupes pour rétablir la tranquillité; il trouva, au moyen de cette espèce de protectorat, l'occasion de s'agrandir et de s'étendre, et succéda aux Samanides, dans la possession des pays situés au S.-E. de la mer Caspienne. Après avoir reçu du khalife abbasside de Bagdad l'investiture de ses États (1005), il entreprit à l'exemple de 1005.
son père, et animé du même esprit de prosélytisme, une expédition dans l'Inde, d'où il rapporta un riche butin. Il marcha ensuite contre les tribus turques, habitant le territoire du Kharizm, et les repoussa au delà du fleuve Djihoun (Oxus), qui devint la limite septentrionale de son empire. Il renouvela plusieurs invasions aux Indes, gagna à l'occident du terrain sur les Bouïdes, et après une vie pleine de conquêtes et de prospérités (1030), laissa le trône de 1030.
Ghazna à son fils aîné Masoud. Malgré sa cupidité, Mahmoud est regardé par les historiens comme un des héros musulmans les plus illustres. Il fit preuve d'habileté en se plaçant sous la protection du khalife, sa déférence envers le représentant du prophète, le titre qu'il sollicita de sa bouche, son humilité à se montrer publiquement son serviteur, en

tenant la bride et les étriers de son cheval, prouvent et la conviction qui le poussa à diverses reprises aux Indes et son tact à reconnaître la force morale sur laquelle son ambition pouvait s'appuyer. Son tombeau existe encore à Ghazna, dans un palais qu'il fit construire avec les dépouilles, fruit de ses conquêtes.

Arslan, second fils de Seldjouk, continuait de son côté l'œuvre d'agrandissement commencé par son frère Mikhaïl. Lors de la chute des Samanides, il eut, comme le Ghazenevide Mahmoud, sa part des débris de cet empire : il pénétra en Perse à la tête des Gouzz ou Turcomans (Ouzes méridionaux), et s'avança jusqu'à Ispahan, semant partout la terreur et la dévastation. Il inspira bientôt de sérieuses inquiétudes au fils de Mahmoud, et après plusieurs combats, où ces rivaux se montrèrent dignes l'un de l'autre, quoique Masoud eût remporté un pre-
1037. mier avantage (1037), Thogrul begh, fils de Mikhaïl, revint à la charge avec ses Seldjoukes et s'empara du Khorassan. Un autre évènement facilita encore ses succès; ce fut l'hostilité qui régnait entre le Ghaznevide Masoud et son frère cadet qu'il avoit dépouillé de son apanage. Cette dissention, funeste dans toute autre circonstance, produisit en ce moment un mal irréparable : les Turcs de Thogrul, entrant en campagne, tombèrent sur leurs voisins, les battirent

et les repoussèrent au Sud-Est. La malheureuse dynastie Ghaznevide épuisée par l'anarchie, dépouillée chaque jour d'une partie de ses domaines, fut forcée de battre en retraite jusqu'à Lahor, où elle disparut complètement en 1182 après un règne de 213 ans.

Les Seldjoukes ne poursuivirent pas seuls les Ghaznevides : ils partagèrent cette bonne fortune avec les Gouzz (1). Ceux-ci laissant à leurs alliés les conquêtes de l'Occident, continuèrent leur marche victorieuse vers l'Est et vinrent fonder dans l'Inde, à Delhy, une dynastie connue sous le nom de Gouride : un des princes de cette famille, Coth beddin ibek, étendit les limites de son empire jusqu'aux frontières de la Chine. Nous verrons, à la fin du XIVe siècle, cette dynastie renversée par Timour. Vainqueur du Khorassan, Thogrul suivit une autre direction : il se hâta de marcher au secours du khalife Caïm b'amr illah, alors aux prises avec les Bouïdes, partisans du schisme schiite, et obtint, en récompense d'un secours si utile, la consécration de son pouvoir. Dès qu'il eut soumis à sa domination la presque totalité des possessions des Ghaznevides, il partagea ses États avec Daoud son frère, lui aban-

(1) Il est bon de rappeler que les Seldjoukes étaient une tribu de Turcs Hoeïbou, tandis que les Gouzz formaient un débris des anciens Turcs occidentaux dits Thoukhichi.

donnant le pays compris entre l'Oxus et la ville de Kerman, laquelle devint ainsi la capitale d'une seconde branche de Seldjoukes (1048). Thogrul, impatient de conquérir de nouvelles terres, envahit la Médie au sud-ouest de la mer Caspienne, et enleva aux Bouïdes les provinces occidentales de la Perse; puis, profitant d'une trêve, pour étendre ses relations,
1048. il conclut une alliance avec Constantin Monomaque, empereur de Constantinople, dans le but de faire respecter ses possessions occidentales. Reprenant ensuite les hostilités, il s'empara d'Ispahan et acheva de détruire la dynastie des Bouïdes.

Lors d'une première expédition, Thogrul avait laissé en Mésopotamie son cousin Coutoulmisch, comme lui petit-fils de Seldjiouk, avec mission de contenir les Arabes qui souvent tenaient le khalife prisonnier dans Bagdad. Dès que la pacification de cette province eut été opérée, Thogrul songea à son tour à visiter Bagdad où le khalife le suppliait de se rendre : ce descendant du Prophète désirait lui témoigner sa reconnaissance pour sa vaillante protection et lui confirmer, dans une solennité publique, ses droits sur ses conquêtes. Comme au temps de Mahmoud (1005), cette cérémonie fut à la fois une consécration de l'autorité du chef seldjouke et un hommage rendu au pouvoir spirituel du khalife.
1051. Thogrul revêtit sept robes d'honneur (1051), reçut

deux couronnes et deux épées, symbole de l'investiture des deux empires d'Arabie et de Perse, et baisa la main du khalife Caïm b'amr illah, qui, en lui remettant ces marques de dignité, le proclama sultan d'Orient et d'Occident.

Thogrul quitta Bagdad pour marcher contre ses lieutenants révoltés et les faire rentrer dans le devoir : Coutoulmisch, lui aussi, avait cédé à cette soif d'indépendance à laquelle ne peuvent résister des chefs nomades, dès qu'ils se croient en état de se soustraire à l'obéissance due à leur suzerain. Un adversaire du khalife, jugeant cette circonstance favorable, reparut à la tête d'un parti considérable, détrôna son rival et se mit à sa place; mais, après avoir rétabli l'ordre parmi ses troupes, le sultan seldjouke revint à la hâte à Bagdad et fit mettre à mort l'usurpateur qui avait compté particulièrement sur l'appui de la faction vaincue des Ghaznevides. Thogrul était parvenu au plus haut degré de prospérité (1063), 1063.
lorsque la mort, l'arrêtant au milieu de ses triomphes, brisa les liens qui enchaînaient sous le même sceptre tant de tribus accoutumées à n'obéir qu'à la force et à la considérer comme loi unique. Alp Arslan, fils de Daoud et neveu de Thogrul, succéda à son oncle sur le trône des Seldjoukes et réunit aux anciennes possessions des Samanides et des Bouïdes le Khorassan qu'il avait reçu en apanage. Une si

grande souveraineté ne fit qu'accélérer les rébellions des chefs subalternes. Contoulmisch, le plus entreprenant de tous, qui sous le règne de Thogrul avait tenté déjà de se rendre indépendant, leva de nouveau l'étendard de la révolte en Syrie : ayant échoué, il
1078. paya de sa vie cette audacieuse prise d'armes (1078). Malek schah, nommé sultan, confia alors à Toutousch, un de ses parents, le gouvernement de cette province de Syrie, avec mission de la conquérir en entier. Les Seldjoukes, s'avançant ensuite à l'ouest, mirent en déroute l'armée grecque que l'on avait rassemblée à la hâte et firent prisonnier l'empereur Diogène, dont la rançon fut fixée à un million de pièces d'or. Une révolution éclata à Constantinople à la nouvelle de la captivité de ce prince, et lors de son retour, le roi d'Arménie s'empara de sa personne, lui fit crever les yeux et le retint dans un monastère, où il mourut peu de temps après.

Les troupes turques poursuivant leurs succès, ar-
1081. rivèrent en Asie-Mineure vers 1081, sous la conduite de Kilidge Arstan. Ce beau et riche royaume, renfermé entre la mer Méditerranée, la mer Noire, la Géorgie, l'Arménie, la Perse et la Syrie, faisait partie de l'empire grec de Constantinople où régnait Alexis Comnène : les populations chrétiennes qui le peuplaient, livrées exclusivement à des querelles religieuses, indifférentes à tout autre intérêt,

ne savaient opposer aux persécutions que la gloire du martyre. Les Turcs, dont les mœurs farouches avaient puisé de nouveaux germes de violence dans la loi musulmane, se précipitèrent sur ces campagnes inoffensives et y répandirent l'effroi et la consternation.

Toute la chrétienté d'Europe s'émut à la nouvelle de cette irruption : Pierre l'ermite trouva des paroles éloquentes qui exaltèrent les esprits, et bientôt des masses innombrables de croisés s'ébranlèrent de tous les points de l'Occident pour arrêter ce fléau dévastateur et venger les martyrs de la foi chrétienne. Cette foule s'avançait presque sans ordre, souvent même sans connaître la direction que l'on devait suivre: l'ignorance était telle, qu'après quelques jours de marche, plusieurs se demandaient s'ils n'étaient pas arrivés. Après bien des désastres, suites inévitables de l'imprévoyance, les croisés atteignirent enfin Constantinople, puis Nicomédie (1096). Cette 1096.
étonnante expédition, la première qui ne fût point entreprise au nom d'intérêts matériels, rencontra dans l'exaltation qui la dirigeait, un écueil contre lequel elle vint se briser. Tous ces peuples divers, entraînés par un seul sentiment, dominés par une effervescence religieuse irréfléchie, n'avaient pris aucun soin d'assurer leur existence : des chefs sans expérience, sans instruction, conduisaient au milieu

de pays inconnus, des multitudes déréglées ; la discorde éclata parmi elles et leur rendit tous les maux qu'elles firent aux Grecs en traversant leur pays. Il y avait en outre, dans la discipline militaire des seigneurs qui commandaient de telles troupes, un défaut radical qui devait nécessairement frapper d'impuissance leur bravoure; c'était l'esprit d'indépendance développé en Europe par la nature du gouvernement féodal.

Les passions les plus mondaines étaient en outre déchaînées et couvertes, en quelque sorte, de la protection de la religion. Sous la tente des croisés on voyait ensemble famine et volupté, amour impur, soif effrénée du jeu ; tous les excès de la débauche et de la prostitution se mêlaient aux images de la mort. La désunion paralysa ces bandes au moment d'aborder l'ennemi : les Allemands et les Lombards se détachant du gros de l'armée, sous la bannière de Reinaud, se transportèrent au delà de Nicée, où la nécessité leur fit commettre mille cruautés, qu'ils expièrent en succombant la plupart à une disette affreuse. Pour sauver leurs jours, plusieurs consentirent à changer de religion ; donnant un exemple d'apostasie que n'ont jamais imité les sectateurs du koran. Un corps français, accouru au secours de ces Allemands, tomba sous le fer des soldats de Kilidge Arstan : les femmes, les religieuses furent

seules épargnées et conduites à Iconium. Pierre l'Hermite lui-même, désespérant d'une cause qu'il avait prêchée, se disposait à s'enfuir; mais Tancrède le ramena en l'accablant de reproches et de menaces.

Les premiers désastres de l'armée chrétienne, en corrigeant l'incurie et le peu d'expérience des croisés, leur rendirent quelque force, en même temps que la victoire engendra des rivalités et des dissentions parmi leurs ennemis. Chaque émir, occupé du soin de ses propres intérêts, ne songeait qu'à devenir chef absolu dans sa province, malgré les témoignages extérieurs d'hommage et de respect qu'il prodiguait au sultan Kilidge. Celui-ci, enivré de ses succès, conquit en peu de temps un pouvoir souverain et fonda en Asie-Mineure une dynastie connue sous le nom de Seldjoukes d'Iconium. Quant aux tribus turques, campées au nord sur les rives inférieures du Volga, aujourd'hui les steppes d'Astrakhan, elles s'étaient divisées presque aussitôt en deux branches : l'une, portant le nom d'Ouzes, avait pénétré en Europe dès l'an 1080; la seconde, dite des Turcomans, se précipita sur l'Arménie, où nous la retrouverons plus tard.

La mort de Toutousch, gouverneur de Syrie, avait allumé entre ses deux fils de sanglantes discordes au

sujet de l'héritage de cette province, sans que le sultan des Seldjoukes de Perse pût intervenir et arrêter ces tristes collisions. Les affaires de ce sultan ne présentaient pas un tableau plus rassurant; les intrigues, les jalousies paralysaient toute énergie et compromettaient les intérêts de l'empire; aussi les violents débats soulevés à l'occasion de la succession au trône en 1090, épuisèrent promptement les ressources des compétiteurs et encouragèrent les révoltes des Atabeghs ou gouverneurs de province. Les progrès de la secte des Assassins contribuèrent encore à accroître les embarras de cette dynastie. Le Kharizm soumis jusqu'alors à l'autorité des Seldjoukes de Perse, jugeant l'occasion favorable, entreprit aussi de s'affranchir : un esclave turc, désigné sous le nom de
1100. Kharizm schah, se mit, vers l'an 1100, à la tête d'une rébellion et devint le chef d'une dynastie particulière, qui se maintint jusqu'en 1220, époque où elle a été complètement détruite par les Mongols. A peine échappés au joug des Seldjoukes de Perse, les Kharizmiens furent menacés d'une autre domination : les Khitans ayant été vaincus au commencement du XIIe siècle par les Iu tchin et repoussés à l'occident, vinrent fondre sur eux, ce qui les empêcha de prendre part aux premiers combats des Turcs et des chrétiens.

Un nouvel essaim de croisés, fort de 400,000

hommes, rangés sous les bannières de Godefroy de Bouillon, de Boëmond et de Robert, comte de Flandre, débarqua en Asie au milieu de circonstances assez heureuses; l'anarchie ébranlant chaque jour davantage le pouvoir des Seldjoukes de Perse et de ceux d'Iconium. Les opérations commencèrent par le siége de la ville de Nicée qui, après une défense héroïque, ouvrit ses portes aux Grecs. On sentit bientôt la nécessité, pour alimenter une armée aussi nombreuse, de la partager en deux corps : quelques échecs ayant suivi cette disposition, Godefroy sut les réparer par sa bravoure, son habileté, et reprenant l'offensive, il força le sultan d'Iconium à lui livrer passage. Dès qu'ils eurent ravagé les États de Kilidge, les croisés, continuant leur route à travers la Bithynie et la Karamanie, arrivèrent en Syrie, où tout leur présageait un succès certain; car ils n'étaient entourés que de troupes affaiblies par les divisions et tourmentées d'une soif ardente d'indépendance. L'esprit de secte venait encore susciter aux musulmans de nouveaux dangers : le khalife d'Égypte, animé d'une haine profonde contre les Turcs et en général contre tous les prosélytes du schisme sonnite, invoquait même secrètement le secours des croisés.

Chaque année, des flots de chrétiens abordent en Asie. Suénon, fils du roi de Danemarck, à la tête

de 15,000 Danois, remporte une victoire sur Kilidge, auquel Godefroy vient déjà de porter de rudes coups. Une nouvelle armée de 260,000 croisés, Lombards, Français et Allemands, s'étant à son tour aventurée sans discipline, sans plan raisonné, au milieu de ces
1102. plaines inconnues, tombe également dans des piéges où elle succombe et se fond en partie (1102). Un autre corps de 15,000 hommes commandés par Guillaume de Nevers, éprouve le même sort : 700 individus échappent seuls à la mort et se réfugient à Constantinople, tandis que le comte de Nevers gagne Antioche, où Tancrède le reçoit et l'accueille. De pareilles catastrophes se renouvellent souvent, aussi peut-on affirmer que l'Asie-Mineure a vu plus de chrétiens périr dans leur passage que sous le fer de l'ennemi en Syrie.

Kilidge n'était déjà plus en état de profiter des échecs partiels des croisés; forcé chaque jour de se replier, il essaie alors d'arracher au sultan des Seldjoukes de Perse quelques lambeaux de territoire. Il échoua
1107. dans cette entreprise (1107); mis en déroute, il se noya en voulant franchir une rivière. Tout en flétrissant la cruauté et l'ambition de ce prince, les historiens n'ont pu s'empêcher de rendre justice à son énergie, à son activité, à ses talents comme chef. Son héritage devint le patrimoine des émirs qui, bientôt, redoutant les Grecs et n'ayant plus d'es-

noir que dans leur union, choisirent pour sultan, Saïcan, fils de Kilidge.

Sur ces entrefaites, le corps d'armée de Godefroy poursuivait ses avantages : dès la fin du XIe siècle, la prise d'Antioche lui avait ouvert l'entrée de la Syrie. Secondés surtout par les rivalités de secte des Fatimites d'Égypte et des Turcs soumis à l'autorité spirituelle des khalifes de Bagdad, ces croisés s'emparèrent, en 1099, de la ville qui excitait à un si haut degré leur enthousiasme, de cette Jérusalem dont le nom avait si puissamment retenti dans toute la chrétienté. Ils y entrèrent en vainqueurs et se conduisirent en barbares : ils renouvelèrent dans la mosquée d'Omar les scènes de carnage qui avaient autrefois souillé la conquête de Titus. Après avoir assouvi une rage qui s'alliait mal à leur religion, ils érigèrent cette ville et ses environs en royaume. Les prétentions au trône, d'une foule de candidats, faillirent renverser ce frêle édifice; mais Godefroy, triomphant des intrigues et des haines, fut élu roi : on essaya également de fonder d'autres petits États à Antioche, à Édesse, à Tripoli. De tels projets ne tardèrent pas à inquiéter les musulmans : le khalife du Caire avait bien pu exciter les croisés contre ses rivaux, sans pour cela consentir à les voir se fixer en Syrie.

Les émirs turcs, gouverneurs de Damas, d'Alep,

de Moussoul, étaient des voisins dangereux pour les nouveaux habitants de la Syrie. Les tribus nomades des Turcomans, les Kurdes, les plus méridionaux de ces peuples de race turque, et la fameuse secte des Assassins, établie dans la chaîne du Liban, augmentaient encore les dangers qui menaçaient les petits États chrétiens. Ces ennemis redoutables éprouvant instinctivement le besoin de prévenir d'autres envahissements de la part des croisés, firent cause commune et travaillèrent de concert à attaquer et à démolir la conquête peu affermie des chrétiens. Ceux-ci possédaient autant et peut-être plus de bravoure que leurs adversaires, mais ils n'étaient pas moins qu'eux, dominés par des habitudes de discorde qui les empêchaient de suivre longtemps le même système d'attaque ou de défense. Le fanatisme le plus exalté dominait les deux camps : aussi des luttes sanglantes éclatèrent bientôt sur cette partie du globe. La situation des croisés devint critique, leur inhabileté les empêchant de se créer le moindre appui autour d'eux. Sans aucune connaissance de l'état de l'Asie, qu'une armée bien dirigée eût facilement conquise dans ces circonstances, ils ne songeaient qu'à conserver leurs petites possessions, au lieu de porter leur attention et leurs efforts sur l'intérieur. Pressés de toutes parts, ils implorèrent l'appui des princes de l'Europe. St-Bernard,

abbé de Clairvaux, chargé de prêcher une croisade,
réussit, en 1147, à faire partager son enthousiasme 1147.
religieux à Louis VII, puis à Conrad, empereur
d'Allemagne, lesquels accoururent à la tête d'une
armée, au secours de leurs coreligionnaires. La
misère vint assaillir ces malheureuses troupes, dès
leur débarquement en Asie, et la trahison acheva
leur défaite.

Ravagé, épuisé continuellement par le passage de masses affamées, l'empire grec voyait de mauvais œil ces fréquentes prises d'armes de l'Occident, qui lui donnaient un ennemi de plus à craindre. La mésintelligence existant entre les deux clergés, grec et latin, ajoutait encore à l'antipathie qu'avait produite la différence des mœurs et des usages : les Grecs abhorraient l'humeur martiale des Latins, et ceux-ci leur reprochaient de ne pas servir la cause de la religion avec assez de zèle. Lors donc de l'arrivée en Asie des troupes qu'avaient entraînées les paroles éloquentes de saint-Bernard, Manuel Comnène, empereur de Constantinople, ne voulant plus accorder aucun secours à des chrétiens qu'il considérait comme schismatiques, se déclara neutre et procura même sous main, des renseignements à Masoud, lequel venait d'être proclamé sultan d'Iconium, après avoir fait périr son frère Saisan. L'armée chrétienne ne sut point éviter les piéges que ce chef turc tendit à son inex-

périence et à sa fougue irréfléchie : elle fut décimée, et laissa à peine des traces de son séjour sur cette terre éloignée.

Masoud puisa dans ces premiers succès le moyen de se rendre célèbre et d'acquérir une autorité per-
1155. sonnelle assez considérable ; mais à sa mort (1155), l'anarchie suspendit de nouveau la prospérité de ses peuples : l'empereur des Grecs, qui avait si habilement opposé les Turcs aux croisés latins, réussit par des menées sourdes, à semer la défiance et la jalousie parmi les émirs, vassaux du sultan d'Iconium. Cette branche des Seldjoukes, affaiblie de jour en jour, ne parvint pas mieux que celle de Perse à résister aux invasions des Kharizmiens refoulés 60 ans plus tard (1220) vers ces contrées par les Mongols. Deux siècles avaient suffi pour amener la chute de la puissante dynastie des Seldjoukes d'Iconium, qui avait joué durant cette époque un rôle si important dans l'Asie-Occidentale : quelques uns de ses rameaux survécurent néanmoins et s'efforcèrent, de concert avec les Arabes et les Égyptiens, de déraciner les germes de christianisme implantés en Syrie.

Une révolution d'une portée immense, vint sur ces entrefaites aggraver les dangers des chrétiens d'Orient. Saladin, Kurde d'origine, servait en qualité de général près de Noureddin, sultan de Damas : ses talents, son excessive bravoure le mirent à même

de se distinguer et d'intervenir adroitement dans les
affaires d'Égypte. Ce pays se trouvait alors en proie
à la guerre civile, par suite de l'impuissance des kha-
lifes à maîtriser la turbulence de leurs vizirs. Saladin,
précédé de la réputation d'habileté et de gloire at-
tachée à son nom, n'eut pas de peine à réduire
l'Égypte (1471) et à la placer sous l'autorité de Nou- 1171.
reddin. Cette conquête, qui détruisait la dynastie
Fatimite, en possession de ce royaume depuis le
commencement du xe siècle, fut un évènement grave
pour les chrétiens : le khalife du Caire était le seul
qui, sans les appuyer ostensiblement, avait en quel-
que sorte favorisé leurs vues : or, après la chute des
Fatimites, les musulmans d'Égypte et de Syrie, pour-
suivant désormais la même politique, combinèrent
leurs opérations. La jalousie que lui inspirait son
lieutenant eût pu peut-être aussi inspirer à Nour-
reddin une diversion utile aux chrétiens ; mais la
mort de ce prince, survenue au moment où les hos-
tilités allaient commencer, laissa Saladin héritier de
son empire, libre de donner essor à son ambition et
à son ardent prosélytisme.

Ce sultan est le chef de la dynastie des Ayoubites : dignement secondé par son frère Malek Adel, dont les chroniqueurs des croisades se sont accordés à louer le caractère plein de noblesse, il se mit immédiatement en mesure d'expulser les chrétiens

de leurs possessions. Après un début heureux, il
1187. força Jérusalem à se rendre par capitulation (1187), et sut par sa conduite, si fort en opposition avec celle des croisés, lorsqu'ils s'en emparèrent, mériter une juste réputation de générosité. La nouvelle de la prise de la ville Sainte jeta l'alarme en Europe : une foule de seigneurs s'armèrent de nouveau pour reconquérir ce précieux trésor. Saladin visait alors à entourer son règne de pompe et d'éclat : il engageait son neveu à étudier les lois de la chevalerie : on dit même qu'il avait conçu le projet d'unir son frère Malek Adel, à la sœur de Guillaume de Sicile ; mais que cette proposition fut repoussée comme une offense abominable envers la religion du Christ. De tels bruits auraient besoin d'être appuyés de preuves authentiques ; la politique, l'exaltation religieuse ont bien pu les enfanter : n'était-il pas nécessaire d'échauffer la haine des croisés contre les ennemis de la Croix, contre les ravisseurs du saint sépulcre ? Cela explique comment la multitude se laissa transporter d'indignation en apprenant la démarche prétendue de Saladin (1).

(1) Sans soutenir que les chrétiens ont montré à cette époque peu d'attachement pour leur croyance, on ne saurait nier que leur long séjour en Asie ait considérablement modifié leurs mœurs et leurs idées. On en vit bon nombre déserter la cause du christianisme et se ranger sous la loi du Koran, si tolérante pour les appétits sensuels. Des femmes sorties d'Europe, remplies de la foi chrétienne, ne surent

Les succès du sultan Ayoubite ne furent pas un instant interrompus pendant toute la durée de son règne : les exploits de Richard-Cœur-de-Lion, son caractère magnanime, servirent même à faire ressortir les vertus guerrières, les hautes qualités du héros musulman. Saladin avait depuis un an accordé une trève à Richard, lorsqu'il mourut à Damas, en 1193, couronnant par l'édification de 1193.
ses derniers moments, une existence remplie de gloire et de vertus. Un tel jugement sera confirmé de tout historien qui sait apprécier l'influence des idées religieuses, quelle qu'en soit d'ailleurs la source.

Selon l'usage malheureusement très fréquent dans ces contrées, où la valeur personnelle du chef décidait des destinées des peuples, au règne énergique et brillant de Saladin succéda une ère d'agitation et de troubles. On ne peut croire, malgré l'assertion de certains écrivains, que ce prince eût négligé de régler l'ordre de succession au trône : il est plus vraisemblable que cette puissance, basée sur la conquête et soumise momentanément à une vigoureuse unité, fut, en subissant la loi de partage, at-

pas toujours non plus résister aux séductions du luxe oriental dont leurs ennemis se montraient entourés. Le prestige des arts, l'attrait de la volupté, étouffèrent souvent dans leurs cœurs le langage d'une religion jusqu'alors triste et austère. L'amour a été surtout dans ces expéditions l'instigateur de bien des apostasies : c'était donc une nécessité pour les chefs, de combattre, par tous les moyens, cet entraînement.

teinte d'une fièvre ardente de décomposition. Diverses populations avaient en commun cherché les émotions des combats; elles suivirent encore, après leur séparation, les mêmes conditions d'existence; seulement, le théâtre de la guerre s'agrandit comme le nombre des principautés. Quoi qu'il en soit, l'héritage de Saladin ne put échapper au morcellement : un de ses fils, nommé Aziz, commandant en Égypte, fut proclamé sultan du Caire; le gouvernement d'Alep échut à un autre : l'aîné, Afdal, se fit reconnaître à Damas, en Syrie, à Jérusalem et en Palestine. Son frère Malek Adel eut la Mésopotamie, et les principaux émirs restèrent indépendants dans les villes confiées à leur autorité.

1204. (1204) La mort de Saladin, les rivalités de ses successeurs, favorisaient merveilleusement les intérêts des États chrétiens d'Orient; mais déjà l'esprit des croisades n'était plus le même. La ferveur religieuse naïve, qui distinguait les premiers croisés, avait été remplacée par un élan d'ambition égoïste et d'enthousiasme chevaleresque : le luxe avait corrompu les troupes, énervées déjà par le climat d'Asie; la délivrance du tombeau du Christ, jadis pensée unique des compagnons de Godefroy, n'était plus que très secondaire pour les nouvelles expéditions. L'esprit de chevalerie, très développé en Europe par les premières croisades, avait modifié entièrement la

devise de la bannière des nouveaux pèlerins armés : aussi, dédaignant d'accourir au secours des établissements de Syrie, menacés à chaque instant, les croisés du XIIIe siècle, séduits par les richesses de la Grèce, charmés par le luxe et les douceurs de la vie de Constantinople, entrèrent en conquérants dans cette capitale et se contentèrent d'y installer roi, Baudouin leur chef (1). Les États chrétiens se ressentirent de ce changement d'idées et de sentiments : on ne sut point tirer parti de la désunion des enfants de Saladin : peut-être même cette crise serait-elle restée inaperçue, si les chefs rivaux n'eussent pris soin de la révéler, en réclamant l'intervention des princes européens.

Les fils de Malek Adel avaient un instant suivi les conseils de leur père. Le siége de Damiette les vit combattre sous le même étendard, mais le 1228.
succès brisa presque aussitôt cette heureuse association (1228). Coradin, prince de Damas, redoutant son frère Malek Kamel, sultan d'Égypte, envoya à l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, fameux par ses démêlés avec les papes (2), un de ses émirs,

(1) Ce royaume des Francs ne dura que soixante ans : Michel Paléologue, aidé d'une troupe de Turcomans campés sur les bords de la mer Noire, et vassaux des Mongols, reconquit sur Baudouin II le trône de Constantinople.

(2) Quelques papes armèrent, à cette époque, contre des peuples chrétiens et contre leurs ennemis personnels. Les guerres saintes perdirent par là le caractère qu'elles avaient eu d'abord, et ne furent plus que des guerres civiles dans la chrétienté.

(Michaud, *Histoire des Croisades.*)

Fhakreddin, offrant de lui livrer la place de Jérusalem, s'il voulait contracter avec lui une alliance défensive. Barberousse, accédant à ce traité, à l'insu du pape, s'avança à la tête d'une armée, et se disposa à remplir ses engagements. Il prit, le premier, la précaution d'ordonner qu'on ne reçût aucun croisé sans un avoir d'au moins 50 écus, afin de prévenir les affreuses disettes qui avaient causé la ruine des armées précédentes. Cette expédition n'eut, du reste, aucunes suites bien importantes : désapprouvé vertement par le pape, craignant que les foudres de l'excommunication ne le dépouillassent de ses États, Frédéric revint à la hâte en Europe, après avoir signé une trève, à l'expiration de laquelle, Jérusalem, un instant rendue aux chrétiens, retomba promptement aux mains des musulmans.

1239. La mort de Malek Kamel (1239) fut suivie d'une conflagration sanglante, au milieu de laquelle parut un peuple dont chaque parti chercha à gagner l'appui. Ces nouveaux-venus étaient les Turcs Kharizmiens, qui détachés de l'empire des Seldjoukes de Perse, lors de sa dissolution vers 1100, avaient sous Kharizm-Schah et ses successeurs, formé une principauté à part. En 1220, les Mongols, déjà maîtres de toute l'Asie-Centrale, ayant poussé leurs conquêtes jusqu'au cœur du Kharizm, les Kharizmiens, vaincus, s'étaient vus contraints de battre en retraite

dans la direction du midi, le long des rives orientales de la mer Caspienne. Une partie se réfugia en Asie-Mineure : les autres, précipités sur la Syrie, y répandirent l'effroi et la désolation; ils assiégèrent Jérusalem, s'emparèrent de cette ville et de toute la Palestine qu'ils livrèrent au pillage.

Negmeddin Ayoub, surnommé Saleh, exclu d'abord du trône d'Égypte, en qualité de fils cadet de Malek Kamel, avait fini par ravir le sceptre à son frère aîné : sentant le besoin de se fortifier contre le parti vaincu, qui pouvait se relever d'un moment à l'autre, il jeta les yeux sur les Kharizmiens, guerriers réputés pour leur bravoure. Les victoires des Mongols près de la mer Caspienne, avaient amené de ces Turcs par milliers, sur les marchés d'Égypte : Saleh en acheta un grand nombre et les fit élever dans un château placé sur le bord de la mer appelée Bahr; de là leur nom de Mamelucks Baharites (1). Destinés à servir de garde particulière (halca) au sultan, ces Mamelucks obtinrent promptement de grands privilèges, et les plus habiles d'entre eux, les plus distingués par leurs talents, furent bientôt élevés aux plus hautes fonctions.

Lors donc que le gros de la nation des Kharizmiens, refoulé par les Mongols, pénétra en Syrie,

(1) Mameluck signifie, en arabe, *esclave acheté*.

leurs frères, les Mamelucks d'Égypte, purent facilement s'entendre avec eux et adopter les mêmes vues. Une telle alliance présageait de grands désastres à tous les partis; aussi plusieurs princes turcs, entre autres celui de Damas, se rapprochèrent alors avec empressement des chrétiens, afin de s'opposer à l'ennemi commun. Cette coalition fut impuissante, pour éloigner le danger, qu'elle avait cru prévenir : les Kharizmiens, poursuivant leurs succès, vinrent mettre le siége devant Jaffa et forcèrent l'entrée de cette ville; de leur côté, les Mamelucks s'emparèrent de Jérusalem, de Tibérias et d'autres places. La nouvelle de la prise et du pillage de Jérusalem, produisit en Europe une douloureuse consternation; ému de compassion, saint Louis, roi de France, parvient à réveiller au cœur de ses peuples la foi des premières croisades. Ce prince pieux arme à la hâte une expédition, et après avoir confié la régence de son royaume à son épouse la reine Blanche, il arrive, escorté de ses trois frères et d'une foule nombreuse de chevaliers et de vassaux, devant Damiette,
1248. où il débarque courageusement (1248), à la suite d'une tempête horrible.

C'est encore à l'extrémité orientale de l'Asie qu'il faut aller chercher l'origine de ce mouvement extraordinaire qui vient d'exalter si vivement l'Europe. Ce nouvel ébranlement qui cause tant de sollicitude

à saint Louis, est dû à l'apparition sur la scène du peuple mongol, dont nous raconterons bientôt la naissance et la fortune dans ces contrées. On ne peut donc étudier l'histoire d'une manière utile et complète, sans remonter à chaque instant à une source asiatique : il n'est pas possible de reproduire fidèlement les annales des siècles passés, si on n'apporte plus ou moins d'attention à l'existence politique des nations lointaines, puisqu'il est certain que les peuples, intimement liés les uns aux autres, ont exercé à toutes les époques, sur leurs voisins, de proche en proche, une influence manifeste. La croisade de saint Louis se rattache évidemment à l'élévation des Mongols vers les frontières de la Chine, comme l'irruption de nouveaux Francs dans les Gaules, où elle a fondé la dynastie carlovingienne, a été la conséquence des luttes des Thoukhiu et des Avares, et du refoulement de ceux-ci sur l'Occident. Tous les grands événements de notre histoire de France ont, comme on le voit, leur source directe en Asie; c'est ce que les historiens n'ont pas jusqu'à présent fait assez ressortir. Notre langue, notre religion nous sont venues de cette terre féconde : nous lui devons de plus, notre liberté, notre industrie; car les croisades ont particulièrement produit ce résultat.

L'arrivée de saint Louis à Damiette s'effectuait au milieu de circonstances assez favorables. Le sultan

d'Égypte, Saleh, venait de mourir, et sa femme malgré tout le crédit de l'émir Fhakr eddin, n'avait pu conserver l'autorité nécessaire pour dominer les intrigues. Les croisés restèrent vainqueurs à la journée de Mansoura, où Fhakr eddin périt, abandonnant
1250. son camp au pouvoir de l'ennemi (1250). Touran schah, fils de Saleh, longtemps relégué en Mésopotamie sous le règne de son père, avait assisté à la défaite de Mansoura : pour réparer cet échec, il reprit l'offensive et captura 32 vaisseaux de la flotte française. Louis IX, quittant son camp, où la peste exerçait d'affreux ravages, tomba aussi entre les mains des Mamelucks, avec 20,000 de ses soldats. Cet évènement arrêta les hostilités : une trève de dix ans fut conclue, en vertu de laquelle le malheureux roi de France, souscrivit l'engagement de rendre Damiette et d'acquitter le prix de sa liberté, moyennant une rançon énorme. Tous les Mamelucks ne trouvèrent pas ces conditions suffisamment avantageuses, et Bibars se mit à la tête d'un parti, qui du mécontentement passa promptement à la révolte. Trop peu connu en Égypte pour y être puissant, Touran schah succomba devant cette faction : le trône échut alors à sa veuve Chegger Eddour, à laquelle on adjoignit un régent. Cette révolution, qui livra, en quelque sorte, l'autorité souveraine aux Mamelucks, devint le signal d'une violente

anarchie : tous les partis coururent aux armes. L'histoire montre la veuve de Touran, dirigeant ces débats avec une grande habileté; incident assez extraordinaire dans un pays où la religion et les mœurs excluent les femmes de toute participation aux affaires. L'approche des Mongols, sous les ordres d'Houlagou, petit-fils de Tchinghiz khan, qui se rendait aux sollicitations du roi d'Arménie et de Géorgie ses tributaires, mit le comble à la situation critique de l'Égypte et précipita un dénouement. Bibars ayant fait exiler, puis étrangler la sultane Chegger Eddour, déposa son fils, que son jeune âge rendait incapable de porter le fardeau du pouvoir dans un moment aussi difficile, et fit proclamer sultan, en 1259, Koutouz, le plus brave 1259.
des émirs.

Houlagou, continuant sa marche sur l'Égypte, s'empara de Bagdad, d'Alep, de Damas et de plusieurs autres villes de Syrie. Les chrétiens conservaient l'espoir que les Mongols et les Turcs s'entre-détruiraient et les laisseraient jouir de quelque tranquillité. Cette illusion fut de courte durée. Ketbogha, lieutenant d'Houlagou, chargé de poursuivre la guerre sur ce point, les attaqua avec une impétuosité telle, que pressentant leur défaite inévitable s'ils restaient isolés, ils se rapprochèrent des Mameluchs et firent cause commune avec eux. Cette alliance

eut quelque bon effet pour le moment, grâce surtout à l'absence momentanée d'Houlagou, rappelé dans l'Asie-Centrale, pour l'élection du grand khan de sa nation : vaincus à la bataille de Tibérias, où Ketbogha perdit la vie, les Mongols furent contraints d'évacuer la Syrie. Cette victoire, due en partie à l'intrépidité de Bibars, amena parmi les Mamelucks une révolution, à la suite de laquelle Koutouz fut tué et Bibars proclamé à sa place. Afin de fortifier son autorité, le nouveau sultan accueillit avec distinction Ahmed, 37e et dernier khalife des Abbassides, chassé de Bagdad par les Mongols : il le fit reconnaître khalife d'Égypte, sous le nom de Mostanser billah, et reçut de sa main l'investiture du royaume. Malgré son importance aux yeux de la foule, cette consécration religieuse n'eût point suffi si de nouvelles victoires ne l'eussent justifiée. Bibars, poursuivant donc sa course triomphante à travers la Syrie, s'empara de Césarée, de Tyr, de Tripoli, d'Antioche et se prépara à attaquer Haiton, roi d'Arménie, le principal instigateur des Mongols contre les Mamelucks d'Égypte (1).

(1) Toutes les révolutions de l'Asie-Occidentale ont tour à tour frappé les Arméniens. Après avoir été, dans l'origine, vassaux des monarques assyriens, persans et parthes, ces peuples ont passé sous la domination des Romains, que Tigrane II, roi d'Arménie, avait irrités, en accordant l'hospitalité à Mithridate, roi de Pont, cet ennemi opiniâtre du nom romain. Les Sassanides de Perse, et plus tard les

L'avènement de Bibars, l'ennemi le plus acharné des chrétiens, avait alarmé toute l'Europe. Saint Louis, touché de nouveau du sort de ses coreligionnaires d'Asie, parvint à négocier une alliance avec les Mongols installés définitivement en Perse (1270) : s'embarquant ensuite de sa personne à la tête d'une croisade, il vint expirer misérablement à Tunis sur 1270.
le rivage d'Afrique. Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, arrivé sur les lieux, après la mort du roi de France son frère, s'empressa de conclure la paix avec les Maures : les débris de l'armée purent à ce prix, revoir l'Europe. Il ne restait plus aux petits États chrétiens de Syrie d'autre ressource que d'essayer de fléchir le sultan d'Égypte, en acceptant toutes les conditions qu'il lui plairait d'imposer, lorsque la mort vint arrêter ce monarque dans le cours de ses victoires : il mourut, dit-on, empoisonné par accident (1277). Bibars a laissé en Orient un souvenir glorieux : c'est lui qui a donné une forme un peu stable à l'organisation des Mamelucks, troupes jusqu'alors très indisciplinées. Par son courage,

Arabes, devinrent ensuite maîtres de l'Arménie, qui, pendant le VIIIe siècle tout entier, servit de champ de bataille aux Khazars et aux Arabes. La division de l'empire abbasside, et la conversion au christianisme et à l'islamisme d'une grande partie des Khazars, ayant amené quelque stabilité, un gouvernement régulier put s'établir en Arménie, sous l'autorité de princes chrétiens attachés à la communion grecque. Ceux-ci s'étaient empressés de se reconnaître vassaux des Mongols, afin de se ménager des alliés contre les Turcs.

son activité, sa prudence et sa grande expérience dans l'art de la guerre, il suspendit les succès des Mongols et fit briller d'un vif éclat la puissance musulmane. Son règne fut surtout funeste aux chrétiens : ils perdirent Césarée, Tibérias Jaffa, Antioche et d'autres villes de moindre importance. Les Turcs de Syrie, les Mongols, les Ismaéliens ou Assassins, et le roi d'Arménie, laissèrent également entre les mains de Bibars un grand nombre de places et de forteresses. Son empire s'étendait depuis l'extrémité méridionale de la Nubie jusqu'aux bords de l'Euphrate. Recommandable par des qualités distinctes de celles du guerrier, ce prince a, durant sa prospérité, doté l'Égypte de plusieurs monuments publics : on lui doit, entre autres, la construction de l'aqueduc du Caire.

Sa mort causa naturellement la division de ses États, et avec celle-ci éclatèrent des guerres partielles. Chaque chef subalterne visant à la préé-
1290. minence (1290), Kelaoun, sultan d'Égypte, crut devoir recourir au moyen employé 50 ans auparavant, par Nged meddin, et se former une garde particulière, d'esclaves Tcherkesses (1). A moins

(1) Ces Tcherkesses ou Circassiens, appartenant à la race finnoise, habitaient le Caucase. Lors de leurs invasions dans ces contrées, les Mongols en avaient réduit en esclavage un grand nombre que l'on vendait sur les marchés d'Égypte.

d'un siècle de là (1382), ces Tcherkesses, connus sous le nom de Mamelucks Bordgites, élevèrent un des leurs à la dignité de sultan : comme leurs prédécesseurs, ils vécurent d'abord dans l'agitation et le désordre, et ne se modifièrent un peu, qu'après avoir subi la domination des Ottomans, sous Sélim Ier, en 1518. Depuis lors, restés vassaux des sultans de Constantinople, ils ont continué à peser sur l'Égypte jusqu'au commencement de notre siècle, où Méhémet Ali s'en est débarrassé, par un acte de politique tout à fait oriental.

Les affaires des chrétiens d'Orient, mal secourus ou abandonnés de leurs voisins les Mongols, allaient de jour en jour en empirant : le petit nombre de ces malheureux établis sur les côtes de Syrie, fut bientôt exterminé ou réduit en servitude, et Ptolémaïs (Acre) leur principal asile, incapable de résister aux forces du sultan des Mamelucks, succomba en 1291. Tyr et Sidon ne tardèrent pas non 1291.
plus à se rendre, et vers la fin du XIIIe siècle il n'y avait plus en Asie aucune trace apparente des émigrations des chrétiens. Les papes Nicolas IV et Clément V cherchèrent vainement à réveiller le zèle des croisades : les idées avaient subi une transformation complète. Les haines religieuses s'étaient un peu amorties : bien des préjugés avaient disparu par suite du contact avec les musulmans; l'esprit de

chevalerie remplaçait la simplicité des anciennes manifestations de la foi. Les goûts de luxe, la séduction des mœurs asiatiques avaient aussi rendu moins vives les inimitiés contre des peuples entourés d'un si brillant prestige. L'industrie activée en Europe, allait d'ailleurs y retenir désormais tous les bras, tandis que les grands feudataires, épuisés par deux siècles de guerres et de sacrifices, n'étaient plus en état de renouveler leurs expéditions lointaines. Avec l'industrie et l'affaiblissement de la féodalité, se développa chez nous l'esprit de nationalité qui modifia de plus en plus les idées et les sentiments.

Il n'entre point dans notre plan de décrire en détail le mouvement des croisades, ni de porter un jugement approfondi sur ce tableau immense des peuples d'Asie et d'Europe, armés les uns contre les autres, et de deux religions aux prises, se disputant l'empire du monde. Au point de vue philosophique où nous sommes, nous ne saurions pourtant accepter le cadre étroit de nos historiens, qui, la plupart, n'ont su tirer de cet épisode imposant, que des descriptions magnifiques et souvent erronées. Nous reconnaissons, toutefois, combien il est difficile, lorsqu'on étudie avec impartialité ces annales curieuses, de démêler ce qui appartient à l'enthousiasme religieux, à la politique et aux passions

humaines. A cette époque de commotions, où les mots respectables de religion, de foi étaient invoqués dans tous les camps, l'imagination, entraînée à chaque instant hors de la vérité, a dénaturé bien des faits en donnant aux uns une importance qu'ils n'avaient pas, et en cédant, pour le récit des autres, à une préoccupation qu'expliquent facilement ces temps de délire religieux.

L'historien, dont la tâche n'est pas un plaidoyer en faveur d'un culte spécial, éprouve, il est vrai, quelque embarras lorsqu'il tente de mettre d'accord tant de narrations diverses. Les chroniques de Guillaume de Tyr, de Jacques de Vitry et d'Albert d'Aix portent l'empreinte de la crédulité populaire et d'idées superstitieuses : nulle part on n'aperçoit, dans ces ouvrages, un plan élevé où viennent se grouper tous les faits : l'auteur satisfait de montrer le chrétien sous les coups de la persécution, ne songe jamais à étudier son adversaire. La conscience la plus scrupuleuse a dirigé sans doute la plume de ces chroniqueurs honorables ; mais la bonne foi ne trouve-t-elle pas aussi quelquefois un piége dans l'exaltation du sentiment religieux !

Les écrivains des autres pays, auxquels il faut bien recourir quand on veut prononcer avec connaissance de cause, ont également des défauts qui exigent la plus grande circonspection lorsqu'on les consulte.

Ainsi les Chinois, trop éloignés du théâtre de la guerre, ont été les échos involontaires d'une foule d'erreurs : cependant, on sait leur exactitude comme chronologistes, et à ce titre ils méritent d'être invoqués. Les historiens grecs de Constantinople ont dû aussi céder souvent à un esprit de partialité et d'injustice en racontant ces expéditions où leurs compatriotes rencontraient les malheurs d'une invasion : d'ailleurs, leur style déclamatoire et faux voile à chaque pas la vérité. Les Arabes ont été jusqu'alors la source la moins suspecte : leur connaissance des localités, les moyens innombrables qu'offraient leurs colléges et leurs mosquées pour recueillir ce qui concernait l'honneur de leur foi et celui non moins précieux de leur gloire militaire, inspirent toute confiance. C'est chez eux qu'on peut espérer de découvrir sinon la vérité entière, du moins des données aussi exactes que possible : il faut seulement se défier de leur tendance à l'exagération, de leurs formes poétiques. La réunion complète de tous ces matériaux est, au reste, de la plus indispensable utilité pour suivre avec certitude les périodes de cette lutte animée entre l'Orient et l'Occident.

Mais si la tâche de l'historien de détails n'est point encore remplie, celle du philosophe est, du moins, à peu près terminée. Nos relations postérieures avec l'Asie ont merveilleusement facilité la recherche de

la vérité ; l'étude que nous entreprenons ici des peuples de l'Asie-Moyenne, acteurs successifs dans ce drame, pourrait encore compléter les observations déjà recueillies et rendre plus sensible la solution de cette grave question. Le XVIe siècle a surtout livré à notre admiration et à notre réflexion les titres de l'Orient, et nous a aidés à détruire les préjugés enracinés dans les esprits depuis les désastres des croisades ; mais cette erreur était à peine dissipée, qu'une autre non moins grave vint obscurcir notre vue. Non contents de reconnaître que l'Europe était redevable à l'Asie de sa vie intellectuelle, comme elle l'avait été jadis de sa force matérielle, lorsque les migrations des nomades de l'est amenèrent sa compression, plusieurs écrivains se sont laissé égarer par un sentiment de vanité indigne de leur mission. Notre vanité nationale a dépassé le but : elle a osé soutenir que, dans cet échange inter-continental, l'Europe avait amplement acquitté sa dette envers l'Asie, répandant sur cette terre du despotisme les idées de liberté et d'individualisme dont elle était dépositaire, et qu'elle lui avait fourni ainsi les moyens de se relever d'une prostration séculaire.

Un examen attentif suffit pour dissiper ces prétentions absurdes, ridicules, propres uniquement à flatter notre orgueil national. Il n'est point vrai que l'Asie ait reçu, durant les croisades, les semences

fécondes que l'Europe croit avoir déposées dans son sein : nous disons plus, l'Occident ne pouvait, à cette époque, en fait de liberté, servir d'instituteur à l'Orient. Les mœurs étaient, au XIIe siècle, entièrement féodales : la fureur des armes, la ferveur religieuse étaient deux passions exclusives qui se confondaient, en quelque sorte, l'une avec l'autre et se prêtaient une mutuelle énergie. L'esprit aristocratique, dont le sol et les idées étaient à la fois imbus, dominait seul toutes les opinions, tous les actes. Un système analogue, quant à ses effets, régnait également en Asie : l'association autour de la bannière d'un chef, les instincts de guerre et de pillage formaient la base de tout gouvernement ; on n'y respectait d'autre hiérarchie que celle usitée dans les armées. Aucun des deux continents ne possédait donc ni esprit de liberté ni principe gouvernemental, selon nos idées actuelles.

Bien plus, lors même que l'Europe eût été à la hauteur de ces notions libérales, elle n'eût pu encore les propager et les faire fructifier sur une terre inculte, peu préparée à recevoir de pareils germes. Les préceptes d'une civilisation avancée ne portent des fruits que lorsqu'il y a agglomération de populations et attachement au sol : or, à l'époque des croisades, l'Asie-Occidentale était chargée d'armées qui la sillonnaient en tous sens sans se fixer nulle part.

Quelle pensée, d'ailleurs, représentaient nos chevaliers suivis de leurs serfs? Quelle impression durent-ils produire sur des ennemis auxquels ils donnaient bien gratuitement le nom de Barbares? N'étaient-ils pas comme eux, peut-être même davantage, voués à des idées de destruction et de fièvre religieuse? Comme eux ne voyaient-ils pas, chaque jour, la désunion épuiser leur forces? Moins favorisés pourtant que les Arabes, les hommes instruits de leur nation ne les avaient pas accompagnés : des chefs ignorants, des serfs fanatisés, quelques moines obscurs étaient incapables de rien semer sur cette terre étrangère; aussi, comme leurs conquêtes n'ont point été l'ouvrage de la sagesse et de la prudence, mais le fruit d'un aveugle enthousiasme et d'un héroïsme mal dirigé, elles n'ont fondé qu'une puissance passagère.

Une dernière considération, c'est qu'en présence de deux croyances rivales, les populations turques n'ont point hésité dans leur choix : aucune de ces tribus n'a songé à se faire expliquer une religion qui formait de si tristes soldats. Soit imprévoyance, soit impossibilité, les armées chrétiennes n'ont pu trouver parmi ces nomades ni appui ni auxiliaires : un instant, les Mongols parurent contracter une alliance avec elles, mais c'était afin d'atteindre plus facilement le sultan d'Égypte. Si donc les nomades asia-

tiques ont été insensibles à la civilisation d'Occident, c'est, il faut bien l'avouer, que cette civilisation n'existait pas telle qu'on l'a dit, et qu'il ne pouvait pas y avoir incertitude entre les mœurs grossières, les rivalités, les désunions des chrétiens et les arts développés chez les Arabes.

Tant de révolutions, tant de courses lointaines n'ont pas, toutefois, été perdues pour les nations de l'Europe. Par les croisades, quelques lueurs de civilisation ont percé à travers les ténèbres de la Barbarie : le premier effet qu'elles ont produit a été d'affaiblir l'esprit d'exaltation qui les avait fait naître ; elles ont retardé, en outre, la prise de Constantinople, qui, à cette époque, eût été fatale à la civilisation mal affermie de l'Occident. Elles ont aussi consacré l'usage de la trêve de Dieu, bienfait immense; car les revers des croisés en Asie étaient moins déplorables que les guerres civiles et les fléaux de l'anarchie féodale. La force matérielle écrasait les campagnes ; ce fut un bien que cette occasion de détourner cette puissance incommode dont l'action continue eût infailliblement fait avorter tous les efforts de la pensée.

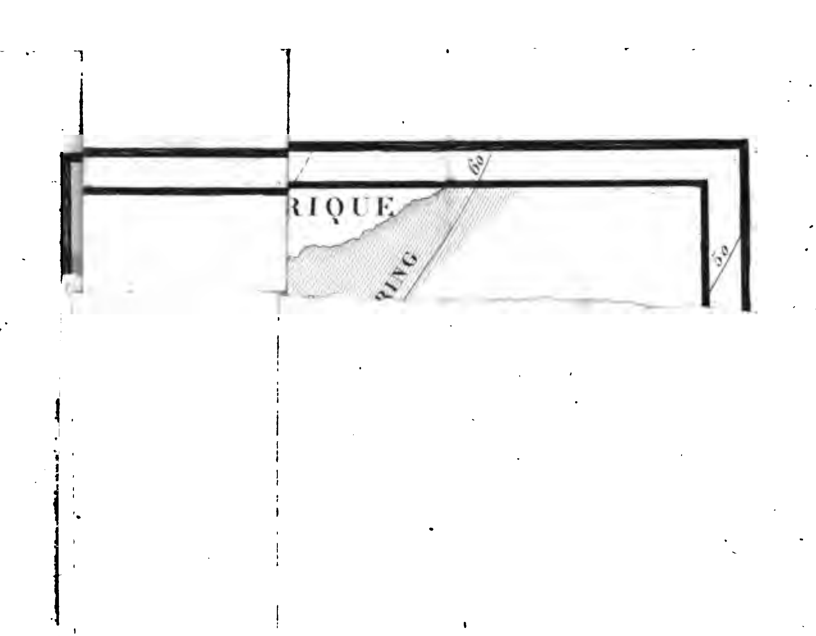
En même temps que les seigneurs s'affaiblissaient sur les champs de bataille de l'Asie-Occidentale, la France, soulagée du poids de leurs lourdes armures, respirait et préparait l'avénement de l'industrie et de

l'intelligence : le pouvoir monarchique, par qui devait s'opérer l'unité de la nation, gagnait du terrain en achetant les domaines des chevaliers ruinés. Plusieurs bourgades achetèrent aussi des seigneurs leur liberté, et le pouvoir municipal s'accrut insensiblement de la ruine des possesseurs de fief. Peu à peu ces communautés, pouvant travailler et commercer pour leur propre avantage, se livrèrent aux arts et à l'industrie. Ce résultat a été surtout manifeste en France : l'Allemagne, qui prit une part moins active aux guerres religieuses d'Asie, a conservé longtemps son caractère féodal ; plusieurs localités n'en sont même pas encore complétement délivrées.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.


RIQUE
RING
60
50